IMAGES

No. 645 — LE CAIRE (EGYPTE) 19 JANVIER 1942.

LES INDES NEERLANDAISES A L'ORDRE DU JOUR

Les Indes néerlandaises se sont dressées pour contenir l'attaque des troupes japonaises et elles opposent partout une résistance acharnée à l'envahisseur. Voici un soldat javanais en train de déguster sa portion de riz journalière.

DANS CE NUMERO :

QUISLINGS & PATRIOTES

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Je ne suis pas pressée

J'ai vingt et un ans, ma famille est aisée et plusieurs jeunes gens me font la cour. Mes parents, qui voudraient me voir mariée, me pressent de me décider pour l'un d'entre eux. Je n'en aime aucun vraiment. Que dois-je faire ? Horatius, conseillez-moi.

Bien que vous soyez encore très jeune, je pense qu'il vaut mieux que vous vous décidiez. J'ai connu des vieilles filles, qui sont restées célibataires parce que dans leur jeunesse elles avaient refusé tous les partis qui s'étaient présentés. Pourquoi attendre si des occasions vous sont offertes ? Parmi ces jeunes gens, choisissez celui qui présente le plus de garanties de sécurité et fiancez-vous. Vous l'aimerez sans doute ensuite.

Cœur perplexe

J'ai connu à Alexandrie, en vacances, un jeune homme qui m'a fait la cour. Je l'aime profondément, mais notre correspondance s'est limitée à des souhaits de convenance. Dois-je lui avouer mon amour ?

Non. Une jeune fille ne doit jamais prendre les devants. Attendez encore.

Je suis laide

Oui, je suis laide, je le sais, et cependant souvent, dans des réunions, plusieurs jeunes gens s'intéressent à moi, tandis que des jeunes filles beaucoup plus jolies sont délaissées. Croyez-vous que je puisse plaire ?

Pourquoi pas ? La beauté physique n'est pas tout chez une femme, pas plus que chez un homme. Il y a le charme, le piquant, et un agrément magique qu'on ne peut définir. Combien de très belles femmes n'ont pas connu dans leur existence une seule partie des hommages rendus à d'autres dont les attraits physiques étaient beaucoup moins évidents ? Ayez confiance en vous, ma chère amie. Vous pouvez plaire, assurément, et bien plus que nombre de vos amies.

Princesse de légende

J'ai fait, il y a un an, la connaissance d'un jeune homme que j'aime de tout mon cœur et envers lequel je suis prête à tous les sacrifices. Il ne gagne que 15 livres par mois et mes parents s'opposent à notre mariage. Par contre, ils voudraient que j'épouse un autre qui gagne bien davantage, mais que je n'aime pas...

Votre histoire est bien émouvante et votre âge, vous n'avez que dix-sept ans, ne peut vous permettre de faire un choix entre deux alternatives. A votre place, j'attendrai encore quelque temps avant de me décider à prendre un parti. Dans deux ou trois ans, vous serez plus mûre pour trancher un dilemme dont doit dépendre le reste de votre existence...

Une Alexandrine

J'ai passé votre lettre à notre collaboratrice Anne-Marie, votre question étant en dehors de mon domaine et, aussi, de ma compétence.

S. T. Alexandrie

Tout d'abord je ne réponds jamais directement à mes correspondants, mais par le canal de la revue. Ensuite je trouve que vous donnez une bien trop grande importance à quelques défauts physiques. Votre moral paraît bien bas, et c'est de ce côté-là que vous devez essayer de vous remonter. Certainement, la chirurgie esthétique a du bon, mais je ne saurais prendre aucune responsabilité en pareille occurrence.

HORATIUS

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 130**
Autres pays .... **P.T. 160**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

LA TRADITION LIBERALE

S'il est difficile de préciser quelle sera la géographie d'après-guerre, l'organisation politique des pays libérés du joug nazi et le traitement infligé à l'Allemagne pour les maux qu'elle a répandus, les principes de philosophie juridique qui régiront cette paix sont clairs. Ils sont ceux que les pays démocratiques professent en France, en Angleterre, en Amérique, depuis plusieurs siècles.

Un professeur anglais de philosophie, C.E.M. Joad, s'est plu à citer certains hommes éminents de l'histoire de la pensée qui s'accordèrent pour définir les droits de l'individu.

« Donnez-moi, disait Milton, le poète aveugle, avant toutes les libertés, la liberté de connaitre, de dire et de discuter librement conformément à ma conscience. » Locke, le philosophe anglais du XVIIe siècle, énonce une théorie des Droits Naturels qui reflète le même état d'esprit. Ces droits sont ceux à la vie, à la santé, à la liberté et aux possessions, et aucun Etat et aucun gouvernement n'a le droit de les retirer, sous peine de briser la Loi Naturelle.

Aujourd'hui, la Grande-Bretagne se bat pour cette tradition libérale. Les Alliés la portent dans leur cœur avec une telle conviction qu'ils dédaignent de l'analyser. Cette tradition s'énonce en quatre principes essentiels.

En premier lieu, l'homme, comme disent les philosophes, est une fin en lui-même ; il a le droit au bonheur en ce monde et la possibilité d'accéder à l'immortalité, et aucun Etat, ni aucun gouvernement, ni aucun dictateur, ni système de police secrète n'a l'autorité de dépasser ce droit ou de compromettre cette possibilité.

Les individus d'un Etat sont égaux, et aucune distinction ne permettra d'accorder des droits à certains au détriment d'autres groupes d'individus.

Les Etats qu'ils composent dépendent d'eux. L'Etat est créé pour l'homme, et non l'homme pour l'Etat. L'arbitraire étatique sera banni. Les gouvernements seront contrôlés par le peuple ou des représentants du peuple.

En troisième lieu, si le gouvernement ne remplit pas nos fins et ne prévoit pas nos besoins, si nous n'en voulons pas et désirons le changer, et pouvons persuader un nombre suffisant de citoyens de notre point de vue, nous aurons le droit de le changer.

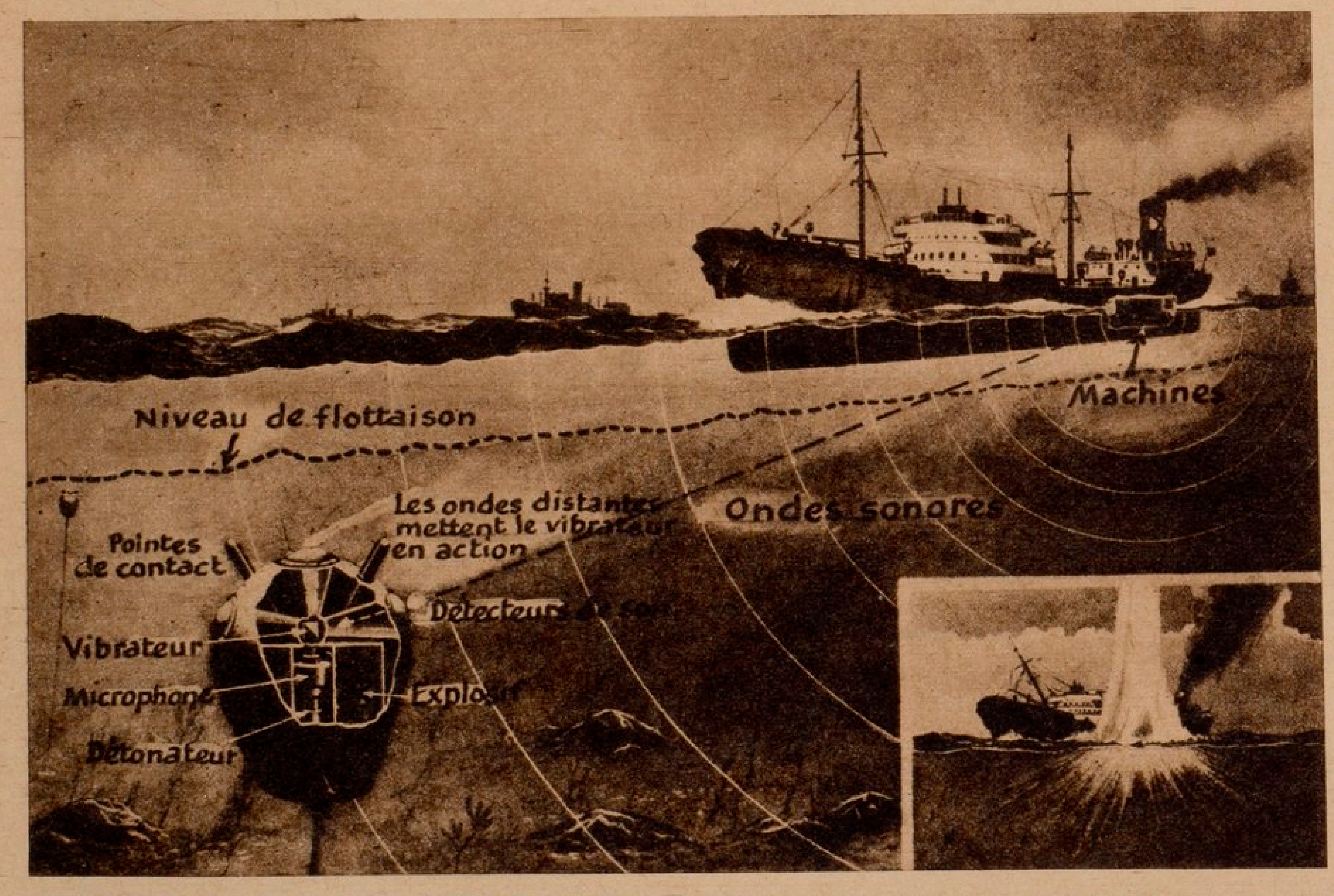
En quatrième lieu, aucun homme ne sera arrêté, si ce n'est pour des offenses à la loi du pays. S'il est arrêté, il ne sera pas emprisonné sans jugement, et ce jugement sera rendu par un jury de magistrats, et non par un tribunal de parti injuste et violent.

Renoncer à ces prérogatives, c'est réduire l'individu à l'état d'esclave de l'Etat, des classes possédantes de la nation. C'est détruire son domaine intellectuel, car la pensée ne vit que dans la libre discussion.

C'est supprimer son bien-être pour élever des institutions qui ne le servent pas, mais accusent le faste ou la puissance de l'Etat. Des canons au lieu de beurre n'est pas un vain mot.

En régime hitlérien, l'individu ne peut se plaindre si l'Etat lui enlève le beurre et bien autre chose, pour avoir des canons inutiles.

Les démocraties prennent les armes pour les déposer définitivement. Elles triompheront parce que l'homme ne pourra rejeter définitivement sa dignité d'homme, et qu'il reconnaîtra la nécessité d'établir le plein développement de sa nature.



UNE NOUVELLE ARME SECRETE : LA MINE ACOUSTIQUE

En septembre dernier, M. Churchill révéla pour la première fois que les Allemands employaient une nouvelle arme pour combattre la marine marchande de la Grande-Bretagne : la mine acoustique. « La mine ordinaire, jetée et ancrée à l'entrée de nos port, a déclaré M. Churchill, a eu comme successeur la mine magnétique, employée par l'ennemi dès la fin de 1939. Maintenant, nous assistons à une nouvelle évolution : l'emploi de la mine acoustique. » Notre dessin montre comment cette mine est conçue et comment elle est mise en marche. Les machines et les hélices d'un bateau engendrent des ondes sonores qui se répercutent dans l'eau, et sont captées par un détecteur fixé à la mine. Ces vibrations sont transformées en vibrations électriques, qui font osciller une baguette flexible, près du détonateur. Lorsque l'intensité des vibrations atteint un certain degré, la baguette entre en contact avec le détonateur, et la mine explose.

Mais, de même que pour les mines magnétiques, les services britanniques ont trouvé l'antidote aux mines acoustiques. Selon les déclarations de M. Churchill, plus de 1.000 bateaux et 20.000 hommes patrouillent jour et nuit à proximité des côtes britanniques, pour débarrasser les eaux territoriales de ces engins de mort.



Agé de quarante-six ans, le maréchal Timochenko a contribué largement au succès de l'avance russe sur les fronts du Centre et du Sud.

LA CONTRE-OFFENSIVE RUSSE a commencé le 9 décembre 1941

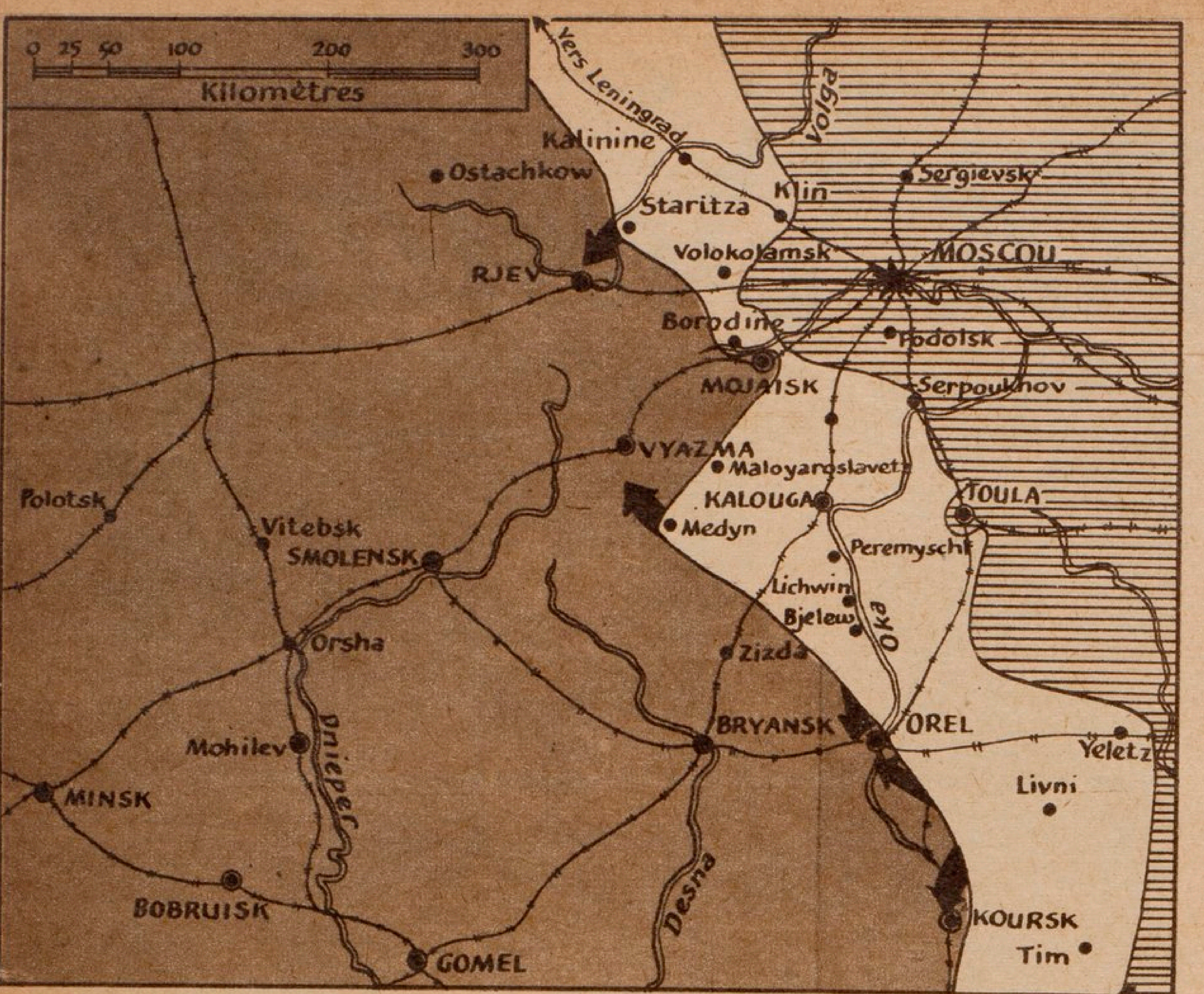
S'il est intéressant de relater une guerre d'après les observations des experts militaires, l'étude des communiqués fournit un tracé précis et complet des avances militaires. La vitesse de celles-ci, l'importance des localités occupées peuvent corroborer ou infirmer les commentaires nombreux publiés par la presse. Les Russes soutiennent que leurs contre-offensives ont ruiné les plans d'hivernage de leurs adversaires. Les Allemands persuadent leur peuple que leur repli stratégique ne dépassera pas les lignes fixées, malgré la désorganisation de leurs forces et l'épuisement de leurs réserves.

Deux faits demeurent certains. Le premier est celui de la prise du commandement suprême des armées par Hitler, déplaçant von Brauchitsch, militaire de carrière, que l'hitlérisme avait chargé des plus hautes missions. Si de tels changements ont lieu, c'est à coup sûr que les opérations militaires ont causé des déceptions. Les généraux de Hitler refusent d'accomplir les ordres qu'il leur impose. Peut-être veulent-ils prendre des mesures qui ne lui agréent guère, ou la défaite militaire oblige Hitler à trouver des responsables en les chefs de son armée.

Le second fait est la frustration des espoirs de l'armée allemande. L'armée russe n'est pas détruite. La résistance ne s'est pas effondrée comme les succès européens des nazis pouvaient leur faire espérer. Les points stratégiques essentiels à leurs yeux, Léningrad, Moscou, Bakou, ne sont pas entre leurs mains.

Mieux, une ville-clé, la ville de Rostov, nœud de toutes les voies ferrées provenant du Caucase, n'est plus en leur possession. Si Rostov était allemande, le pétrole russe du Caucase ne pourrait se diriger vers l'intérieur de la Russie. L'accès serait facilité aux troupes du Reich, car elles disposeraient des voies de communication. La contre-offensive minutieusement préparée au delà du Don par Timochenko au mois de novembre a donné ses fruits. Les Allemands ont été boutés hors de Rostov et de la région avoisinante. Ils sont cantonnés à Taganrog. Les Russes ont aussi d'autres succès à leur actif, en Crimée, sur le front central. Ainsi, les Allemands n'ont pas réalisé leur ambition payée du meilleur de leur sang.

Il est curieux de remarquer les conditions du succès des Russes. Ils attaquent en hiver, dans des conditions atmosphériques très dures. La basse température, loin de paralyser les opérations, les aide. Ils sont accoutumés à la guerre d'hiver, et le froid empêche les Allemands de se servir de leurs moyens de communication et de leurs armes mécaniques sur une grande échelle. Les Russes ne franchissent pas de grandes distances pour rejoindre leurs dépôts. Ils ont moins de tanks et d'avions, mais par temps de grand froid, les tanks sont utilisés en plus petit nombre, car l'eau gèle dans les radiateurs, l'huile durcit, l'essence se condense dans les carburateurs, les chemins deviennent cahoteux, et il faut les aplanir en jetant de l'eau sur les routes. Les mouvements d'ensemble sont plus rares, et les Russes peuvent utiliser leur tactique favorite, qui consiste à harceler un



Carte représentant les divers mouvements qui se sont déroulés en Russie depuis l'offensive allemande. Les hachures représentent la partie de la Russie que les Allemands n'ont jamais atteinte. La partie grise est encore occupée par les Allemands. La partie blanche représente le territoire reconquis par les armées russes.

adversaire fatigué, par petits groupes, sans relâche, dans les localités, pour cerner les gros points de résistance. Ceux-ci se défont à mesure que la contrée avoisinante leur devient hostile, et le front entier tombe pièce à pièce.

Les Allemands avaient atteint au **9 décembre**, selon le communiqué russe, un point mort dans leur avance. Leurs réserves jetées dans la lutte n'avaient pu emporter la résistance russe tenace, indomptable. Léningrad était encerclée et les troupes du Reich occupaient Novgorod et Staraya-Russia, sur le côté droit du lac Ilmen. La ligne de chemin de fer Léningrad-Mourmansk, qui passait par Vologda, était coupée à Tikhvin. Les voies d'accès vers Moscou étaient arrêtées à la hauteur de Klin, à 45 kilomètres de la capitale, au nord, et à Volokolamsk. L'importante ville de Tula était défendue âprement et encerclée au nord et au sud, en direction de Ryazan. L'on pouvait croire à une chute imminente.

Le renversement survint le 9 décembre. Après les succès de la mer d'Azov, les Russes annoncent la reprise de Tikhvin, préludant à un dégagement sensible du front du Nord, allant jusqu'au lac Ilmen à Staraya-Russia.

Le 10, le communiqué rapporte la chute de Yeletz, à 160 kilomètres à l'est d'Orel. La pointe allemande entre Kharkov (centre de la région du Donetz) et Orel cherchait à dépasser les champs d'opérations, du centre et du sud, et avait avancé loin en territoire russe. Les Russes, craignant un encerclement général de leurs armées, attaquent le point le plus avancé du front. On peut comparer leur offensive au polissage d'un rabot qui supprime les aspérités d'un front rugueux.

Le 15, Klin, au nord de Moscou, et plusieurs villes autour de Tula étaient dégagées.

Le 17, sur la voie ferrée partant de Moscou et Klin, la grande ville de Kalinine est reprise après de furieux combats. La branche supérieure de la pince allemande cédera progressivement.

Le 20, la branche inférieure est amenuisée et raccourcie, par la prise de Volokolamsk.

Le 27, les villes reconquises dégagent le front et les opérations se reportent vers Kharkov; Tim, près de Bryansk, est reprise.

Le 30, Kaluga est conquise et ce sont les Russes qui menacent la grande route de ravitaillement allemande, de Mojaïsk, Vyazma et Smolensk. Tula est complètement dégagée par la chute des fortifications allemandes établies sur la rivière Oka.

Le 2 janvier tombe Malo-Yaroslavetz, ville où Napoléon débuta sa retraite de 1812.

La péninsule de Kertch est libérée par un débarquement des forces soviétiques.

Le 9, la branche supérieure de l'avance soviétique sur le front de Moscou atteint Staritza, qui est reprise.

Le 14, le chemin de fer de Malo-Yaroslavetz, à Kaluga, est libéré, les villes de Medin et de Mosalsk, extrémités de la branche inférieure de l'avance soviétique autour de Moscou, annoncent des succès prochains et la chute probable de Mojaïsk.

Les opérations se poursuivent dans le Nord, du lac Ilmen à Volkhov.

En Crimée, des débarquements nombreux livrent Balaclava aux Russes, qui se dirigent sur Simféropol et l'isthme de Pérékop.

Le front russe est éclairci par les contre-attaques vigoureuses.

Les grandes lignes de communication allemandes sont menacées. Le bassin du Donetz et Kharkov cèdent à des avances locales. Les lignes finlandaises sont percées en plusieurs points comme l'annonce un communiqué finlandais. Le général Hiver a servi la cause russe...

JERSEY & GUERNESEY occupées par les Allemands

Après l'armistice franco-allemand de 1940, la Grande-Bretagne se retira des îles anglaises de la Manche, dont les principales sont Jersey et Guernesey.

Elle prit soin au préalable d'évacuer une grande partie de la population et, particulièrement, les femmes et les enfants. Néanmoins, 65.000 habitants sont demeurés dans les îles sous la domination des Allemands. Il est possible que les traitements que leur infligent les nazis ne soient pas aussi sévères que dans d'autres territoires occupés. Ces « îles normandes » intéressent Berlin et les envahisseurs ont souvent recours à une politique de conciliation, dans l'espoir chimérique de voir un jour les habitants des îles de la Manche devenir les adeptes des doctrines national-socialistes.

Aucun Quisling n'existe dans les îles de la Manche: seul un gauleiter, Heries, ancien élève du Victoria College, a accès auprès du lieutenant-gouverneur général.

Et voici quelle est la situation dans les îles, d'après les messages de la Croix-Rouge et divers témoignages qui sont parvenus en Grande-Bretagne.

« Ne vous faites pas de souci pour nous. Nous sommes aussi heureux qu'il se peut. Les Allemands se sont assez bien comportés. Ils font de leur mieux pour fraterniser avec nous. Ils nous invitent toujours à des bals, des concerts, des séances sportives. Et continuellement, ils nous engagent à apprendre l'allemand. Les visites d'une île à l'autre sont permises. Nous avons deux journaux, naturellement censurés tous deux. Mais il nous est permis d'écouter la B.B.C. Les films sont tous nazis. Les Allemands et les médecins ont seuls le droit d'avoir de l'essence.

« Nous n'écrivons pas souvent, car nous ne pouvons pas initier des correspondances. De plus, chaque lettre nous revient à un shilling et nous sommes tous pauvres. Les Allemands nous donnent de la « monnaie d'occupation » sur une base de charge spéciale: sept marks pour une livre sterling. En ce qui concerne la nourriture, nous manquons presque totalement de viande, ce qui a eu pour résultat que nous sommes devenus végétariens. Mais maintenant nous avons commencé à élever des lapins. »

Même par l'entremise de la Croix-Rouge, il faut trois mois pour qu'une lettre parvienne des îles de la Manche en Angleterre pourtant si proche. La correspondance suit la route suivante: Lisbonne, Genève, Cologne, Saint-Helier, et passe par diverses censures.

LA PRINCESSE ET LE FUSIL

Dans les landes de Balmoral et la réserve de Sandringham, la jeune princesse Elizabeth, âgée de 15 ans, a pris sa première leçon de tir.

Le roi George VI, qui est un excellent tireur comme son père, a fait des progrès depuis quelques années.

Pour donner des leçons à sa fille, disent les cercles de la Cour, le roi se servit d'un fusil à marteau léger de la collection de George V, et lui apprit à passer du côté gauche au côté droit et à tirer les yeux ouverts.

Il veut que la princesse soit assez expérimentée pour causer avec des experts.

La princesse lit tous les jours les journaux qu'elle aime, aussi bien les hebdomadaires socialistes que le « Times ».

Ce n'est pas une tradition de « Cour » que d'avoir des « Dianes chasseresses ». A l'exception de la princesse Arthur, duchesse de Fife, qui habite à Mar Lodge, en Ecosse, dans une maison pleine de trophées de chasse, les dames de Cour suivent la mode victorienne d'aller à la rencontre des « fusils » pour le déjeuner, mais ne tirent pas avec eux.

La reine a tué plusieurs rhinocéros et du gros gibier en Afrique avec le roi, et s'est entraînée avec un fusil militaire à Buckingham, mais ne sort jamais à la chasse avec lui.



LA CRIMEE, CHAMP DE BATAILLE HISTORIQUE

A l'époque de la préhistoire, dit-on, la Crimée était une île. Aujourd'hui, bordée sur ses côtes occidentales et méridionales par la mer Noire, et à l'Est par la mer d'Azov, elle est reliée au territoire par l'isthme de Pérékop, long de 25 kilomètres et large de huit.

Balaclava, où les Russes ont effectué un débarquement, est associée dans tous les esprits anglais à la charge de la Brigade légère de Tennyson. Elle est entourée de collines, dominées par une vieille forteresse génoise.

Plus près de Sébastopol s'étale Cherson, construite à l'origine par les colons de Bithynie, changée par les Romains en un grand camp militaire. Elle devint la capitale de la Crimée quand celle-ci fut soumise à l'empire grec byzantin. Assiégée par Vladimir, prince de Kiev, la ville tomba devant les armées qui l'assaillaient.

Il n'y a que deux grand'routes en Crimée, la première conduisant à Simféropol, la seconde de Sébastopol, port merveilleux aux églises au dôme doré, à Inkerman, la cité des caves. Elle se déroule lentement sur des montagnes jusqu'aux rochers surplombant la mer et, après des détours incroyables, parvient à Yalta.

Au centre, la vallée de Bayadère cache de nombreuses villes historiques à l'ancienne splendeur : Bakhchi-Saraï, fondée en 1425, Schafout-Saleh, ville déserte et cimetière des Juifs de Kharaïm, descendants directs de la tribu de Judas, qui, emprisonnés à Babylone, réussirent à s'évader et, après avoir erré à travers l'Arménie et le Caucase, s'établirent en Crimée. Quelques descendants vivent encore à Bakhchi-Saraï.

Les Russes aux portes de KHARKOV

Les armées russes, continuant leur avance sur tout le front, s'apprêtent à investir la ville de Kharkov, centre d'une région industrielle de première importance.

La ville de Kharkov tomba aux mains des Allemands le 24 octobre 1941, après une résistance acharnée des troupes soviétiques. C'est au prix de lourdes pertes que les nazis purent entrer dans une cité qui n'était plus, aux dires de témoins oculaires, qu'une mer de flammes. Des francs-tireurs russes continuèrent pendant longtemps à harceler l'ennemi, lui causant des pertes sérieuses.

Kharkov fut fondée en 1654. C'était un fort de l'Ukraine libre, situé à la jonction des rivières Lopan et Kharkov, dans la vallée du Donetz, à mi-chemin entre le Dnieper et le Don. Elle se trouve à 500 kilomètres à l'est de Kiev, à 380 kilomètres au nord de la mer d'Azov, et à plus de 700 kilomètres au sud de Moscou.

Le bassin du Donetz, dans lequel les Russes ont pénétré, est appelé aussi la Pensylvanie russe. Cette région constitue un des principaux centres industriels de l'U.R.S.S., et la reprise des points importants redonnera aux Russes un avantage appréciable.

La ville de Kharkov elle-même est le chef-lieu de cette région. Elle occupe une position stratégique importante sur la route principale qui mène de Moscou à la Crimée et aux riches gisements de pétrole du Caucase. Elle est en outre la tête de ligne de six voies ferrées importantes et était desservie, jusqu'au moment de l'occupation ennemie, par plusieurs lignes aériennes.

Les dirigeants de l'U.R.S.S. avaient monté à Kharkov des installations industrielles géantes, telles que des usines aéronautiques, des fabriques de tracteurs agricoles et de manufactures. Toutes ces entreprises avaient été affectées à la production de guerre, surtout des tanks et des avions.

Avant la guerre, la ville produisait des dynamos, des locomotives, des bicyclettes, des appareils électriques, des produits du bois, des produits chimiques et des instruments agricoles.

Les gouvernants décrivaient, avant le conflit, Kharkov comme « la ville prise de fièvre des nouvelles constructions ». Jardins, boulevards, nouveaux immeubles, théâtres, écoles, usines et clubs y avaient poussé comme par miracle en un laps de temps relativement très court.

En outre, Kharkov était considérée comme une capitale scientifique et culturelle, avec ses nombreuses institutions d'enseignement, ses bibliothèques et ses musées.

D'après le dernier recensement, la population avait augmenté de 420.000 en 1926 à plus de 830.000 âmes en 1939.

Les Russes ont fait de Kharkov un amas de ruines fumantes, avant de se retirer devant la pression allemande d'octobre dernier. Aujourd'hui, les forces de Timochenko sont de nouveau en route pour Kharkov. La ville sera bientôt libérée, reconstruite et reprendra sa place dans le système économique et spirituel de l'U.R.S.S.



Le Proche-Orient a connu cette année un hiver rigoureux. Témoin cette photo représentant Jérusalem couverte d'un épais manteau de neige. Mossoul aussi a subi les chutes de neige les plus abondantes depuis 1921. En Syrie et au Liban, les communications ont été coupées, et à Bagdad le Tigre est gelé. Cependant, ceci n'est rien en comparaison avec le froid rigoureux que les soldats de Hitler ont enduré près de Moscou.

LA SEMAINE
en Extrême-Orient

Dans le Pacifique, les combats continuent. De nouveaux fronts sont ouverts, et l'on craint que le Japon n'essaie de débarquer en Australie.

En Chine, les Chinois ont repoussé les Japonais de la ville importante de Changcha et font pression sur Dankou dans le nord, Nankin au centre et Canton au sud. Leurs forces se dirigent vers la frontière du Thaïland.

Sur le front de **Malaisie**, les Anglais ont évacué la grande ville de Kuala Lampur et luttent à Negri-Sambilan. Ils sont gênés par le manque d'aérodromes, mais utilisent des terrains d'atterrissage de fortune.

Aux Philippines, les Américains ont infligé leur première défaite aux Japonais à Balanga, au nord-ouest de Manille. Dans une vallée encaissée entre une chaîne montagneuse et une vaste région marécageuse, les forces établies du général Mac Arthur ont neutralisé les forces ennemies.

Trois croiseurs et un destroyer japonais sont touchés.

Dans les Indes néerlandaises, les Japonais partant des îles des Philippines du Sud, Mindanao et Holo, débarquent dans l'île de Tarakan, riche en pétrole, au nord-est de Bornéo, dans les Célèbes et à Minhassa, à l'est.

Une offensive hollandaise se prépare à Bornéo.

LE MEXIQUE et la défense de son littoral

La guerre qui est aujourd'hui mondiale n'épargne plus aucun continent. Virtuellement ou effectivement, il n'est plus aucun pays qui ne soit engagé dans la lutte. Et c'est parce qu'aucun pays ne s'estime plus à l'abri, non pas des répercussions économiques du conflit, mais des opérations militaires proprement dites, que le Mexique lui-même organise, d'accord avec les Etats-Unis, la défense de ses côtes... cependant pacifiques.

Il n'y a pas lieu de revenir ici sur le détail des mesures que le gouvernement mexicain vient d'arrêter en prévision d'une attaque japonaise dirigée sur son littoral occidental. Les experts sont loin d'être alarmés par le développement de la situation dans le Pacifique où les Nippons, bénéficiant de leur coup de blitzkrieg, ont nécessairement remporté les succès initiaux. Ils viennent d'ailleurs de se heurter à des résistances alliées plus sérieuses. Mais il n'en reste pas moins que la chute de Hong-Kong et de Manille, ainsi que celle des îles Wake et Guam, imposent aux marines démocratiques, momentanément privées de ces bases, des charges supplémentaires qui pourraient les distraire éventuellement de leur surveillance des côtes mexicaines.

Car c'est bien contre les côtes du Mexique que les Japonais seraient probablement tentés d'opérer une action directe contre les Etats-Unis, trop prudents pour s'aventurer sur le littoral américain pourvu de défenses inexpugnables. Les contacts d'état-major qui viennent d'avoir lieu entre les deux républiques limitrophes ont pour but de parer à cette menace. Un porte-parole mexicain a déclaré à ce propos qu'il suffirait pour l'écarter de fortifier convenablement les ports de Mazatlan, Mansanillo, Acapulso et Salinacruz en les dotant notamment de batteries côtières et antiaériennes, ainsi que d'une aviation adéquate que les premières estimations fixent à un millier d'appareils.

Cette idée d'une attaque des Etats-Unis par le Mexique n'est pas neuve. Au cours de la dernière guerre déjà, l'Allemagne de Guillaume II avait conçu contre la grande République américaine un plan analogue. Mais elle ne pensait pas alors qu'elle aurait à débarquer au Mexique par la force. Plus naïvement, elle envisageait une alliance en bonne et due forme avec ce pays qu'elle aurait payé, à la paix, de l'Etat du Texas, immédiatement limitrophe de ses frontières occidentales.

On sait comment les événements ont tourné à l'époque.

Suivant le mouvement commun à l'Amérique latine tout entière, le Mexique aujourd'hui a fait bel et bien acte de solidarité avec les démocraties. Et qui plus est, c'est avec les Etats-Unis eux-mêmes, contre lesquels les ennemis d'hier espéraient l'opposer, qu'il étudie la défense de son littoral.

LA ROUTE DE BIRMANIE

"Ils l'ont grattée dans la montagne avec leurs ongles"

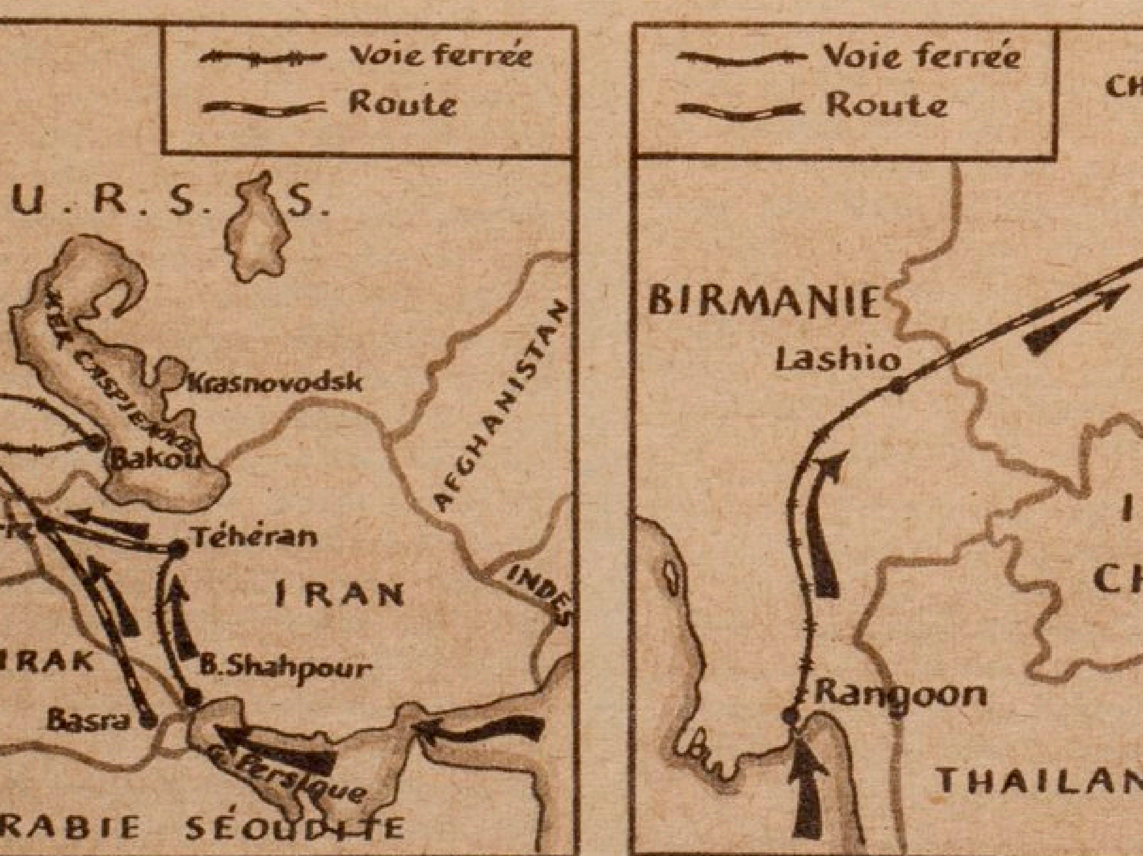
Quand le président Roosevelt voulut un expert sur la situation de la route birmane, il fit appeler Dan Arnstein et l'envoya en Chine.

« Quand je vis la route de Birmanie pour la première fois, écrivit Dan Arnstein, j'étais à Kunming, le terminus chinois, dernière surface plane de cette grand'route incroyable. L'Américain qui s'exclama : « Mon Dieu! ils ont gratté cette route, dans la montagne, avec leurs ongles » a raison. De Kunming, elle déroule ses méandres sur 726 milles, à travers les collines déchiquetées de Birmanie. En ligne droite, elle aurait 500 kilomètres de long. Récente, elle est construite avec la technique qui a servi au Mur de Chine, il y a 2.000 ans. Chaque village sur le chemin fournit les travailleurs, les bâtisseurs de routes. Ils apportent leur nourriture et les instruments pour attaquer le roc. Ils chargent la terre excavée dans des paniers et l'enlèvent...

« Un ouvrier américain refuserait de travailler dans les conditions endurées par des enfants de 10 ans. De grandes chutes de terrain, des précipices de 300 mètres et des grands trous de bombes la rendaient très dangereuse. Les bombes ne gênent pas les Chinois. **Un interprète nous expliqua qu'il coûte 1.000 dollars aux Japonais pour faire un trou, et qu'à nous, 8 c. (deux piastres) suffisaient pour le combler.**

« L'on y trouve des raids aériens, de la poussière, des pentes rapides et des ponts qui oscillent et se balancent et ne supportent qu'un véhicule à la fois. Ce qui gênait le cours du trafic sur la route de Birmanie n'était pas la pluie, les éboulements ou les bombardements, mais des kilomètres et des kilomètres de formalités. La route est semée de maisons de douanes, et à Kunming, les chauffeurs passaient devant huit bureaux pour obtenir la permission de se diriger vers la prochaine station. »

Et pourtant cette route primitive est parcourue quotidiennement par une longue file de camions transportant les armes qui permettront aux Chinois de mener une lutte victorieuse contre les Japonais.





LES DEUX ROUTES DE LA VICTOIRE

Deux grandes voies permettent l'acheminement du matériel des Alliés à la Russie et à la Chine. La première, le Transiranien, a pour point de départ le golfe Persique et aboutit à Téhéran. De là, les transports sont dirigés vers le Caucase, ou vers la mer Caspienne. La seconde, c'est la route de Birmanie qui relie Rangoon au territoire à Kunming.

QUISLINGS CONTRE PATRI

QU'EST-CE QU'UN QUISLING ?

Cette guerre aura enrichi le dictionnaire d'un substantif nouveau : un quisling ; pluriel : des quislings. Les Alliés font aujourd'hui à ces tristes personnages une réclame gratuite, puisqu'ils s'occupent de les recenser, en attendant l'heure de plus en plus rapprochée où ils seront passés en jugement.

Une conférence interalliée spécialement tenue à cette fin étudie en effet les sanctions qui, après la guerre, seront appliquées aux quislings. Ce n'est pas vendre la peau de l'ours que d'y songer dès à présent. Guillaume II et les maîtres de l'Allemagne impériale n'ont échappé à la juste vengeance de leurs victimes que par une déficience, une imprévision des puissances alliées et associées.

Il ne faut pas que Hitler ait le même sort tranquille que celui dont les jours ont fini au château de Doorn dans une paisible retraite de gentilhommière campagnarde. Les complices de Hitler — les quislings — n'éviteront pas la peine qu'ils méritent.

— Mais d'abord, qu'est-ce qu'un quisling ?

Norvégien, Français, Hollandais, Belge, Roumain, Grec, Slovaque ou Croate, un quisling est un personnage unique. C'est en même temps un état d'âme et une fonction, une charge publique à quoi désignent des aptitudes personnelles tout à fait spéciales, et qui font que tout le monde ne peut pas être un quisling. Heureusement, car c'est, tout compte fait, un bien vilain personnage.

Pour gouverner les peuples conquis, les Romains avaient des proconsuls et les Perses des satrapes. C'étaient d'honnêtes fonctionnaires que la métropole désignait pour servir à l'étranger. Les quislings sont une invention allemande. Ils doivent leur nom à M. Vidkun Quisling, norvégien qui a accepté de mettre son pays sous la coupe des ennemis. Il a trouvé des imitateurs dans tous les pays que le Reich a envahis après la Norvège.

A en juger par les hommes qui ont, dans l'Europe d'aujourd'hui, le droit de porter ce titre, deux séries de complexes, si l'on peut dire, figurent à l'origine des déterminations que ces hommes ont prises. Il en est qui tiennent à leur caractère personnel et à l'espèce d'envoûtement opéré sur eux par l'Allemagne : ce sont les complexes psychologiques. Il en est d'autres en second lieu qui, non moins importants que les premiers, sont d'ordre strictement politique.

Il est faux de poser en principe que tous les quislings soient des ratés. Ratés ? Degrelle, oui, peut-être. Quisling, assurément. Mais certainement pas Laval, ni le général Antonescu. Que des gens médiocres et obscurs auxquels la vie n'a rien réservé de brillant se soient jetés aux pieds de l'envahisseur qui les hisse sur un provisoire sommet, il n'y a rien d'étonnant à cela. Dans une Yougoslavie apaisée, par exemple, Ante Pavelitch n'avait aucun rôle à jouer. Le quisling français et le quisling roumain, par contre, avaient leur gloire déjà établie. Qu'est-ce qui les a poussés à la trahison ?

Ce dénominateur commun à quoi se réduisent les divers mobiles qui poussent les quislings à agir est double : il y a l'intérêt pour quelques-uns, il y a la mégalomanie pour d'autres — et les deux pour beaucoup.

A ces caractéristiques d'ordre moral — « immoral » serait peut-être le mot propre — il y a lieu d'ajouter l'admiration béate dans laquelle pas mal d'Européens se complaisaient pour tout ce qui était allemand. Une véritable psychose s'était déjà emparée des esprits français au XIXe siècle — depuis Mme de Staël jusqu'à Renan — un véritable culte pour la littérature, la science, la musique, la technique allemandes.

Mais la solidarité qui unit par-dessus les camps nationaux les doctrinaires d'un système politique n'est guère négligeable. Elle explique parfaitement dans certains cas que M. Hitler ait trouvé des quislings dans les pays où on s'y attendait le moins. Le quisling varie du simple vendu au théoricien plus ou moins abstrait. Ce ne sont pas les « rhéteurs », les dogmatisants ni les professeurs qui font les plus mauvais esclaves.

L'ARMEE DES PATRIOTES

Face aux quislings, les patriotes se dressent tous les jours plus nombreux et tous les jours plus menaçants. Les répressions sont terribles, car souvent les « coupables » d'actes de nature à troubler l'ordre instauré par les conquérants sont découverts. Mais chaque exécution, chaque emprisonnement sont suivis d'une recrudescence d'actes de rébellion, de sabotage et de désobéissance organisée.

JOURNAUX CLANDESTINS TCHEQUES

En Tchécoslovaquie, les Allemands ont fort à faire pour maintenir un semblant d'ordre. Après avoir limogé un von Neurath au caractère trop hésitant, ils ont dépêché Reinhardt Eydrich, un homme de 37 ans qui en paraît dix de moins, un gentleman tellement poli qu'il est difficile de le croire capable de tant de froide cruauté.

Mais les Tchécoslovaques ne se laissent pas impressionner par des représailles sanglantes. Et la volonté de résistance du peuple se reflète dans le nombre toujours grandissant de journaux clandestins qui circulent à travers le territoire du Protectorat.

La Gestapo est constamment sur les dents, à la recherche des organisateurs de la presse illégale. Récemment, les policiers nazis mirent la main sur Josef Skalda, éditeur du journal clandestin « V. BOJ ». Il subit la peine de mort, alors que ses collaborateurs étaient jetés en prison. Skalda était un patriote ardent. Ses collaborateurs et ses amis l'appelaient « Père ». Régulièrement le « V. BOJ » sortait le jeudi soir et était distribué le vendredi matin. Chaque numéro devait être composé dans un local différent, pour dépister les recherches de la police : ceci signifie que la machine à copier devait être continuellement déplacée. L'achat du papier constituait un problème à lui seul. Enfin, les journalistes clandestins éprouvaient beaucoup de difficultés à répandre leur feuille aux quatre coins du pays. Josef Skalda est mort, mais son souvenir demeure vivant dans l'esprit de tous les Tchèques, qui tirent de son exemple une force nouvelle pour continuer la résistance.

LUTTE OUVERTE EN YOUGOSLAVIE

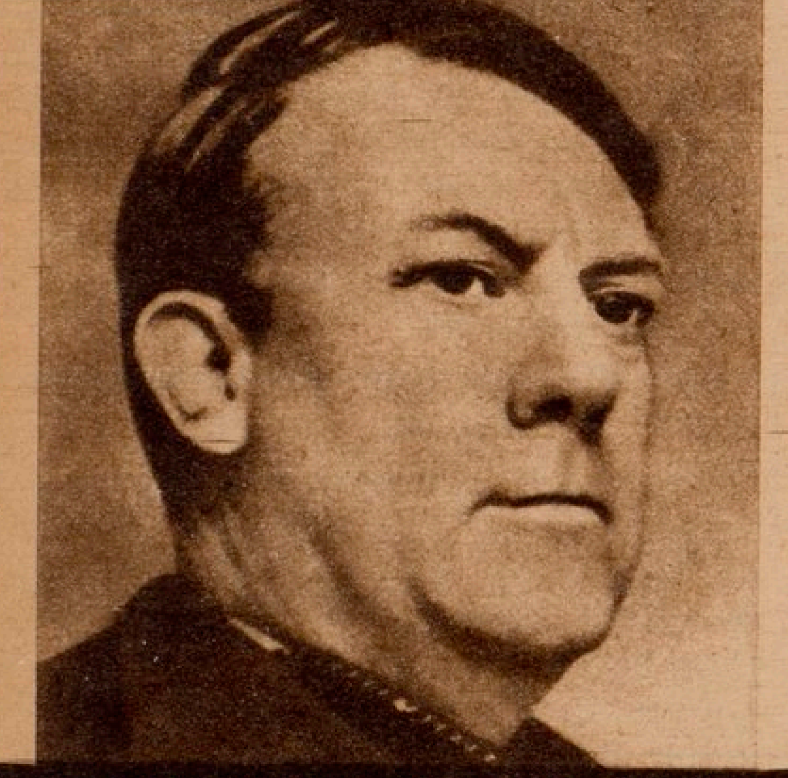
En Yougoslavie, les patriotes n'ont pas cessé la lutte. Dans les montagnes, le général Michailovitch, qui vient d'être nommé ministre de Guerre yougoslave, tient tête avec succès aux troupes régulières de la Reichswehr. Hitler a chargé le général Lizt de mater la révolte à la tête d'une division blindée de 12.000 hommes. Michailovitch continue à tenir sous son contrôle de vastes portions de territoires. La Russie entretient la révolte, en envoyant au-dessus des montagnes serbes des bombardiers à long rayon d'action et en introduisant dans le pays des partisans aguerris, qui sont d'un appui précieux pour les patriotes. Récemment une dizaine de cheminots serbes furent arrêtés par la Gestapo sous l'accusation d'avoir provoqué un télescope de trains. Les sbires nazis s'efforcèrent par tous les moyens d'obtenir d'eux des aveux et des dénonciations. Ils les placèrent sur des rails et firent avancer sur eux une locomotive qui roulait au ralenti. Pas un ne parla. Les sabotages tout au long des voies ferrées augmentent tous les jours, malgré les patrouilles incessantes des Allemands.

ELLE VENGEAIT SA FAMILLE

En Pologne, les crimes des conquérants sont soigneusement enregistrés par l'armée clandestine, et le tribunal du peuple a prononcé la condamnation des coupables. Ils n'échapperont pas au châtiment, disent les Polonais. Les nazis ont rapporté avec indignation le cas de cette jeune fille polonaise qui attirait des officiers allemands d'aviation dans les chambres d'hôtels de Varsovie, et puis, lorsqu'ils étaient endormis, leur coupait la gorge. La malheureuse vengeait une famille massacrée sans pitié. Mais la Gestapo trouva dans cette vengeance une justification pour les « mesures disciplinaires arrêtées à l'encontre des Polonais barbares ».

La Pologne n'a pas de quisling. Non seulement parce que Hitler veut annexer la Pologne au Reich, mais aussi parce qu'il lui serait impossible de trouver un homme de confiance parmi les rangs de ce peuple acharné.

8 QUISLINGS...



VIDKUN QUISLING
Quisling norvégien

Le quisling des quislings — l'homme type — s'appelle évidemment Quisling et ses prénoms sont Vidkum Abraham Lauritz. Ancien officier d'état-major, attaché militaire en Russie, chargé d'affaires en Finlande, titulaire de la légation de Norvège à Moscou, M. Quisling a passé la plus grande partie de sa carrière au service du pays qu'il devait trahir : le sien. Son poste à Moscou lui a même fourni l'occasion de recevoir des décorations anglaises. Il eut, en effet, à s'occuper des intérêts britanniques à l'époque.

Revenu en Norvège, M. Quisling fonde un parti fasciste en 1933 : le Nasjonal Samling. Ce parti n'eut jamais d'adhérents.

Pendant la guerre actuelle, il prépara le coup allemand contre la Norvège, et en récompense de ses bons et loyaux services, il fut placé par les nazis à la tête du gouvernement qu'ils instituèrent après leur entrée à Oslo. Immédiatement dénoncé comme un traître par le roi Haakon, son prestige et le semblant d'autorité qu'il détenait s'écroulèrent.

Les Allemands avaient décidément mal choisi leur homme. Il démissionna. M. Quisling n'est plus un quisling — mais son nom est entré dans l'Histoire. Il a frayé la voie. C'est le traître par excellence, et chronologiquement, le traître n° 1.

PIERRE LAVAL
Quisling français

L'homme le plus impopulaire de France, Pierre Laval, n'a pas toujours porté la cravate blanche que les photographies ont depuis longtemps popularisée. Laval fut d'abord un rouge et de la plus vive couleur, mais, comme beaucoup d'autres, il a « évolué ». Avocat, il ne tarde pas à embrasser dans la politique une carrière fructueuse qui devait le porter de la Chambre au plus haut poste du gouvernement.

L' « Action française » qui le loue sans réserve aujourd'hui n'a jamais été avant l'armistice de Pétain bien tendre pour lui. M. Laval est resté comme « le maquignon Laval ». Formule qui dit assez bien ce qu'elle veut dire. M. Laval est l'homme des maquignonnages des « combinazione ». On n'en cite à preuve que son arrangement avec l'Italie lors de l'affaire éthiopienne. Laval a torpillé la S.D.N. qui voulait appliquer les sanctions.

Dauphin du maréchal pour une courte période, il est actuellement l'homme des Allemands qui, chaque fois qu'ils sont mécontents de l'indocilité de Vichy, menacent de le mettre au pouvoir.

Impopulaire auprès de ses compatriotes qui le surnomment le « Vendu », cible du revolver de Paul Colette, Laval n'est pas plus sympathique à l'amiral Darlan qui voit en lui un concurrent.



ANTON MUSSERT
Quisling hollandais

M. Anton Mussert ne craint pas la contradiction. Fonctionnaire de la province d'Utrecht, il combat l'Etat qui le paie. Antisémite, son bras droit est d'origine judéo-espagnole. Antimaçon, plusieurs de ses collaborateurs sont affiliés aux Loges. M. Mussert veut repeupler les Pays-Bas qui sont déjà surpeuplés. Il mène campagne pour les familles nombreuses et il n'a pas d'enfants. Il a d'ailleurs épousé une de ses tantes, de dix-huit ans plus âgée que lui. Voici, enfin, le bouquet : partisan des méthodes nazies, son premier contact avec les nationaux-socialistes lui valut d'être passé à tabac dans un meeting que tenaient il y a quelques années les fascistes de Hollande...

Il est évident que les qualités ou les défauts d'un homme ne prouvent rien pour ou contre ses idées. La vedette — le führer — du Nationaal Socialistiche Beweging n'en est pas moins, jusque parmi ses sectateurs, l'objet de blagues innombrables qui en disent long sur le sérieux dans lequel sa doctrine est tenue.

C'est l'Allemagne qui a mis Mussert au premier plan, en récompense des services rendus par la 5ème colonne. Jamais le suffrage universel n'aurait porté cet homme à la tête du gouvernement. Il obtenait 8 % des votes en 1935. Deux ans plus tard, ses voix tombaient à 4 %.



GENERAL NEDITCH
Quisling yougoslave

La malheureuse Yougoslavie que l'Axe a décomposée en la ramenant à ses éléments constitutifs subit deux quislings : Neditch en Serbie, et Pavelitch en Croatie.

Milutin Neditch est le type d'homme dans lequel les nazis ont confiance. Ministre de la Guerre sous la régence du prince Paul, il profita de ce poste important pour trahir sa patrie. Cela lui valut les félicitations chaleureuses du Führer qui, pour le récompenser, le nomma président du nouveau gouvernement serbe. On affirme qu'il prétendit un moment attaquer les Grecs qui refoulaient les Italiens en Albanie. Même pour un gouvernement de tendance « fasciste », cette lâcheté était trop honteuse et Neditch perdit sa place. Au moment de l'invasion de la Yougoslavie, l'ancien ministre de la Guerre commandait un corps d'armée : celui qui gardait les passes dans la vallée du Vardar, au sud de la Serbie. C'est par ces passes justement que les Allemands se frayèrent la voie jusqu'aux flancs grecs. Il est permis de se demander, Neditch étant ce qu'il est, si la ligne de résistance yougoslave fut brisée par les panzerdivisionen ou par sa trahison...

Il y a quelques jours, le gouvernement yougoslave de Londres, l'accusant de trahison, décida de le punir sévèrement à la fin de la guerre.

IOTES . . .

POURSUIT LA LUTTE

LE ROLE DE LA HOLLANDE

Plusieurs des pays occupés continuent la lutte, quelquefois avec des forces considérables. On pense à la flotte norvégienne et à l'armée polonaise, nouvellement augmentée par les divisions qui se forment en Russie. Mais aucun pays d'Europe ne rend plus de services aux Alliés que la Hollande. Ses riches et puissantes colonies forment la base de la résistance démocratique en Extrême-Orient : le général Wavell s'est installé dans l'île de Java, et chaque jour apporte des nouvelles de la prouesse de ses armes. Ce grand effort donne du courage et de l'espoir à ces autres Hollandais sous la botte allemande. Malgré la Gestapo, malgré Mussert et sa petite bande de traîtres, tout le monde y écoute les émissions officielles hollandaises de Londres, entende la voix de leur reine et de leurs ministres, et les communiqués qui leur annoncent les faits d'armes de leurs compatriotes. Et ils se répètent le cri qui symbolise leur délivrance de l'Espagne et de Louis XIV : « En toch Oranje bove », qui veut dire « Orange quand même dessus ».

LA GRECE HEROIQUE

L'héroïsme de la Grèce, qui a chassé les Italiens presque à Durazzo, est bien connu. Mais aussi héroïque est la lutte que poursuit ce peuple indompté par tous les moyens possibles, contre l'occupation allemande, contre les traîtres, contre la faim et le froid. Dans les montagnes sauvages de Crète et d'Epire, la guérilla continue toujours. A Drama, il y eut une révolte armée qui fut matée dans le sang. Même à Athènes et à Salonique il y a du sabotage, de l'espionnage, de l'assassinat. Les Grecs souffrent, mais ils ne se vendent pas.

"LA LIBRE BELGIQUE"

La vague de terreur a gagné la Belgique, prouvant que dans ce pays aussi, face aux quislings, des hommes qui ont foi en l'avenir de leur pays se sont levés. En Belgique circulent en nombre les journaux clandestins. L'un d'eux, qui s'appelle « La Libre Belgique », porte comme sous-titre : Rédacteur en chef : Peter Pan. Bureaux et Administration du Journal : Quartiers Généraux Allemands. « La Libre Belgique » n'est pas une feuille polycopiée, mais un journal imprimé, et souvent illustré. Récemment, il reproduisait une caricature montrant un détachement du « Corps des Nageurs du Reich » qui attendent de devenir marins, lorsque la flotte allemande sera construite.

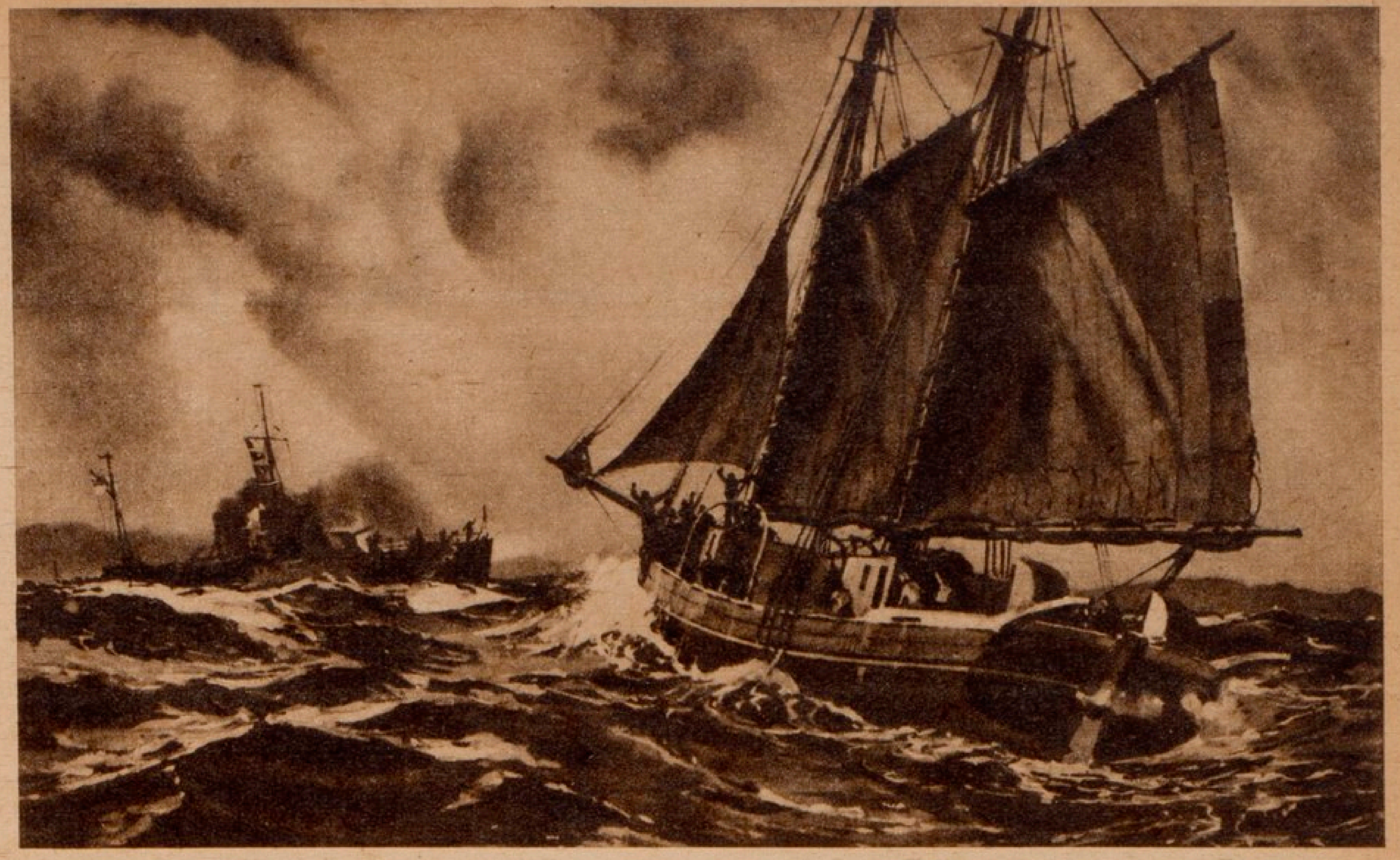
LA RESOLUTION NORVEGIENNE

Aucun peuple occupé ne s'est montré plus intransigeant que les Norvégiens. Endurcis par la vie rude des montagnes et des mers, ils se sont mis systématiquement, et malgré toute la répression, à rendre la vie intolérable aux Allemands. Et, en fait, la proportion de troupes d'occupation est plus élevée en rapport avec la population que dans n'importe quel autre pays. Les Norvégiens sont encouragés par la proximité de l'Ecosse, d'où viennent les raids de commandos qui se composent toujours en partie de Norvégiens, et qui offre un abri à tout fuyard. Quand une alerte sonne en Norvège, la population se met sur les toits pour voir la destruction des installations utiles aux Allemands, sachant qu'aucune bombe ne tombera sur les quartiers habités.

En Norvège, l'opposition gronde dangereusement. Les Norvégiens ont transformé la campagne du V en un véritable culte. Le gouvernement fantoche de Quisling connaît une haine de plus en plus impitoyable.

L'ARMEE CLANDESTINE FRANÇAISE

La France est devenue un des centres les plus importants de résistance à l'Allemagne. Le pays est exploité, saigné à blanc, mais l'armée clandestine a atteint une puissance inimaginable. Les milliers d'arrestations opérées par la police de Vichy et la Gestapo sont nettement insuffisantes pour endiguer le flot de mécontentement, de révolte, de sabotage qui a balayé tout le pays. Les succès soviétiques sur le front oriental, les victoires britanniques en Afrique ont été autant de stimulants puissants qui ont insufflé une nouvelle audace aux Français. En France, l'armée clandestine est en contact plus étroit avec les Britanniques. Les bombardiers de la R.A.F. qui vrombissent souvent au-dessus des côtes françaises ne lâchent pas que des bombes, et l'armée clandestine est régulièrement ravitaillée en armes et en munitions, qui lui permettent de poursuivre avec un succès grandissant la campagne de sabotage, en attendant le jour de la revanche.



L'esprit de révolte se propage dans les pays occupés par l'Allemagne, et ceux qui le peuvent, malgré le danger et les risques, essaient de fuir le joug nazi. Récemment, quatorze jeunes gens norvégiens ont quitté leur pays sur un bateau de pêche. Aperçus par un navire patrouilleur britannique, ils furent conduits, sous son escorte, vers un port écossais.

SABOTAGES... EXECUTIONS...

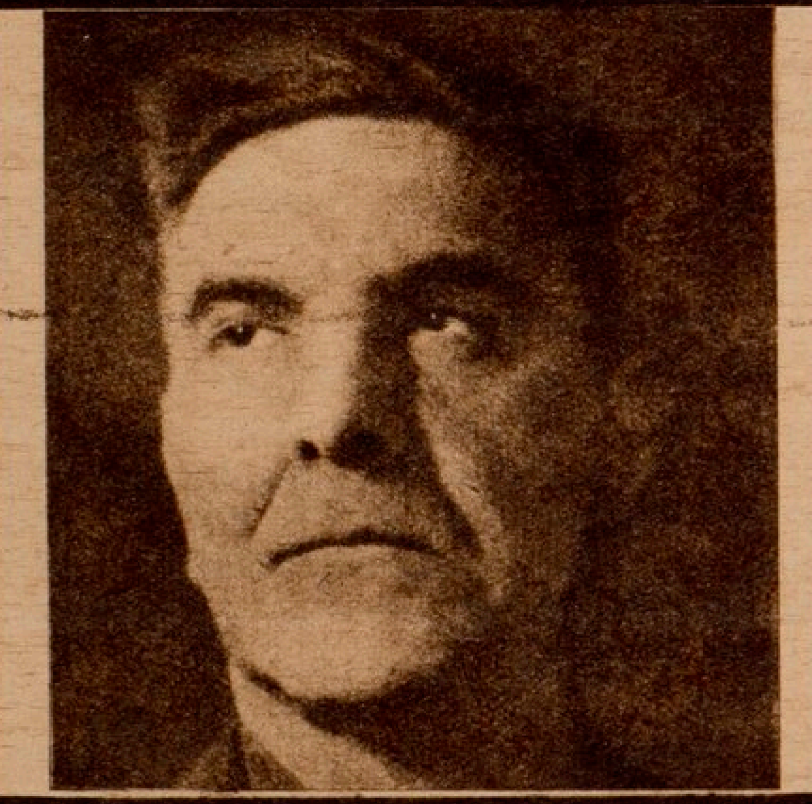
Dans un faubourg du nord de Lille, un jour, les vitres des fenêtres volèrent en éclats : un pont dynamité par les saboteurs sautait, pulvérisant deux trains chargés de munitions que les nazis faisaient transiter. Vingt ouvriers, pour la plupart des cheminots, furent adossés à un mur et fusillés dans leurs habits du dimanche. Ce fut la représaille pour le sabotage. Ces héros ne sont pas décorés, on n'épingle pas de galons brillants sur leur manche, et leurs noms ne sont pas illustrés dans des communiqués. Ils ne seront connus que le jour de la victoire. Mais ils ont des enfants, des frères, des pères, autant de recrues qui viendront grossir les rangs de l'armée clandestine. Les vides qu'ils laissent sont aussitôt comblés dix fois. Parfois un homme comme Paul Colette, qui tira sur deux des fascistes français les plus haïs, Laval et Déat, fait parler de lui dans le monde entier et prend la place de chef de file dans l'armée des combattants anonymes. Il y a quelques jours, le secrétaire de Pucheux, ministre de l'Intérieur de Vichy, M. Paringaux, fut trouvé mort près d'une voie ferrée. Pucheux avait déclaré que les communistes saboteurs avaient été balayés de la surface de la France. Et pourtant Paringaux était en route vers Dijon pour enquêter sur les « menées communistes » dans cette ville.

Aujourd'hui, les Allemands et les quislings français ont à combattre une armée composée de travailleurs dans les usines qui font usage de leurs connaissances techniques pour effectuer le sabotage le plus efficace, de paysans qui allument des feux la nuit pour indiquer aux avions britanniques le chemin des aérodromes allemands, et des étudiants qui distribuent des tracts et des journaux clandestins.

* * *

Hitler et son armée inquiète de quislings n'arrivent plus à dénombrer la multitude de patriotes qui s'est levée dans toute l'Europe opprimée. La guerre en Russie demande des hommes, encore des hommes. Les garnisons dans les pays occupés s'amincissent. Les rangs des révoltés grossissent à vue d'œil. Les tribunaux des peuples condamnent sans arrêt. Ils veilleront à ce que leurs arrêts soient exécutés. Pas un traître n'échappera.

8 COLLABORATEURS...



ANTE PAVELITCH
Quisling croate

Les puissances de l'Axe ont longtemps spéculé, l'Italie surtout, sur les revendications locales de la Croatie pour miner le corps yougoslave. Mais leur lâche agression devait faire établir un front commun de tous les patriotes serbes, croates et slovènes. Aucun Croate digne de ce nom n'a consenti à servir l'Allemagne. Et c'est bien parce que Vladimir Matchek, le « Gandhi » de la Croatie, leur a refusé une déclaration de soumission, que les Italo-allemands en furent réduits à un quisling de seconde zone : Ante Pavelitch. Celui-ci fut d'ailleurs toujours un agent des Allemands et des Italiens. Devenu avocat, il commit plusieurs actions illégales qui lui valurent quinze ans d'emprisonnement. Mais il réussit à fuir et à se rendre en Italie et de là en Hongrie où, à la tête d'une bande organisée, il commettait des actes terroristes. Aujourd'hui, ce gangster notoire est à la tête du pays qu'il a lâchement trahi.

Pour être fixé sur sa moralité, il convient de rappeler que Pavelitch est un régicide.

— Combien de partisans sûrs avez-vous en Croatie ? lui demandait un jour le Duce.

— 167, répondit Pavelitch.

Il n'exagérait pas.



ION ANTONESCU
Quisling roumain

Le roi Carol qui avait introduit les Allemands dans son pays était devenu trop impopulaire. Hitler n'ayant pu trouver en Roumanie un Quisling du genre Laval, Mussert ou Degrelle, après l'exécution des leaders de la Garde de Fer, découvrit le vieux maréchal Ion Antonescu.

Le « Saint-Cyrien » Antonescu, général connu pour son honnêteté, légionnaire ayant flétri la dictature du roi Carol II, était populaire, mais aussi malade et facile à conduire. En effet, le dictateur Antonescu, que l'on a surnommé le « Chien rouge » pour sa méchanceté, est sous la surveillance continuelle du Dr Stroesco, neurologue très connu.

Antonescu a la douce manie de se croire « envoyé par Dieu pour sauver la Roumanie », mais il l'a « sauvée » en l'asservissant aux nazis, en déclarant la guerre à la Russie, et en livrant l'immense richesse du pays à l'Allemagne.

Grâce à Ion Antonescu et à toute sa clique de bochophiles, dont le plus servile est Michel Antonescu, un Darlan roumain (le neveu même du maréchal), le peuple roumain se trouve sans viande six jours par semaine, privé du pétrole qui jaillit de son sol et du bois de ses forêts. Il est décimé par des épidémies, tandis que les cadavres de sa jeunesse gisent sur l'immensité de la steppe russe.



LEON DEGRELLE
Quisling belge

Le chef du parti rexiste, dont la devise est « Rex vaincra », a dû adapter ses principes violents au tempérament belge, ennemi en général de toute violence. Personnellement, d'ailleurs, le « beau Léon » — M. Degrelle a beaucoup de succès auprès des femmes — se présente sous les traits du bourgeois moyen de Bruxelles avant-guerre. Moins par simplicité naturelle que par calcul, il voyageait d'habitude en troisième classe.

Sous prétexte de purification des mœurs, d'assainissement financier et de bien d'autres réformes, le rexisme dissimulait de tout autres ambitions. Antiparlementaire et antidémocratique, M. Degrelle est un bavard intarissable dont les discours et les articles ne se comptent plus.

C'est un admirateur passionné des doctrines autoritaires : sa ferveur pour le nazisme en tant que système ne date pas de l'occupation allemande. Le jour où les Belges se mettront à régler les comptes de leurs quislings, M. Degrelle passera certainement un mauvais quart d'heure. « Balayer le pourri » est certes une belle devise, mais elle risque bien de se retourner un jour contre son inventeur...



RACHID ALY KILANI
Quisling irakien

M. Rachid Aly El Kilani voulait être quisling en Irak. Les débats du procès que le gouvernement actuel lui a intenté ont fourni d'abondants détails sur la manière dont il s'y est pris.

A l'encontre de ses confrères d'Europe, Rachid Aly n'avait pas de parti. Il n'avait que des accointances avec certains officiers supérieurs ; c'est donc par une sorte de coup d'Etat militaire qu'il est arrivé à ses fins. L'aventure dans laquelle cet homme a entraîné son pays fut certes sanglante. Elle aurait été autrement dangereuse si les Alliés n'étaient intervenus à temps et si les Irakiens eux-mêmes n'avaient réagi.

Il n'y a pas lieu de rappeler ici toutes les horreurs du régime institué par le dictateur provisoire de l'Irak. Certains de ses procédés furent cependant particulièrement odieux, et notamment la manière dont, avec une brutalité toute prussienne, il se comporta avec la famille royale et le jeune roi d'Irak lui-même.

L'Allemagne était évidemment la première intéressée au sort de Rachid Aly auquel, d'ailleurs, elle avait fait parvenir des avions et avec lequel son ambassadeur à Ankara, von Papen, maintenait le contact. Mais les révélations de M. Arthur Merton laissent entendre que le Japon n'était pas indifférent à cette affaire.



JE PREFERE LA MER...

dit

LARRY ALLEN

Correspondant naval de l'Associated Press au Moyen-Orient

Larry Allen a obtenu le premier prix de reportage, en 1941, du National Headliner's Club d'Amérique...

Il est l'un des premiers qui songèrent à vivre sur les navires de guerre pour décrire les combats navals. « Je préfère la mer, dit-il, car la flotte est toujours en action, elle attaque et ne recule jamais. L'on est toujours au cœur de l'action. Sur terre, l'action se cache ; la première ligne est souvent inaccessible, les opérations défensives gênent l'observation.

« Je préfère voyager sur le navire amiral, ou sur un cuirassé, car le vaisseau amiral ressemble à la Maison-Blanche. Les nouvelles des croiseurs et des destroyers parviennent continuellement au centre. L'on se forme une idée précise du sens des opérations. Sur un croiseur, l'on patrouille. Souvent la chasse est décevante. Souvent aussi, le danger est terrible, proche, les bombardements en piqué continuels sur une cible restreinte vous glacent de la peur mortelle, de la terreur folle. »

D'une voix lente, un peu monotone, M. Larry Allen me dit ses aventures, sa passion du journalisme. Il n'a que 31 ans, et il est envoyé par l'Associated Press à l'étranger. Il a obtenu son rêve de jeunesse : il est journaliste de renommée mondiale. Le secret de sa réussite est de faire vivre les histoires. Les communiqués énoncent des faits qui ne parlent pas. « Mon travail consiste à brosser un tableau rapide, colorié, des opérations militaires », dit-il. Ce travail dangereux, il le voulait depuis de longues années. Il a travaillé tout gosse pour finir ses classes. Enfant pauvre, il travaillait à 1 dollar 25 par semaine. Il vendait des journaux et des légumes pour payer son écolage. Il ne voulait pas entrer dans les mines de charbon et les fabriques de faïence de sa ville natale du Maryland. Il courait à trois kilomètres vendre son paquet de journaux et rentrait terminer son travail de classe. Les économies de sa mère, qui faisait un peu de couture, lui permirent d'entrer à High School. Il portait des bottines de petite fille, des culottes rapiécées dont ses camarades se moquaient. Mais la volonté de parvenir au journalisme le tenaillait. Il fit 200 contes entre l'âge de 15 et de 17 ans, que les journaux refusèrent. Il vendit enfin son premier conte à l'âge de 17 ans, gagna un prix de cinq dollars à un concours de nouvelles et vendit 35 papiers en un an. Reporter à Washington, il se fit connaître pour sa bonne volonté, ses démarches continuelles en ville pour accrocher la nouvelle. L'Associated Press l'engagea aux archives de Charleston, puis l'envoya en 1933 à Madrid. Un an à New-York, deux ans à Washington complétèrent sa formation. Arrivé en Egypte en août 1940, il était présent au bombardement du Dodécanèse, sur l'« Ajax », aux actions contre les Italiens près de la côte de Sicile, au raid de Bologne, au bombardement de Bardia, à celui de Tripoli en 1941, à la bataille du cap Matapan, à celle de Crète. En Crète, sur le croiseur qui l'emmenait, ils eurent un bombardement de 7 heures. Il compta en 2 heures 187 bombes jetées par les Stukas, qui manquèrent le navire d'une fraction de centimètre.

Sa dernière dépêche est celle qui relate son aventure à bord du croiseur « Galatée », dont la perte a été annoncée par l'Amirauté britannique depuis peu de jours. Il a consenti à nous en donner le texte que nous publions en exclusivité.

Un reportage dramatique de LARRY ALLEN

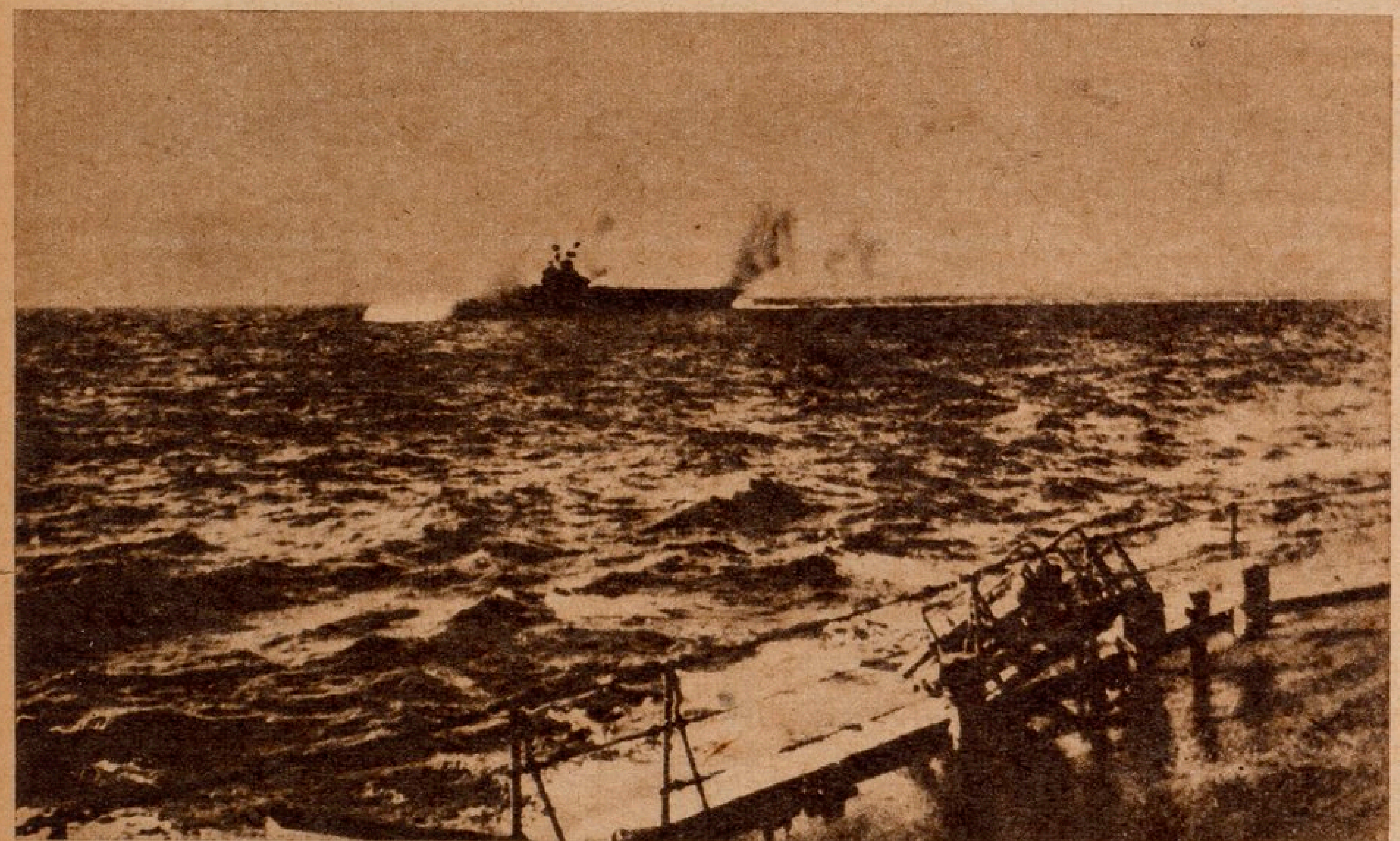


L'ODYSS

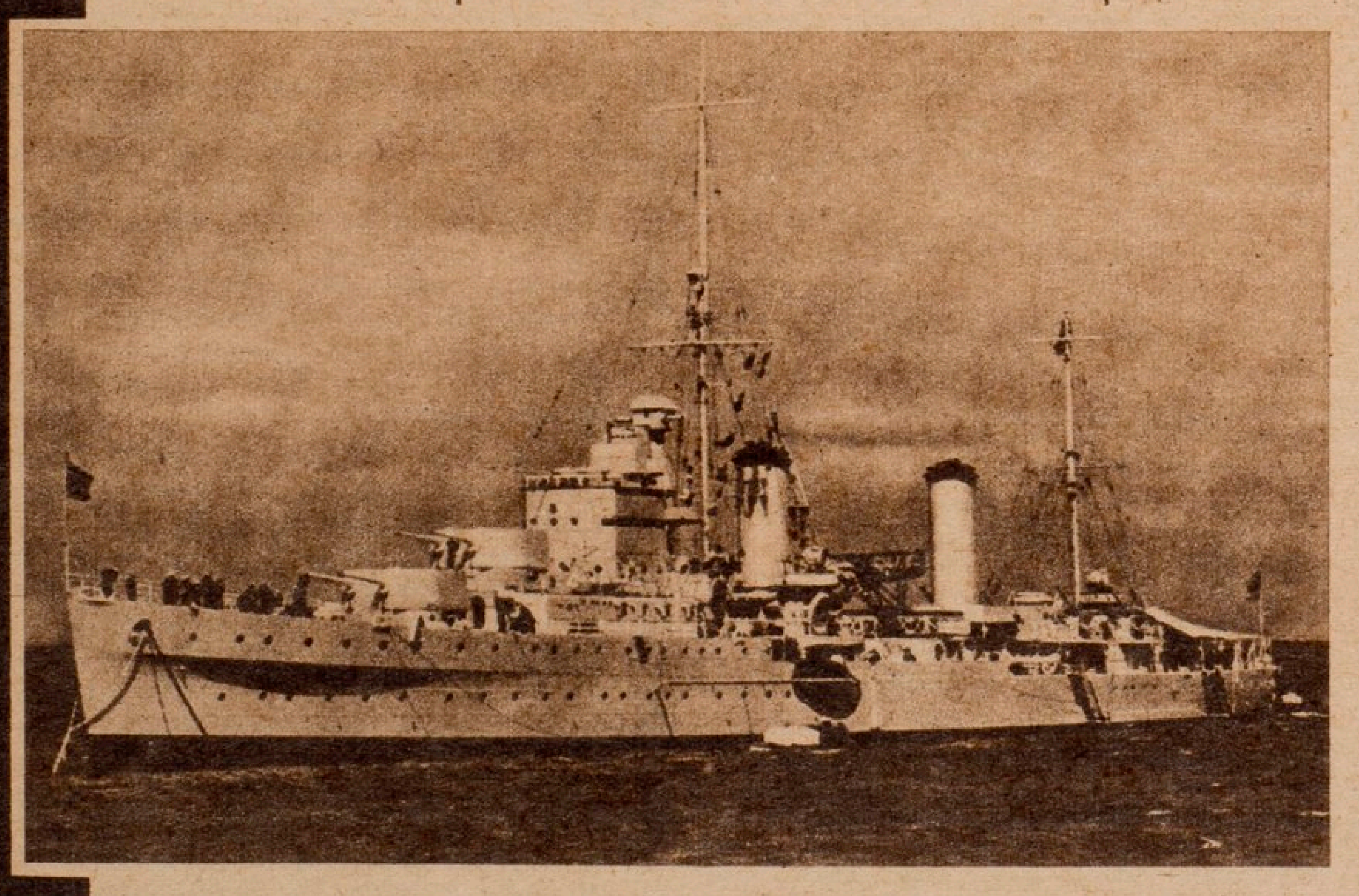
Le croiseur britannique léger, « Galatée », touché par trois torpilles lancées par un sous-marin de l'Axe, se retourna comme une tortue de mer blessée et coula en moins de trois minutes au large de la côte égyptienne.

Des torpilles lancées à bout portant dans la nuit noire, peu après minuit, heurtèrent à grand bruit l'arrière, le centre et l'avant à bâbord, arrachant l'intérieur du navire, dans une explosion étonnante et un grand jet de flamme.

Me trouvant à bord du croiseur, je m'agrippai au parapet du pont inférieur, fus jeté dans la mer froide et houleuse, tandis que le vaisseau de guerre donnait de la bande, et me battis désespérément dans une écume épaisse et huileuse avant d'être sauvé.



Deux correspondants de guerre se trouvaient à bord de l'« Illustrious » lorsqu'il subit l'attaque massive des bombardiers allemands en janvier dernier : Larry Allen et Massey Anderson. Le porte-avions a été sauvé et les deux journalistes donnèrent le récit de l'attaque.



Un an plus tard, Larry Allen et Massey Anderson se retrouvaient à bord du « Galatée ». Le torpillage du croiseur devait séparer les deux amis. Anderson a été porté disparu. Allen est rentré pour raconter cet épisode dramatique de la bataille de Méditerranée.

Attaqué par les Stukas pendant plus de sept heures, patrouillant avec une escadre de croiseurs et de destroyers au large de la Cyrénaïque, le « Galatée » repoussa toutes les attaques avec succès et se tourna à l'est pour rentrer à Alexandrie.

L'alerte est donnée

A minuit, le speaker de la radio du bord émit l'alarme « premier degré de préparation, armement lourd », ordonnant aux canonniers d'attendre l'action probable.

Une jeune sentinelle marine me tira de mon sommeil, dans la cabine du capitaine. Je courus dans la cabine du commandant et informai le correspondant naval de Reuter, Alexandre Massey Anderson. Ajustant les ceintures de sauvetage, nous sortîmes dans la nuit noire, sur le pont inférieur, à bâbord, et courûmes vers le pont supérieur.

Nous avions à peine commencé à courir, quand la première torpille toucha la poupe à bâbord, avec une grande flamme, balançant lourdement le croiseur, à minuit et deux minutes.

Les torpilles semblaient nous poursuivre sur le pont. Un second projectile s'écrasa au centre, avec une flamme aveuglante. La troisième déchira l'avant, près de la proue, sous la tourelle des canons de 6 inches (155 millimètres). Le croiseur donna de la bande, vite, lourdement, à bâbord. Le bateau tout entier trembla convulsivement.

Je savais qu'il était trop tard pour atteindre le pont supérieur, et me précipitai derrière la tourelle des canons de 155 en avant, à tribord, tandis que le navire entier plongeait profondément de l'autre côté.

Je m'accrochai au parapet de tribord tandis qu'il s'enfonçait rapidement. Je dévissai l'extrémité du pneu de ma bouée et soufflai tout l'air que je pus. Et c'est alors que commença l'aventure la plus dangereuse de ma vie.

Il ne savait pas nager

Le croiseur se renversa, me projetant à tribord, dans la mer, par une longue glissade. Des centaines de marins et d'officiers furent versés à l'eau.

Anderson avait atteint le parapet de tribord en bonne forme, à ma droite, quand le croiseur nous jeta. Je l'entendis crier quelque chose à l'un des officiers du bord, tandis que je glissais dans la mer. Je ne le revis plus.

Sachant que je ne pouvais nager, et craignant que la vieille bouée que je rapportais du porte-avions « Illustrious », sur lequel j'avais subi l'attaque en masse des avions en piqué le 10 janvier 1941, crève, mon corps glissa entre deux eaux avec des centaines d'autres, tandis que le croiseur avec une succion énorme disparut, et une large tache d'huile couvrit la mer.

Je craignais aussi que le feu des torpilles n'atteignît les magasins de munitions du « Galatée », et nous aurions tous été réduits en poussière, mais il n'y eut qu'une explosion étouffée quand elle fit sa fatale plongée.

Je sentis que j'avais avalé des gallons d'écume huileuse et d'eau avant de reparaître à la surface, essayant de flotter, serrant tendrement ma bouée sur le haut de ma poitrine contre moi. Autour de moi, des centaines de têtes flottaient.

Je tâchai de me débattre aussi loin que possible du lieu de coulage. Des marins étaient arrivés à se sauver sur

J'ETAIS A BORD DE L'«ILLUSTRIOUS»

Le porte-avions « Illustrious », défiguré par les bombes, attaqué presque sans répit durant sept heures par des avions en piqué allemands, atteignit un port méditerranéen par ses propres moyens, après une bataille courageuse, épique, contre les escadrilles de l'air ennemies.

Quarante à cinquante avions allemands, opérant la plus lourde attaque contre un navire britannique de cette guerre, jetèrent des torpilles contre les flancs de l' « Illustrious » et précipitèrent les bombes de cinq cents kilos à haute puissance explosive dans un essai désespéré, mais frustré, de couler le nouveau porte-avions britannique.

LE MUR DE FEU DE LA D.C.A.

Des pilotes allemands plongeant contre le mur le plus terrifiant de feu antiaérien que j'ai vu lâchèrent leurs bombes sur le navire. Ils semèrent les ponts et les flancs de balles de mitrailleuse et jetèrent des vingtaines de bombes à bâbord et tribord, faisant trembler l'immense porte-avions de 23.000 tonnes, comme un chat jouant avec une souris.

Les sept heures d'enfer finirent dans la nuit, quand le navire gagna le port, le pavillon britannique au vent et la flamme de ses officiers et de son équipage intacte, malgré la série d'attaques la plus brutale et punitive que l'on ait lancée contre un porte-avions.

...Une partie de ces sept heures infernales, je regardai les pilotes allemands volant si bas que la « svastika » pouvait être distinguée aisément sur les grands avions Junkers. Une partie du temps, je plongeai le nez dans le plancher du pont, à plat ventre, les mains sur la tête, tandis que des éclats volaient sur le pont et le porte-avions entier, comme la grêle, les coups manqués des grosses bombes faisant trembler le porte-avions d'un côté à l'autre, comme si, à tout moment, elles allaient le renverser.

Les Allemands attaquèrent tandis que l' « Illustrious » et d'autres unités de la flotte méditerranéenne escortaient un grand convoi britannique se dirigeant vers l'est, dans la Méditerranée centrale, après qu'un croiseur britannique eût coulé le destroyer italien de 642 tonnes: le « Vega ».

JE ME PREPARAIS A DEJEUNER

J'étais dans la salle à manger de l' « Illustrious » et me préparais à déjeuner, quand, à 12 h. 30, le 10 janvier, le rat-rat-rat clair du clairon donna l'alerte. Une voix, sur le système de radio du bord, ordonna: « Toutes les mains parées à Station d'Action »...

Chaque canon de l'« Illustrious » montait son crescendo de feu, droit contre les Allemands, mais ils continuaient à piquer sans relâche, jetant davantage de bombes et de torpilles, manquant le porte-avions de peu.

Le vrombissement mortel des Junkers me donnait un frisson glacé dans l'épine dorsale, tandis qu'ils bourdonnaient en plongeant dans le mur de feu, jetant plus de bombes, se relevant et revenant semer plus de mort et de destruction. Mais chaque canon britannique tirait encore.

L'équipage entier de l' « Illustrious », excepté les officiers sur le pont et les hommes maniant les pom-poms et les grands canons antiaériens, se réunit pour retirer ses camarades blessés, les transportant sur le pont d'envol, sous le feu direct des mitrailleuses et des bombes ennemies, vers le centre médical.

Debout près de la passerelle vitrée du capitaine, les vitres brisées par les explosions terribles des bombes, je regardai à travers un hublot proche les grandes colonnes de fumée noire sur le pont d'envol, se changeant lentement en vapeur blanche.

Malgré l'attaque foudroyante dont il a été l'objet de la part de bombardiers allemands, le porte-avions « Illustrious » a pu rejoindre Malte. Cette photo saisissante a été prise pendant l'attaque. Des bombes s'abattent de toutes parts sur le porte-avions.

EE du «GALATEA»

un petit canot automobile. J'essayai de me diriger vers eux, mais plongeai à nouveau. Quand je reparus, je sentis mes poumons près d'éclater. Je criai au secours dans un souffle rauque.

Un marin m'aida à grimper à bord du canot automobile. Mais beaucoup d'autres eurent la même idée. L'arrière du canot se remplit d'eau, alourdi du poids de plus de douze corps. Je me traînai à tribord. Plusieurs marins me suivirent. Le canot à moteur pencha dangereusement, risquant de se retourner.

Je me tirai vite à bâbord. Il plongea, nous rendant tous à la mer.

En lutte contre les vagues

Je plongeai à nouveau, cherchant aveuglément au-dessus de ma tête, saisis la roue du canot et me fixai au siège avant. Puis il coula. Un marin solitaire et moi, nous accrochâmes vers la pointe de sa proue jusqu'à ce qu'il glissât sous les vagues. Je m'accrochai au point qu'il me tira vers le fond, et me remplit d'un autre litre d'huile et d'eau salée. Je tendis tous les muscles de mon corps pour ramener ma tête à la surface, mais des mains glacées tombèrent sur mes épaules, et je me glissai rapidement. Désespérément, j'essayai et réussis à m'emparer d'une petite rame qui flottait. Je la glissai sous mon bras gauche, tenant soigneusement ma bouée de la main droite. Je rejoignis des marins qui criaient au secours dans la nuit noire, espérant attirer l'attention des destroyers venus nous sauver. Personne n'avait de lampe de poche et il était difficile de faire déceler notre présence aux navires de sauvetage.

Je vis alors une ombre énorme et noire, celle d'un destroyer, à 75 mètres.

« Au secours! Je me noie! » entendis-je crier un marin près de moi.

« Courage, soufflai-je, regarde! Un destroyer approche. »

Il retrouva une énergie désespérée et nagea vers le destroyer. Je fis de mon mieux, mais ne pus me rapprocher d'un centimètre. Les vagues semblaient m'éloigner tandis que je criais au secours, tâchant de me faire entendre des officiers et des marins qui se trouvaient à bord.

Une grande vague me noya de nouveau d'une lampée d'huile. Puis, presque miraculeuse, une vague me jeta droit sous l'hélice du destroyer.

Je criai au secours, jusqu'à sentir toutes les cordes de ma gorge éclater. Soudainement, une longue corde huileuse fut jetée le long du côté du destroyer. Je m'en emparai, mais n'avais plus de force dans les mains. « Accrochez-vous! cria un officier du bord. Nous vous tirerons! »

« Je ne peux pas! » dis-je dans un souffle, tandis que la corde me glissait entre les doigts.

« Essayez de vous glisser en avant, dit un officier. Nous jetterons une échelle de corde. »

Je parvins, je ne sais comment, à me traîner en avant et m'agrippai à l'échelle, mais ne pus me hisser au premier échelon.

Un radeau de sauvetage glissa près du bord du destroyer et me cogna la tête à plusieurs reprises contre la coque, et je criai désespérément: « Arrêtez! Vous me tuez! »

Les marins à bord du radeau saisirent l'échelle de corde et grimpèrent à bord. Je faisais des efforts désespérés pour ne pas être noyé. Plusieurs hommes me marchèrent sur la tête, m'enfonçant chaque fois dans l'eau.

A peine conscient, je passai mon bras autour du premier échelon évitant quelquefois de plonger.

Je criai au secours.

Alors un jeune marin anglais du radeau me sauva la vie: « Je vous aiderai! cria-t-il. Mettez cette corde sous vos bras. »

Il me glissa une corde épaisse et lourde sous l'aisselle, l'attacha autour du cou et jeta l'autre bout vers le pont inférieur du destroyer.

Trois marins me tirèrent lentement de la mare d'huile, me jetèrent à plat en sûreté sur le pont, comme un poisson mou et trempé, complètement épuisé, couvert de trois doigts d'huile sur la peau.

«Ce type est Américain»

« Ce type est Américain. » J'entendis faiblement l'exclamation d'un marin, qui lisait les lettres « Correspondant naval américain », sur la manche de ma veste trempée d'huile. Il se mit à joindre mes bras en arrière et exprimer un flot d'huile et d'eau de mes poumons.

Ils coupèrent mes habits et me transportèrent sur le pont vers la salle à manger, où des centaines d'autres survivants étaient traités par les médecins. Je sentis une vive piqûre sur mon bras gauche: le médecin du bord me faisait une injection contre le choc.

Dix heures, je demeurai étendu sur une masse de chiffons graisseux et de vêtements trempés d'huile, trop faible pour me lever.

Durant ces dix heures, des destroyers et des croiseurs fouillèrent la Méditerranée au large de l'Egypte, essayant de retrouver et de détruire le sous-marin qui torpilla le « Galatée ».

Outre 100 survivants sauvés par notre destroyer, un autre destroyer en prit 75. L'équipage normal du « Galatée » était de 580 hommes. Son capitaine, E.W.B. Sim, dont la famille réside à Syosset, Long Island, est parmi les manquants.

De retour à Alexandrie, je marchai à terre, aidé par un officier naval, et nettoyai une partie du manteau d'huile qui m'entourait, sur le navire de dépôt. J'écris cet article du lit de l'hôtel où je resterai plusieurs jours, pour me relever du choc et des coups, reposant mes muscles endoloris par la lutte contre la noyade. Je dus emprunter un manteau pour descendre à terre.

Le correspondant de Reuter, Anderson, reporté manquant depuis la perte du « Galatée », était un des journalistes les plus réputés du Moyen-Orient. Il était connu pour son courage, sa bravoure et son abnégation de journaliste, en face de toutes les attaques ennemies. Anderson restait toujours sur le pont du navire de guerre pour voir l'action, que ce fût une bataille contre un navire de surface ou une lutte aéro-navale.

Nous étions des amis intimes, mais ne fîmes que deux voyages ensemble. Nous fûmes les seuls correspondants qui assistèrent à la grande attaque en masse des avions en piqué contre l' « Illustrious ». Le « Galatée » fit notre second voyage.



Aujourd'hui en FRANCE

Choucri bey Abaza, ingénieur en chef de l'Administration des Téléphones, est rentré en Egypte depuis quelques jours. Il a quitté la France au mois de septembre, s'est dirigé sur Lisbonne et fit le tour du Cap, sur un petit bateau portugais, en compagnie d'étudiants égyptiens. Parti l'an dernier pour ramener sa femme, les événements l'ont contraint à demeurer en territoire non occupé durant de longs mois. Il avait craint que celle-ci, seule à Paris, avec un enfant nouveau-né, ne soit en prise à des difficultés matérielles graves. Son courage lui permit de surmonter toutes les épreuves, et, aux côtés de son mari, elle a connu les événements de France avec une profondeur et une clarté que nos lecteurs apprécieront. Pour réduire l'entretien à ses éléments essentiels, nous avons songé à lui poser des questions auxquelles il nous a répondu avec précision.

Dans cette France, jadis connue pour sa bonne vie et sa bonne chère, le peuple, privé de tout, lutte chaque jour pour sa nourriture et souffre chaque jour davantage. Aux portes des centres de ravitaillement, une foule anxieuse se presse et attend.

1 Combien de temps avez-vous passé en France ?

— Ma femme est arrivée en mai 1940 à Paris, quelques jours avant l'occupation allemande. J'ai pu la rejoindre fin novembre. Nous sommes repartis courant décembre pour Marseille et nous avons séjourné dans le Midi en attendant notre départ pour Lisbonne. Embarqués sur un petit bateau portugais, l'« Angola », vers Lourenço-Marquès, nous pûmes, à notre arrivée, trouver des places sur l'hydravion de la British Airways, tandis que les étudiants égyptiens, moins heureux, durent descendre vers Le Cap et faire un nouveau trajet en mer.

2 Quelles sont les réactions à l'égard de Vichy ?

— Pour toute la France, aussi bien occupée que non occupée, l'Allemand est l'ennemi héréditaire. Tous désirent qu'ils s'en aillent, tous veulent les mettre à la porte du pays. Quant au gouvernement, l'accord ne s'est pas réalisé sur le point de reconnaître ses bonnes intentions. La figure de Pétain est généralement respectée. Nul ne met en doute l'honneur du vainqueur de Verdun. Mais on le croit entouré de certains politiciens, qui profitent de son auréole pour faire leur propre jeu.

« Le peuple de France est blessé, déçu. Ses hommes jeunes dépérissent dans des camps de prisonniers. Une misère profonde l'envahit et il ne suit plus les détours d'une politique nuancée. Pour lui, l'alliance avec l'Angleterre demeure un fait, une réalité que l'on ne saurait écarter. Dans le domaine intérieur, certaines réformes, auxquelles il ne prête pas beaucoup d'attention, sont entreprises. »

3 Quels sont les journaux qui paraissent encore ?

— Les deux zones ont leurs journaux propres, et la presse de l'une ne parvient pas de l'autre côté. A Paris, les « Nouveaux Temps », dirigés par Jean Luchaire, prétendent à la correction de l'ancien « Temps », sous une forme allemande; le « Matin », rédigé par Déat; « Aujourd'hui », de Georges Suarez, qui peut se vanter d'avoir été anti-britannique de longue date; le « Petit Parisien », de Doriot, « Paris-Soir, nouvelle série », dont le premier numéro remonte à huit jours après l'armistice, sont les fidèles échos de la propagande hitlérienne.

« En zone non occupée, un grand nombre de journaux paraissent, et sont écrits par des équipes de collaborateurs semblables aux anciennes.

« La propagande de Paris soutient que l'Europe est un continent où les échanges se coordonneront, qui doit se libérer de l'influence anglo-saxonne. La guerre de Russie est la croisade des peuples civilisés contre le fléau du communisme. En zone libre, la propagande est plus voilée, mais l'on sent chez les rédacteurs un effort pour soutenir une thèse étrangère. Un journal fut suspendu deux jours pour avoir émis des critiques légères contre le gouvernement. La presse suisse, dont la sincérité est irréprochable, ne parvient plus régulièrement. »

4 Quelle est la situation alimentaire et commerciale ?

— Il devient de plus en plus difficile de trouver de la nourriture.

« L'hiver menaçait de laisser le pays sans approvisionnement. Les adultes supportent les privations, mais les enfants, les ouvriers, les jeunes sont gravement atteints par les restrictions. La ration de pain était réduite à 275 grammes par jour (325 grammes pour les travailleurs), celle de vin à 90 centilitres par jour. Nous n'avions que deux jours de viande par semaine. Nous ne touchions avec nos tickets que 90 grammes de viande non désossée, ou 70 grammes désossée, 100 grammes de beurre, 250 grammes de sucre par mois et 400 grammes d'huile. Les menus dans les restaurants étaient sévèrement contrôlés, et leur composition fixée. Un système de numéros, institué dans les queues devant les charcuteries, vous permettait de retrouver votre tour une fois toutes les six semaines. Le tabac était rationné à 40 cigarettes pour dix jours, et l'on ne trouvait que quelques qualités de cigarettes en vente. Le café était mélangé à 40 % de grain et 60 % de produits de remplacement.

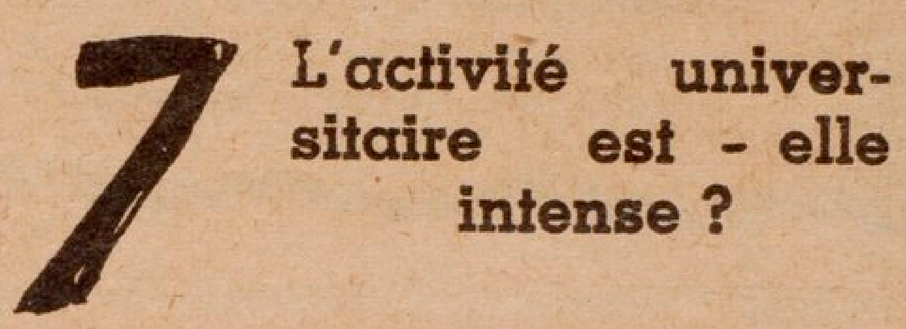
« Les vêtements de laine sont vendus contre deux vêtements usagés en échange et un ticket d'achat. La laine des industries est sévèrement contingentée et la production ralentie. Les magasins ouvrent sans vendre, il n'y a plus de transaction importante. L'aide américaine, qui se manifestait par des envois de farine, de lait condensé, ne parvient plus. »

5 Les moyens de communication sont-ils nombreux ?

— Quelques cars et camions spécialement équipés fonctionnaient au gazogène ou au gaz de ville, mais les transports routiers avaient en grande partie disparu. Seul le chemin de fer continuait à fonctionner. La fréquence des départs était réduite des trois quarts, par suite de la pénurie de charbon et d'huile, les directs supprimés, et il fallait changer de train de nombreuses fois pour arriver à destination. Les places étaient prises d'assaut. L'on se tenait debout, entassés dans les couloirs, et la sortie aux gares se changeait en bousculade précipitée.

6 L'attitude à l'égard des étrangers a-t-elle changé ?

— Ils ne pouvaient se déplacer sans demander un sauf-conduit spécial, et devaient aviser la police de leur arrivée au lieu de destination. Celle-ci pouvait leur enjoindre de changer de séjour, si elle les jugeait indésirables. Ils n'avaient plus le droit de travailler, et devaient justifier de moyens d'existence.



7 L'activité universitaire est-elle intense ?

— Les universités étaient ouvertes, mais les étudiants, me disaient certains d'entre eux, étaient mécontents de l'enseignement. Beaucoup de jeunes n'étaient pas là, embrigadés six mois dans les « camps de jeunesse », qui remplacent la caserne, d'autres prisonniers ou absents.

8 Y a-t-il une vie mondaine ?

— Une curieuse vie mondaine subsiste. Les hasards des refuges ont dispersé les groupes d'avant-guerre, et les difficultés de ravitaillement empêchent de donner les dîners brillants de naguère. A Vichy, le centre de la vie mondaine est l'Hôtel des Ambassadeurs où les diplomates étrangers et les hommes d'Etat discutent dans les salons les possibilités politiques offertes par la collaboration. Les diplomates obtiennent des tickets spéciaux pour réceptions qui leur permettent d'acheter quelques friandises. Les cabarets, où l'on ne danse pas, sont emplis tous les soirs de gens avides de rejeter les soucis de l'heure.

9 Communique-t-on avec l'étranger ?

— Les relations télégraphiques ne sont pas suspendues avec les pays qui ont rompu leurs rapports diplomatiques. Il est possible d'envoyer des télégrammes en Angleterre. Mais des territoires occupés, d'Europe centrale, le courrier ne parvient plus. Celui d'Amérique et d'Angleterre est irrégulier. Entre les deux zones, il était possible d'envoyer des cartes imprimées où l'on indiquait par quelques mots des nouvelles familiales. Récemment, ces cartes pouvaient être emplies entièrement à la main, et les télégrammes pour motifs familiaux urgents parvenaient aussi. Les lettres aux prisonniers et les colis étaient transmis suivant une procédure spéciale, et les queues devant les bureaux de postes, les jours d'envoi, témoignaient l'attachement des familles à leurs hommes en exil.

10 Le coût de la vie a-t-il haussé ?

— Malgré le manque total des denrées usuelles, l'on peut dire que le coût de la vie a triplé. Les hôtels

(Lire la suite en page 16)



UN NOUVEAU MODELE DE MASQUES A GAZ EST EMPLOYE PAR L'ARMEE DES INDES NEERLANDAISES.

LA HOLLANDE AU COMBAT

Une terre, jadis paisible, est aujourd'hui bouleversée par les désastres de la guerre. Tandis que des milliers de Hollandais ont traversé les mers pour se joindre aux troupes britanniques, les Indes néerlandaises se défendent vaillamment et, de partout, repoussent l'envahisseur.



UN GROUPE D'AVIATEURS HOLLANDAIS QUI PRENNENT UNE PART ACTIVE DANS LA DEFENSE DES INDES NEERLANDAISES.



UN TANK LEGER ESCALADE LES ESCARPEMENTS DE LA MONTAGNE DE GOVA, DANS LES INDES NEERLANDAISES



AU COURS DE MANŒUVRES, DES SOLDATS DES INDES NEERLANDAISES ESSAIENT UN TELEPHONE EN PLEINS CHAMPS.



UN MEMBRE DE L'EQUIPAGE D'UN BATEAU DE GUERRE HOLLANDAIS REPRODUIT AU FUR ET A MESURE LES SILHOUETTES DES AVIONS ENNEMIS ABATTUS.



DES SOLDATS S'ENTRAINENT A ESCALADER UN MUR A L'AIDE DE CORDAGES.

Les FANTASSINS DE L'AIR

décideront-ils de l'issue de la guerre ?

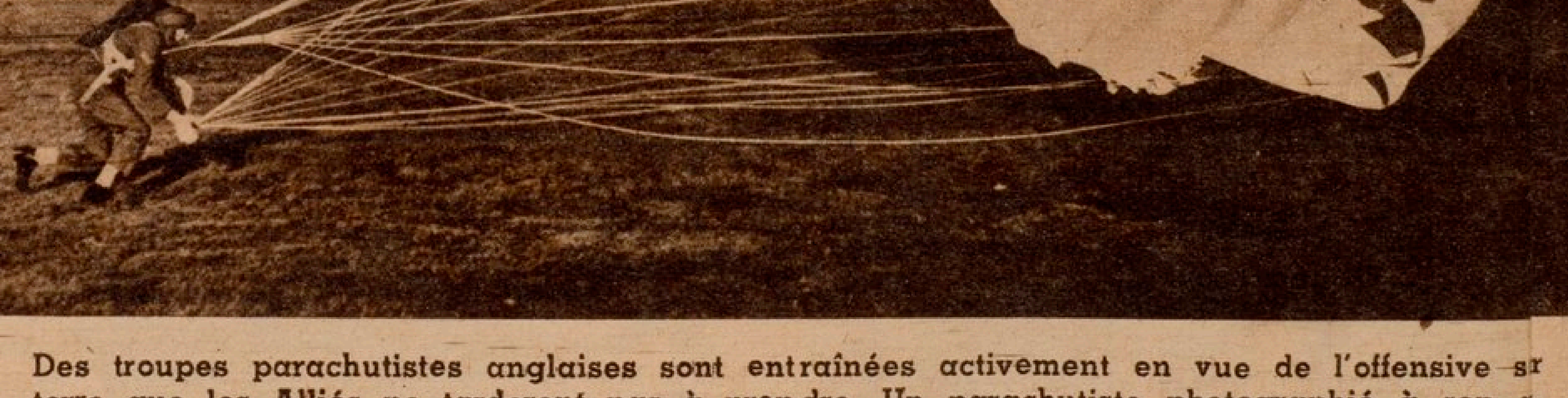
Parmi les nouvelles tactiques du présent conflit, l'emploi de l'infanterie de l'air est une des plus caractéristiques de notre époque. L'entrée en guerre du Japon est venue mettre encore plus en relief cette arme spécialisée à laquelle appartient l'élite de la jeunesse de tous les pays belligérants. Les hostilités dans le Pacifique verront un usage de plus en plus fréquent de parachutistes. La Grande-Bretagne et les Etats-Unis procèdent à la formation de régiments de parachutistes. Et on peut affirmer que dans un avenir proche, les escadrilles de la R.A.F. et de l'aviation américaine lâcheront par milliers des soldats en armes qui envahiront tous les points occupés par l'ennemi, y compris son propre territoire.



A l'intérieur de l'avion qui doit les amener en territoire ennemi, les parachutistes sont équipés de tout le matériel nécessaire à leur descente.



Le moment du départ approche. L'avion est prêt. Les parachutistes mettent une dernière main à leur équipement.



Des troupes parachutistes anglaises sont entraînées activement en vue de l'offensive sur terre que les Alliés ne tarderont pas à prendre. Un parachutiste photographié à son arrivée au sol.

« Hiii! » crie chaque homme qui se lance dans le vide d'une hauteur de 300 mètres. Voici les parachutistes à l'entraînement. Ils portent des combinaisons vertes en soie caoutchoutée, et ont la tête enserrée dans un casque de forme spéciale: il est en matière dure et se prolonge en de larges jugulaires en chamois. Ce n'est pas dès le premier jour qu'un volontaire du corps des parachutistes peut effectuer un saut véritable d'une altitude de plusieurs centaines de mètres.

Le début de l'entraînement consiste en des exercices que certains pourront juger élémentaires: l'un après l'autre, les hommes apprennent à sauter d'une plate-forme haute de deux mètres: ils doivent savoir tomber sur le dos aussi bien que de face. Ils apprennent à exécuter, en touchant le sol, une cabriole qui leur permettra d'amortir le choc et de protéger les parties faibles du corps. Ensuite, ils apprennent à sauter d'un tremplin, à se lancer à toute vitesse du haut d'une espèce de montagne russe, dans un chariot qui glisse sur un rail unique. Ils sont suspendus la tête en bas, à une hauteur de 50 mètres: ils tirent une ficelle et sont happés dans une chute vertigineuse de quelques mètres, puis, comme par magie, ils rebondissent. En quelques secondes, malgré le désordre de ces mouvements difficiles, ils doivent compter jusqu'à trois, tirer un anneau de la main droite d'abord et de la main gauche ensuite. Des tours métalliques spécialement aménagées permettent ces exercices.

Les recrues suivent des cours spéciaux: on leur enseigne comment démolir, saboter, détruire, employer les explosifs, couper des fils téléphoniques, se mettre à couvert, désorganiser les transports et les communications, repérer un mortier ou un nid de mitrailleuses, suivre les mouvements du peloton de la compagnie et du bataillon. Le pa-



rachutiste doit savoir traverser des marais et se cacher dans les forêts. Sa résistance physique doit être extrême: privation prolongée de sommeil, régime alimentaire des plus pénibles à base exclusive d'un mélange de chocolat, de sucre, de lait en poudre, de beurre de cacao, de farine d'avoine et de vanille. Cette nourriture est appelée « la ration D ».

■

Il faut passer toutes ces épreuves pour pouvoir s'enorgueillir un jour d'un insigne qu'on porte sur la manche de l'uniforme. Car un fantassin du ciel est un homme en parfaite condition physique, d'une endurance exceptionnelle.

N'entre pas qui veut dans le corps des parachutistes. Premièrement, l'âge est sévèrement limité: 30 ans. La recrue doit posséder une pression artérielle absolument normale et une vue parfaite; sa taille ne doit pas être inférieure à 1 mètre 75, ni supérieure à 1 mètre 85, et il va sans dire qu'elle ne doit pas avoir un cœur faible. Son poids ne doit pas excéder 85 kilos: cette restriction est due au fait qu'un parachutiste emporte dans sa chute vingt-cinq à trente kilos d'armes et d'équipement. Un homme trop lourd, employant un parachute réglementaire de l'armée, tomberait trop vite et effectuerait un atterrissage trop rude pour en sortir sans dommages. Finalement, dernière condition, le candidat doit avoir fait au moins six mois de service dans l'armée.

Aucune perte de temps dans le corps des parachutistes. Les « bleus » commencent l'entraînement séance tenante. Ils suivent un premier cours qui doit les transformer en de véritables trapézistes de cirque. Leurs muscles s'assouplissent. Une partie essentielle de l'entraînement des parachutistes est d'ordre psychologique. Pour celui qui n'a pas encore exécuté son premier saut véritable, la chute dans le vide est envisagée avec une certaine inquiétude. Il s'agit donc de préparer l'esprit, en vue d'un meilleur accomplissement d'une entreprise périlleuse qui sera plusieurs fois répétée.

Les six premières semaines de l'entraînement ont pour objet une étude approfondie du parachute lui-même. Les hommes passent des heures assis devant de grandes tables. Chacun doit apprendre à déplier, à sécher, à replier, en un mot à inspecter son parachute. Cette question est très importante: un pli mal fait signifie la mort. Bientôt, la recrue commence à s'y reconnaître dans les milliers de plis et de replis de l'immense pièce d'étoffe et dans l'inextricable réseau des cordelettes et des fils de soie qui font partie de l'instrument. Il faut pouvoir plier et déplier un parachute en une heure. Chaque parachute possède une fiche d'identification, sur laquelle sont écrits ses « états de service »: et bien que le parachutiste ne soit pas responsable de l'entretien de son appareil, il doit être à même d'en pouvoir signaler les défauts éventuels: sa vie en dépend.

L'entraînement au saut commence par une série d'exercices destinés à mettre le candidat en forme: il apprend à culbuter; il est suspendu à un harnachement de parachute fixé à une tour et s'exerce à atterrir, à manipuler les élévateurs, à prendre le vent, en un mot à naviguer dans l'air.

Le saut en parachute demande une musculature exceptionnelle dans les bras et les épaules: c'est pour cette raison que les hommes s'exercent souvent à monter à la corde: ce mouvement ressemble à celui qu'ils doivent faire au moment où ils touchent le sol. D'autres exercices, qui jusqu'à maintenant constituaient des représentations acrobatiques de cirque, sont pratiqués régulièrement. Les hommes doivent pouvoir maîtriser leurs oscillations lorsqu'ils sont suspendus dans le vide. Un mouvement de pendule est le signe précurseur d'un atterrissage brutal. Il est vrai que l'homme qui arrive du ciel ne sait jamais s'il se posera sur le sol comme une plume, ou bien s'il s'affalera comme un paquet de briques.

■

Les tours d'entraînement reproduisent exactement toutes les conditions d'un véritable saut en parachute. Les hommes, suspendus à un harnachement, sont hissés à dix, puis à cinquante mètres. Au commandement « sautez », ils tombent de quelques mètres dans le vide. Pendant cette fraction de seconde de chute, ils doivent tirer un anneau qu'ils portent suspendu à la poitrine. Ce geste correspond à l'ouverture du parachute. Alors, un câble en élastique tendu à l'extrême les fait rebondir en l'air brutalement. A ce moment, le parachutiste doit avoir le temps de compter jusqu'à trois, comme au cours d'un saut véritable. Il doit démontrer qu'il possède assez de contrôle sur lui-même en maniant l'anneau des deux mains, successivement. Ce geste, il devra le faire au cours d'un saut véritable, pour sauver sa vie dans le cas où son appareil ne fonctionne pas, c'est ainsi qu'il pourrait ouvrir le parachute de secours.

La fin de l'entraînement est marquée par une série de sauts du haut d'un avion: saut individuel de 500 mètres de hauteur; saut en groupe de trois parachutistes, de 400 mètres; saut en groupe de six, de 400 mètres également, et deux sauts en groupe de 12 hommes, effectués d'une même altitude. Ces épreuves sont suivies de près par un officier qui se trouve dans l'avion et qui commence les sauts, et un autre qui reste à terre et surveille la façon de naviguer et d'atterrir de chaque homme. On attache une grande importance aux enseignements de la tour d'entraînement, et chaque homme doit démontrer qu'il a tiré profit de la technique qu'on lui a enseignée.

Suivons une équipe de parachutistes qui passent l'épreuve du quatrième saut prescrit par les règlements. Si parmi eux quelques-uns sont impressionnés, la majorité attend l'heure « H » avec un calme parfait. Aucun, toutefois, ne manifeste le moindre signe de nervosité dans son attitude ou dans ses gestes. Rangés en file indienne, ils se dirigent vers l'avion de transport dont les moteurs tournent. Ils portent leur parachute principal sur le dos, et leur appareil de secours sur la poitrine. Les épaules disparaissent sous les bandages du harnachement qui se croisent en réseau serré. Ils ont revêtu les combinaisons vertes et ont coiffé le casque à forme étrange.

Ils s'entassent dans le fuselage et s'asseyent l'un derrière l'autre. Un signe au pilote, et l'avion décolle. Le vent siffle à travers la carlingue: la porte a été enlevée, et c'est une ouverture béante qui permettra aux candidats de se lancer dans le vide. L'avion gagne rapidement de l'altitude. Quelques-uns des hommes plaisantent. D'autres se tiennent tranquilles.

Pour être parachutiste, il faut :

AVOIR 30 ANS AU PLUS
UN CŒUR BIEN ACCROCHE
DES ARTERES IMPECCABLES
UNE TAILLE ENTRE 1 m. 75 ET 1 m. 85
UN POIDS NE DEPASSANT PAS 85 KILOS

Après 22 semaines d'entraînement, le parachutiste est un acrobate accompli. Il connaît les secrets de la stratégie, de la guérilla et du sabotage.





Les parachutistes britanniques reçoivent un entraînement intensif. A peine débarqués sur le sol, ils simulent une attaque contre l'ennemi.



Dans les rangs de l'armée soviétique, les parachutistes ont joué un rôle important, semant la panique et le désarroi parmi leurs adversaires. Voici quelques soldats soviétiques revêtant leurs uniformes de parachutistes.

Le commandant du bord demande l'attention générale:

— A mon commandement, levez-vous et dirigez-vous l'un après l'autre vers l'ouverture. Prenez la position de départ, et lorsque je vous toucherai la jambe, sautez.

Les instructions sont très simples, on peut le constater. Mais chacun de ces jeunes gens doit penser aux accidents qui sont arrivés à d'autres sauteurs. Récemment, un de leurs camarades a trouvé une mort horrible. Son parachute ne s'est pas ouvert et il n'a pas tiré à temps l'anneau de l'appareil de secours. Un autre s'est trouvé suspendu à l'aileron arrière de l'avion, par son parachute qui avait accroché. Pendant que ses camarades essayaient de le hisser à bord, il tournait comme une toupie jusqu'à en perdre connaissance.

Les moteurs ont ralenti leur cadence. L'instant est venu: chacun essaye de ne pas penser. Mais il faut penser. Il faut sauter droit, la tête levée, se retourner d'un coup de reins vers l'arrière de l'avion de façon à ce que le parachute puisse se déployer librement.

— Debout!

Finies les rêveries. L'escouade se lève, les visages sont graves.

— Contrôlez vos équipements!

Chaque homme s'assure que son parachute est correctement en place, que l'anneau se trouve en position favorable. Chacun vérifie le parachute du camarade qui se trouve devant lui.

— En place!

En ce moment critique, chacun assume une expression particulière: l'un affecte un air de parfaite nonchalance. L'autre lève une face pâle. Un autre serre les mâchoires.

— Prêts?

— Prêts.

— A la portière!

Le chef de file prend la position de départ: il se tient dans l'encadrement de la porte, les genoux légèrement infléchis, les pieds sur le rebord de la carlingue.

Une tape sur la jambe:

— Partez!

— Hiii!

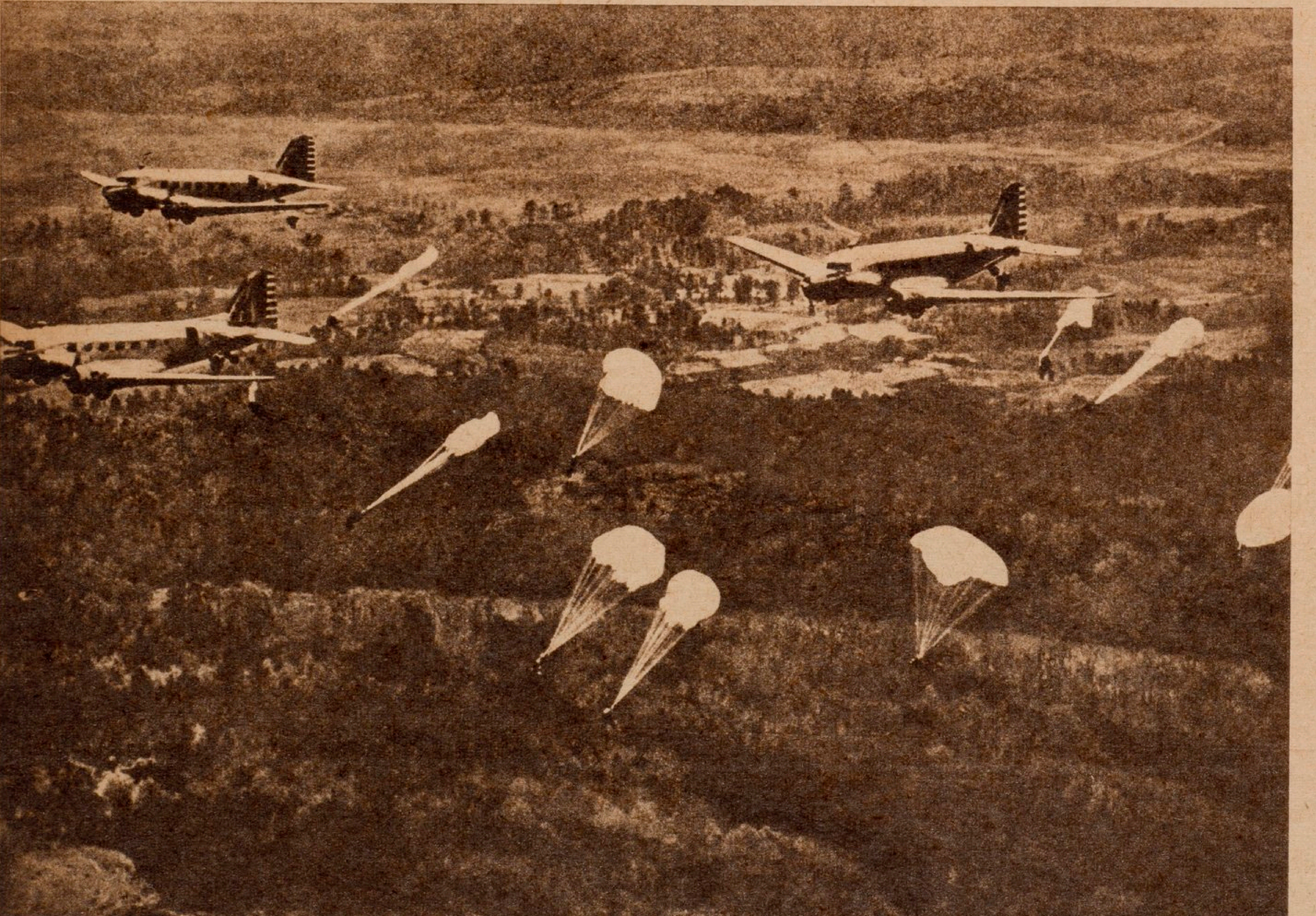
L'homme disparaît, avalé par le vide. On le voit qui devient à chaque fraction de seconde plus petit.

Mais déjà un, deux, trois, quatre hommes ont sauté après lui.

En huit secondes, le détachement entier a quitté l'avion. Les hommes sont visibles seulement par les points blancs de leurs parachutes déployés. Dans quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq secondes, ils seront à terre. Pour aujourd'hui, on ne leur demande que d'atterrir convenablement. Mais dans quelque temps, après seize semaines d'entraînement supplémentaire touchant à la stratégie et à la technique des bataillons de parachutistes, ils pourront arriver du ciel, portant des cartes, de la nourriture, une boussole, un pistolet et deux grenades dans leurs poches. Leurs armes, fusils, mortiers, mitrailleuses, munitions, les suivront, attachées à de petits parachutes. En moins d'une demi-heure, un bataillon tout entier pourra être à terre, parfaitement équipé, prendre position aussitôt et commencer un dur combat.

■

Dans l'armée, on peut, à force d'entraînement, arriver à diminuer les chances de pertes en vies humaines. Mais les parachutistes ne peuvent pas échapper au hasard de leur périlleuse spécialité. Ces hommes sont souvent appelés à remplir des missions de « sacrifices ». En dehors des actes de sabotage et de désorganisations qui leur incombent, les parachutistes employés en grand nombre apportent à leur parti un gros avantage. La menace des fantassins du ciel a obligé les pays belligérants à entretenir une importante armée sur les arrières des fronts. L'attaque « verticale », ou attaque sur les arrières de l'ennemi par des troupes tombant des avions, jouera probablement un rôle décisif sur les batailles de l'avenir. Il est vrai que les tactiques n'ont pas été encore développées. Mais il est aussi vrai que ces hommes spécialisés, durs et toujours prêts, ne constituent pas un élément passager dans les armées. Ils demeureront un corps permanent, et les chefs sauront comment employer l'audace et la présence d'esprit de ces hommes qui n'hésitent pas à affronter le vide, en confiant leurs vies à de simples morceaux de tissus.



En Amérique aussi, l'entraînement des fantassins de l'air se poursuit sur une grande échelle. Une saisissante photo de parachutistes américains au moment où ils quittent leurs appareils pour s'élancer dans le vide.

Pour comprendre les communiqués

Vers HALFAYA

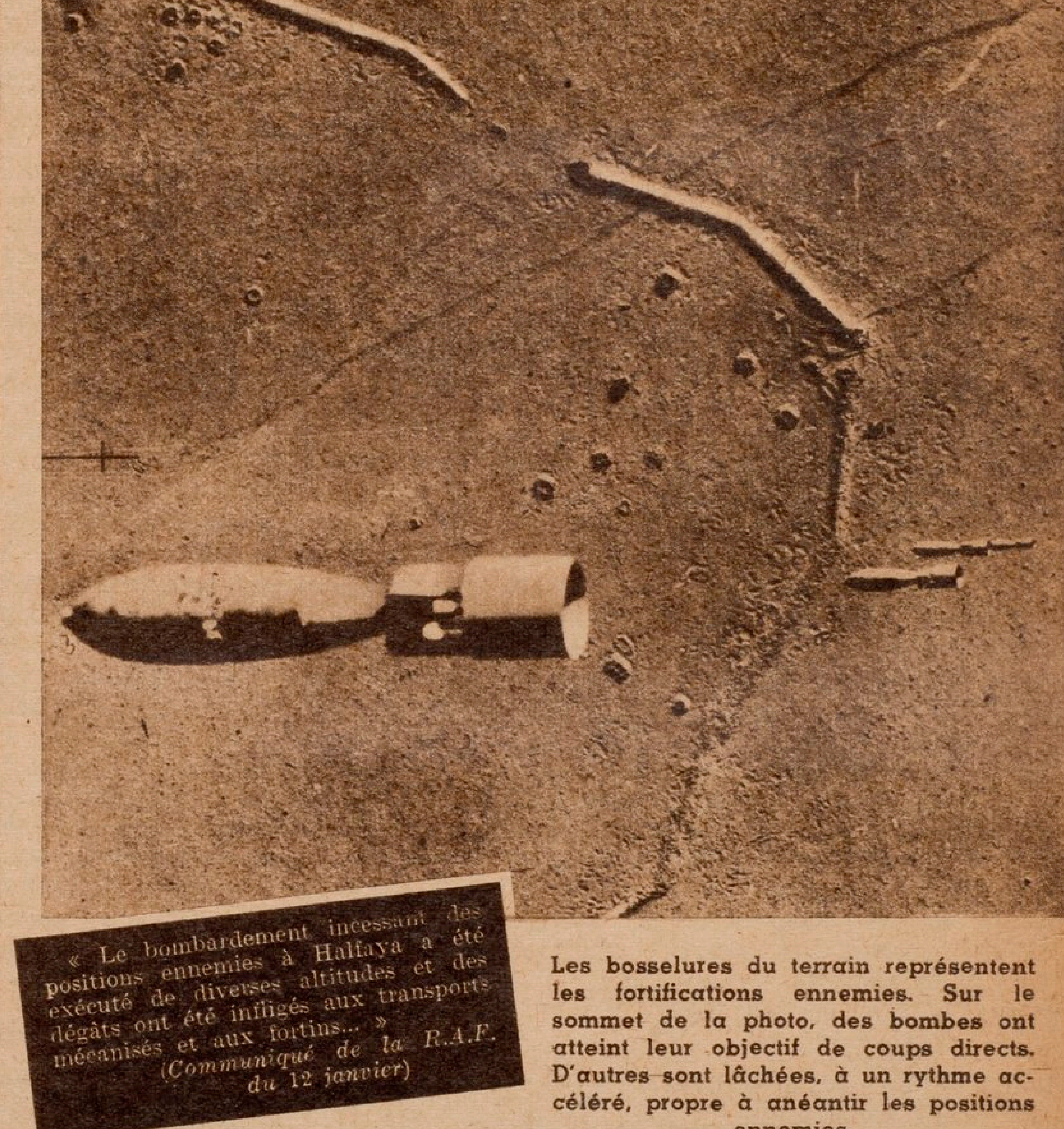
« Dans la zone de la frontière nous avons attaqué et occupé le village de Solloum qui était tenu par l'ennemi comme un poste avancé de la position de Halfaya. »
(Communiqué du 13 jancier)

C'est par Solloum que les troupes de l'Axe recevaient leur ravitaillement qui était ensuite acheminé vers Halfaya. Maintenant que Solloum est entre les mains des Britanniques, la situation de Halfaya devient précaire.



« Nos avions de bombardement et ceux de la France libre ont continué leurs attaques avec de bons résultats sur les objectifs de Halfaya... »
(Communiqué de la R.A.F. du 13 janvier)

Une bombe est lâchée. Atteindra-t-elle son but ? Les saillies du sol représentent les fortifications ennemies gravement atteintes par les attaques répétées des avions de la R.A.F. et de ceux de la France Libre.



« Le bombardement incessant des positions ennemies à Halfaya a été exécuté de diverses altitudes et des dégâts ont été infligés aux transports mécanisés et aux fortins... »
(Communiqué de la R.A.F. du 12 janvier)

Les bosselures du terrain représentent les fortifications ennemies. Sur le sommet de la photo, des bombes ont atteint leur objectif de coups directs. D'autres sont lâchées, à un rythme accéléré, propre à anéantir les positions ennemies.

« ...Le mauvais temps a également entravé nos opérations aériennes, mais n'a pas empêché notre aviation d'attaquer les communications ennemies. »
(Communiqué de la R.A.F. du 11 janvier)

La pluie a transformé en lac une partie du désert. Malgré les difficultés du terrain, les avions alliés ont poursuivi leurs attaques.

LES MASQUES de la BARBARIE



I. — L'EPOUVANTABLE COLLUSION

Cette guerre nous aura réservé les pires spectacles. A une Allemagne déchaînée, toute haine et toute barbarie, voici que se joint l'odieux Japon. C'est bien là la plus épouvantable collusion. Toute l'immoralité de la guerre est dans cette alliance entre deux peuples qui, de continent à continent, procèdent par les mêmes moyens en vue d'aboutir à une même fin. Se défendre contre l'un ou l'autre, c'est lutter contre le même danger. Le masque est différent et, physiquement parlant, un Allemand et un Japonais ne se ressemblent guère, mais quelle étrange similitude d'âme, et quelle identité d'esprit, et quelle communauté de vues! Lorsque, sous le couvert d'une charmante ironie, Anatole France écrivait que les sociétés humaines ont pour « fondement auguste » l'avarice et la cruauté, il ne pensait sans doute ni à l'Allemagne ni au Japon. Mais nulle part plus que dans ces deux pays ne s'étalent l'égoïsme et la méchanceté. Je me demande même avec angoisse si l'on peut descendre plus bas dans l'échelle de l'indignité.

Il est bien certain que pour les barbares scientifiques l'homme n'est pas le but, mais un moyen. Ils ont décidé, une fois pour toutes, que ce n'est pas à la recherche de son bonheur, ni même de son élévation morale, et non davantage de son aisance matérielle, que les Etats conscients et organisés doivent s'attacher. De fait, ni le vieil Empire des Tsars, ni les pays où le paupérisme sévit avec une extrême rigueur, ni même les anciennes colonies d'esclaves n'ont offert d'exemples plus cyniques que le Japon qui fait de l'absolue misère et de l'abaissement de l'ouvrier, la base de sa grandeur. Et en Allemagne, sous des apparences moins brutales, l'individu est non moins sacrifié à l'idée de la fausse grandeur de l'Etat. Peut-on nommer une seule contrée où, en aucun temps, on fut moins heureux qu'ici et là? Aujourd'hui même qu'ils sont apparemment victorieux, l'Allemagne et le Japon sont poursuivis par une implacable malédiction. Ils sont victorieux, mais les conditions mêmes de leurs victoires en dénoncent la précarité. Une chose est morte, et c'est l'espérance. Ils vont de l'avant comme des aveugles enfoncés dans la nuit de leur cruauté et, fous de rage, s'entêtent à redresser l'erreur de leurs vains calculs.

II. — CRIMES COLLECTIFS : DELIRE COLLECTIF

« La grande valeur humaine, c'est l'homme lui-même », disait encore Anatole France qu'on ferait bien de relire en ces temps où nous péchons tous contre l'esprit de finesse et l'esprit de nuance. « Pour mettre en valeur le globe terrestre, prophétisait-il en souriant, il faut d'abord mettre l'homme en valeur. Pour exploiter le sol, les mines, les eaux, toutes les substances et toutes les forces de la planète, il faut l'homme, tout l'homme, l'humanité, toute l'humanité. » Effectivement, l'exploitation du globe terrestre exige le travail combiné et solidaire de tous, et c'est agir contre soi-même, c'est-à-dire contre l'intérêt de chacun, que de réduire, diminuer ou affaiblir une partie de l'humanité.

Mais quel est le but raisonnable de la mise en valeur de l'homme, sinon le bonheur de l'homme lui-même? Oh! je parle d'un bonheur généralisé autant que possible, car personne n'est heureux dans la solitude, et nous n'avons le sentiment de notre bonheur que placés les uns en face des autres, à la fois unis par les liens mystérieux du cœur et les liens non moins subtils de la chair.

Telle n'est pas la notion que se font de la primauté de l'humain les tyrans de Berlin ou de Tokio. Or tout l'univers tourne autour de l'homme, il en est le roi, et ainsi l'a voulu le Créateur de toutes les merveilles vivantes. C'est contre cette évidence que s'élève la monstrueuse théorie nazie et japonaise. Par quelle aberration d'orgueil, par quel prurit de cruauté, par quelle perversion d'esprit, le culte de la force est devenu un culte quasi religieux? Allemands et Japonais ne connaissent plus d'autre divinité. Ils ont jeté bas les autels du vrai Dieu et ravalé jusqu'à son image la plus parfaite: l'homme.

Les auteurs des crimes collectifs n'engagent pas qu'eux-mêmes, mais aussi les foules immenses et les peuples subjugués dont l'ignoble cohésion a fait un élément destructif. Crimes collectifs commandés par le délire collectif: c'est le péché impardonnable, le péché contre l'esprit, cette basse révolte de la matière contre l'âme. Qui trompent-ils les masques d'autorité ou de patriotisme? Les fausses vertus sont une désertion, et une désertion aussi le patriotisme inhumain. Le destin de l'homme est dans la solidarité consciente et nécessaire. Les troupeaux de Hitler ou les suicidés du Japon ont signé un pacte avec la résignation stupide et leurs seules révoltes, si passagères, sont dirigées contre un univers cohérent et civilisé, révoltes pareilles, comme disait le grand Shakespeare, aux aboiements d'un chien fou. Certes, le monde peut souffrir d'un déchaînement de la force aveugle, mais il tient le bon bout, car rien, à la longue, ne peut avoir raison de la civilisation qui est œuvre de l'esprit.

Les complices si méticuleux dans l'organisation de leur haine, croyant vaincre par la terreur et la cruauté, la rapidité des actes et la surprise des moyens, s'arrêteront un jour, interdits devant l'immensité d'une tâche qui dépasse de beaucoup les possibilités de la matière. Déjà, les Allemands connaissent leurs premiers revers, et les Japonais, encore à l'acte initial de leur guerre, ne tarderont pas à éprouver la rigueur des cuisantes représailles. S'il est au monde des peuples qui n'aient pas le droit de parler au nom de la justice, ce sont les Allemands et les Japonais vautrés dans leur constante ignominie. Du reste, ils ne parlent pas au nom de la justice, ni du droit, ni même du droit spécieux, le leur, par lequel ils se placent les uns au-dessus de l'humanité blanche, les autres au-dessus de l'humanité jaune. Non, ils parlent seulement au nom de la force.

III. — LA FORCE DETESTABLE

Or, s'il est quelque chose de détestable, c'est la force, laquelle n'élève jamais l'homme, mais le rabaisse. Lorsqu'elle devient un culte, un argument, elle n'est plus qu'extermination. La force, c'est l'inégalité, c'est l'injustice, et c'est bientôt la méchanceté. Le propre de la civilisation est précisément d'avoir discipliné la force et d'en avoir fait l'instrument détourné de la justice, du droit et de la bonté. Cet effort des humains pour établir un statut du monde ayant pour fondement la morale se trouve honni et combattu par les honteux instincts des armées matérialistes. Une chose nous console et nous fait entrevoir un rayon de lumière dans un ciel d'orage: c'est que nous savons que le monde ne peut vivre que par l'esprit et que du jour où l'esprit perd ses droits, les ténèbres de la barbarie couvrent l'univers. Dans ces heures cruelles, nous possédons du moins la sécurité spirituelle.

Ne nous leurrons pas. Dans la tragédie en cours, les forces qui se rencontrent et s'opposent, bien qu'elles visent les unes et les autres à la destruction de l'ennemi, ne sont pas de même qualité et ce n'est pas, en tout cas, une destruction totale que poursuivent les armées de la civilisation. Elles veulent, au contraire, sauver du désastre absolu le patrimoine si riche du passé. Mais ce patrimoine sera-t-il sauvé par les armées seulement? Et le passé n'est-il pas sans cesse élaboré avec le présent? C'est d'un regard superficiel que nous jugerions des événements et de leurs lourdes conséquences, si nous nous bornions à discuter d'un combat circonscrit entre adversaires armés. Non, c'est contre toute force, d'où qu'elle vienne et vers quel but elle va, qu'il faut lutter. Notre temps est la victime des mauvaises forces déchaînées et de l'excès même des forces meilleures. Force de l'argent, force du capitalisme, force du prolétariat, force de l'ordre, toutes ces forces ne sont trop souvent que l'expression d'un état de choses qui ne correspond plus à la réalité des faits permanents. La forme actuelle du monde doit se transformer sans bouleversement, mais elle doit se transformer. Le sang qui coule dans la guerre devrait épargner le sang de révolutions futures.

IV. — PROGRES MATERIEL ET PROGRES MORAL

On ne se remettra pas facilement du cataclysme actuel et la paix, quand elle viendra, ne trouvera pas les hommes, après tant de colères et de déceptions, aussi dociles ni aussi malléables qu'on le croit. Notre premier mouvement, hélas! sera d'aller aux extrêmes et d'ajouter foi en la nouvelle force édifiée par la victoire sur les ruines accumulées. Ce n'est pas de progrès matériel que l'homme qui réfléchit et sent a le plus besoin désormais, mais d'un progrès moral réel qui prenne ses racines dans l'instinct évolué de l'humanité et qui établisse, à mi-chemin de la nature et de la civilisation, le gouvernement toujours un peu mystérieux qui règle les battements du cœur, le cheminement de la pensée, bref la conduite de la vie.

Les Alliés victorieux auront avant tout — et la tâche ne sera pas moins difficile que celle de la guerre — à mettre à la place des masques actuellement triomphants de la barbarie, le visage un peu effacé, charmant et modeste d'une civilisation sauvée et défendue contre ses propres excès. La leçon des événements ne sera pas perdue si on comprend enfin que la vie individuelle aussi bien que collective est faite de conflits perpétuels et qu'il n'est de solution efficace aux tourments des humains que dans la soumission à la loi d'amour. Il y a des sacrifices légers qu'il faut consentir sans hésiter pour éviter de plus grandes souffrances.

Georges DUMANI

AUJOURD'HUI EN FRANCE (Suite de la page 10)

sont pleins, par suite de débordement de réfugiés, les loyers sont élevés, les produits accessibles sur le marché noir atteignent des prix fantaisistes. Le marché noir, sans facture, pour éviter le contrôle des prix et les interdictions de vente, est pratiqué sur une grande échelle. Vous pouvez acheter de l'essence, de l'huile de graissage, un poulet ou des œufs sur le marché noir, à votre guise. L'on nous donnait des poulets à 150 ou 200 francs, des lapins à 100 francs, des œufs à 3 francs la pièce; le dollar avait cours, suivant les coupures ou les chèques, à 135 ou 140 francs.

11 Quelles sont les réactions du peuple à l'égard de la cause alliée ?

— L'Angleterre est l'alliée que tous reconnaissent. Tous écoutent les émissions anglaises de la B.B.C., bien qu'à Paris, des arrêtés de police empêchent de le faire. Des peines graves, qui vont de la confiscation du poste à l'emprisonnement, sanctionnaient l'interdiction, un brouillage puissant gênait les auditions, mais les nouvelles anglaises se répandent tout de même. Un ouvrier conseillait à une Anglaise de la zone libre de dénoncer, rentrée chez elle, son usine aux services du commandement des bombardiers de la Royal Air Force. « Nous travaillons pour les Allemands », disait-il. Le mouvement de Gaulle est suivi avec passion. Ses consignes sont observées en secret par tout le monde. Sur les murs de la petite ville de Salon, des « V », « Vive de Gaulle », couvraient les murs à longs traits de craie.

« Un sujet de peine attriste souvent les Français: la guerre des Français entre eux. La campagne de Syrie a causé plus d'une larme furtive, mais les Français ont compris que la cause de la France Libre est juste, et ils ont souffert en silence.

« Les faits d'armes des troupes dans le désert de Libye ont suscité un enthousiasme sans bornes. »

12 Avez-vous assisté à des incidents montrant l'impatience des Français?

— A Marseille, lors de l'anniversaire de la mort du roi Alexandre de Yougoslavie, un cordon de police avait cerné le monument pour empêcher les Français de manifester leur sympathie. Mais ils passèrent en tramway et jetèrent des brassées de fleurs en criant: « Vive la France! Vive de Gaulle! ». A Nice, nous étions de passage, quand on discutait de l'éventualité d'un plébiscite qui rendrait Nice à l'Italie. Nous vîmes les maisons pavoisées de drapeaux français, montrant leur attachement à la patrie, leur volonté de ne plier sous aucun joug étranger.

« Le ravitaillement est irrégulier, les produits confinés dans les limites des départements se répartissent mal, et les transactions d'hommes d'affaires sans scrupules indignent les consommateurs. Souvent, des discussions violentes entre les personnes qui font les queues et les commerçants rendent nécessaire l'intervention de la police. »

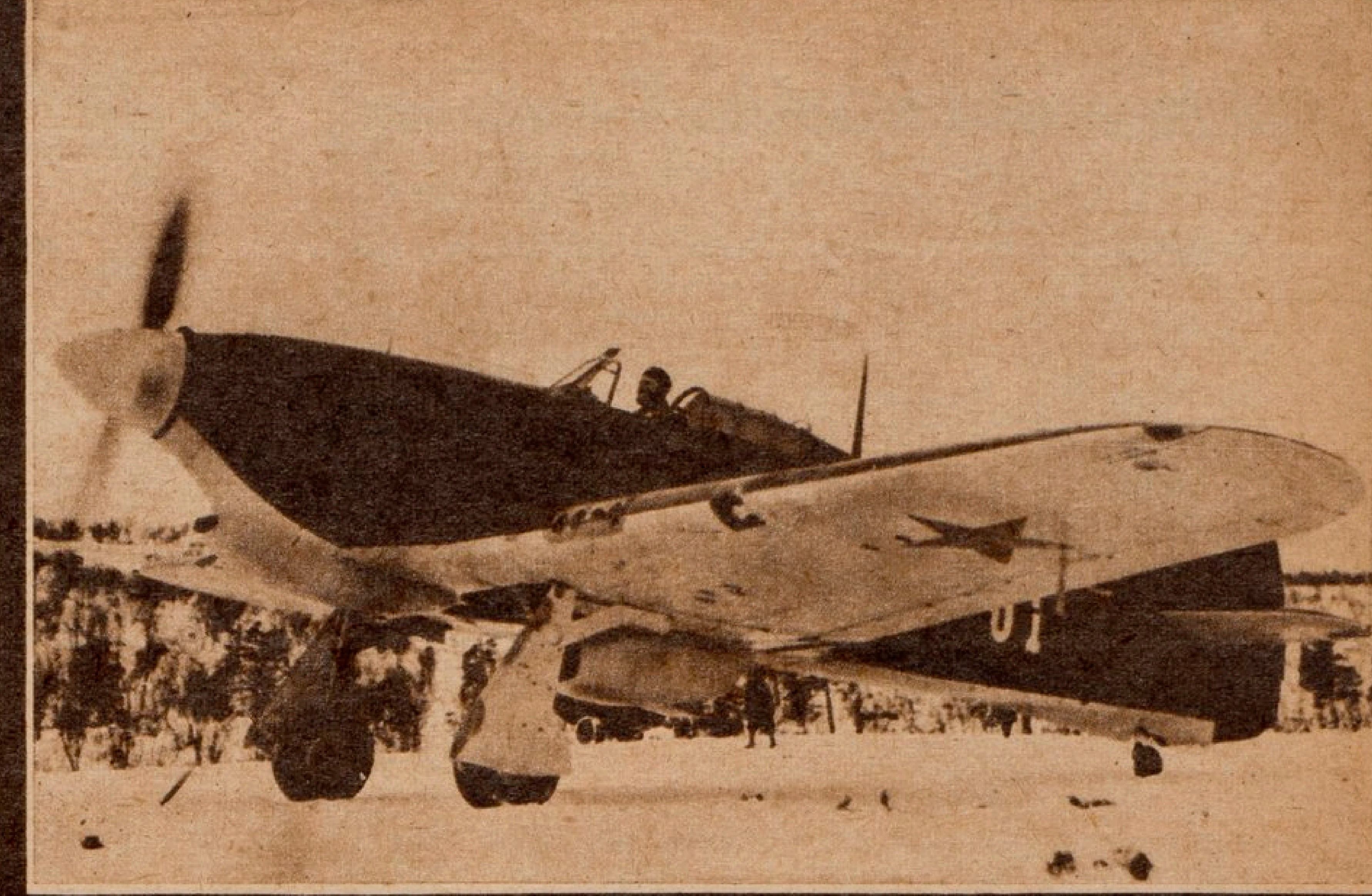
13 Parle-t-on d'espionnage ?

— Une méfiance générale règne. Une infirmière faisait la queue à Marseille pour avoir du lait, quand elle dit à sa compagne qu'elle détestait les Allemands et avait hâte de les voir partir de France. On la dénonça, et la police la convoqua, lui fit signer un procès-verbal rapportant ses paroles, et elle fut condamnée à une amende de 400 francs.

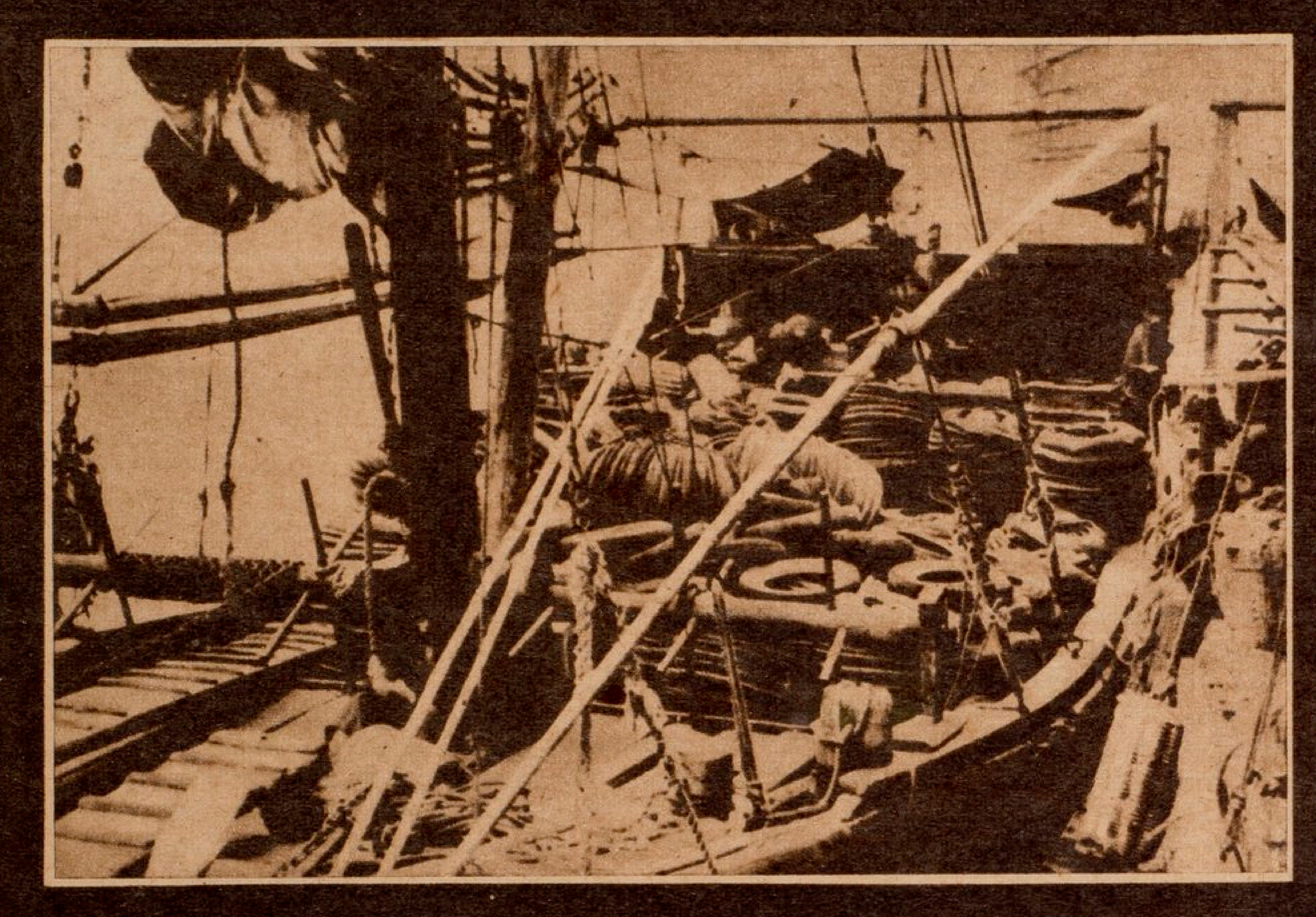
A. H.



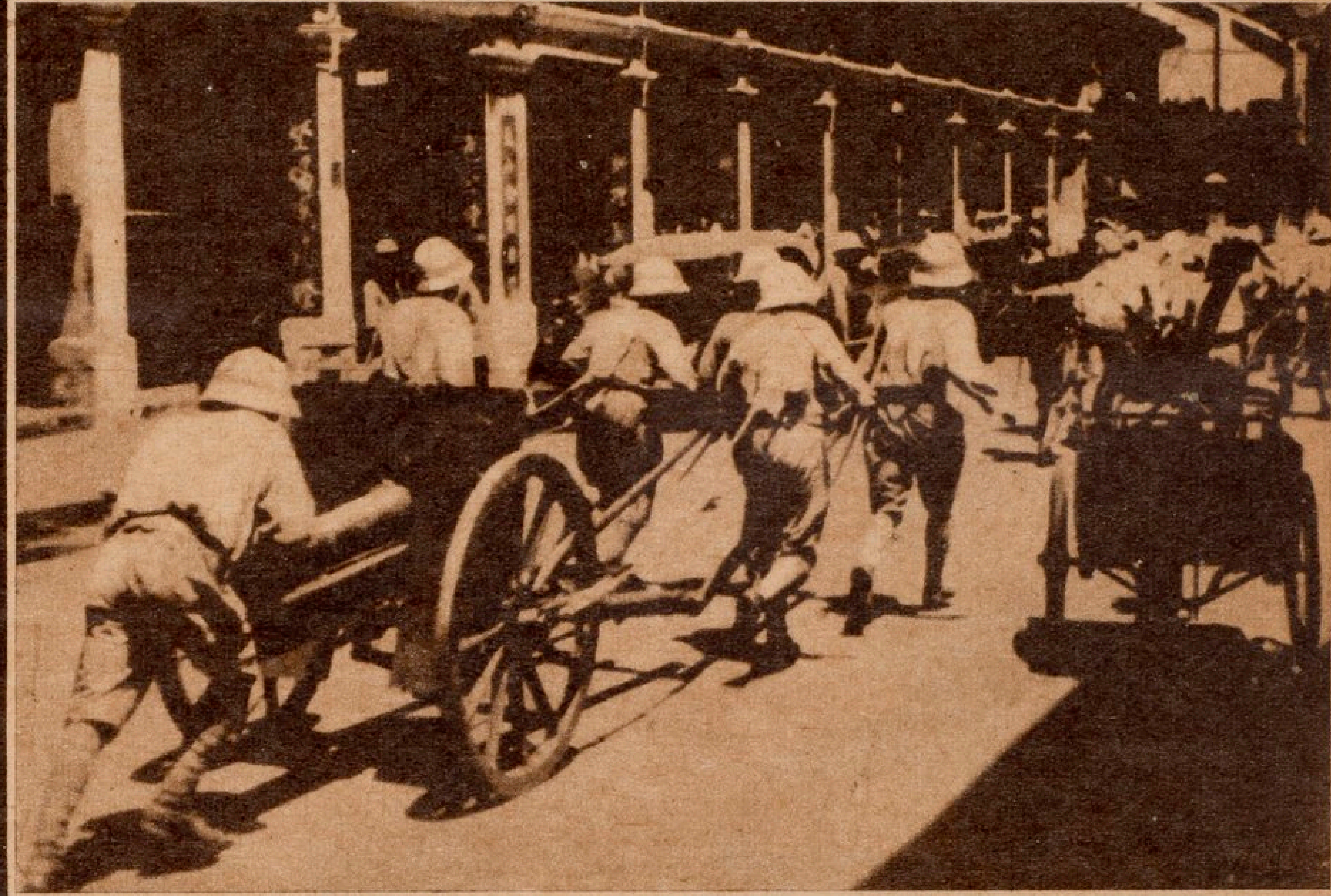
Une colonne de chars d'assaut soviétiques traversant une rue de Léningrad en route pour le front. Sur les trottoirs, la foule suit curieusement le défilé des gros véhicules. « Bonne chance, doit-elle leur souhaiter, et bon retour. »



Le major-général, commandant de la flotte aérienne soviétique du Nord, est le premier aviateur russe ayant fait usage d'un Hurricane. Le voici au moment de prendre son vol, à bord du célèbre avion de chasse anglais.



Des quantités considérables de pneus usagés sont entassées sur une jonque chinoise, mue par des moteurs de camions, qui s'apprête à traverser le blocus pour rejoindre les troupes chinoises. Des milliers de tonnes de marchandises arrivent ainsi à destination.

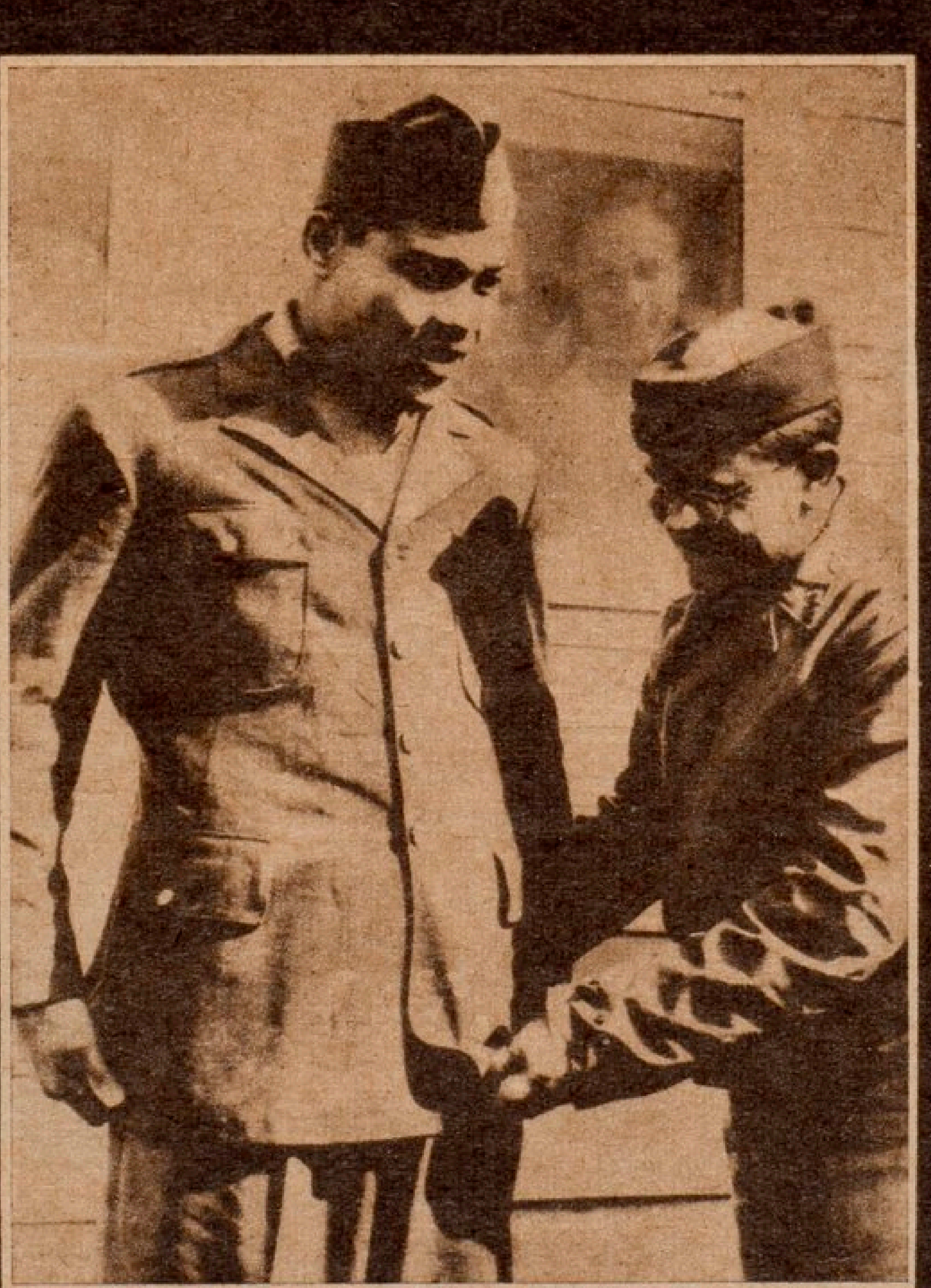


Les troupes japonaises, contrôlant l'Indochine, traînent dans les rues de Saïgon des pièces d'artillerie légère, en route pour la section sud de la cité. Mais de tous côtés les Chinois contiennent l'avance japonaise et infligent de lourdes pertes à leurs adversaires.

Images Actualités



Le roi Georges de Grèce et d'autres membres de la famille royale ont assisté à un service religieux à la Cathédrale Orthodoxe de Londres, après leur arrivée en territoire britannique. Le roi George, la duchesse de Kent et le prince héritier Paul, en uniforme naval, à leur arrivée à la Cathédrale.



Joe Louis, champion du monde des poids lourds, qui vient de battre par knock-out, en 2 minutes 56 secondes, le challenger Buddy Baer, s'est enrôlé dans l'armée. Le voici, essayant son uniforme militaire.



La star de cinéma, Carol Bruce, a été récemment élue reine d'un bateau de guerre britannique, le « Warspite ». Les membres de l'équipage du navire, qui portent la gracieuse « reine » en triomphe, s'étaient rendus à Hollywood, alors que leur bateau faisait escale dans un port du Pacifique.



Une réception organisée par les Amis de la Culture Française en Egypte en l'honneur du poète libanais d'expression française, Hector Klat, eut lieu vendredi dernier à l'hôtel Continental. De passage en Egypte, Hector Klat a vu se grouper autour de lui un grand nombre d'écrivains et de gens de lettres venus témoigner leur sympathie au vibrant poète libanais. Autour de M. Hector Klat on reconnaît : à sa gauche : Dr Farès Nimr pacha, Mme Amy Kher et Fouad Abaza pacha, et à sa droite : Mahmoud bey Teymour et Tewfik bey el Hakim.

HECTOR KLAT

CHEZ LES A.C.F.E.

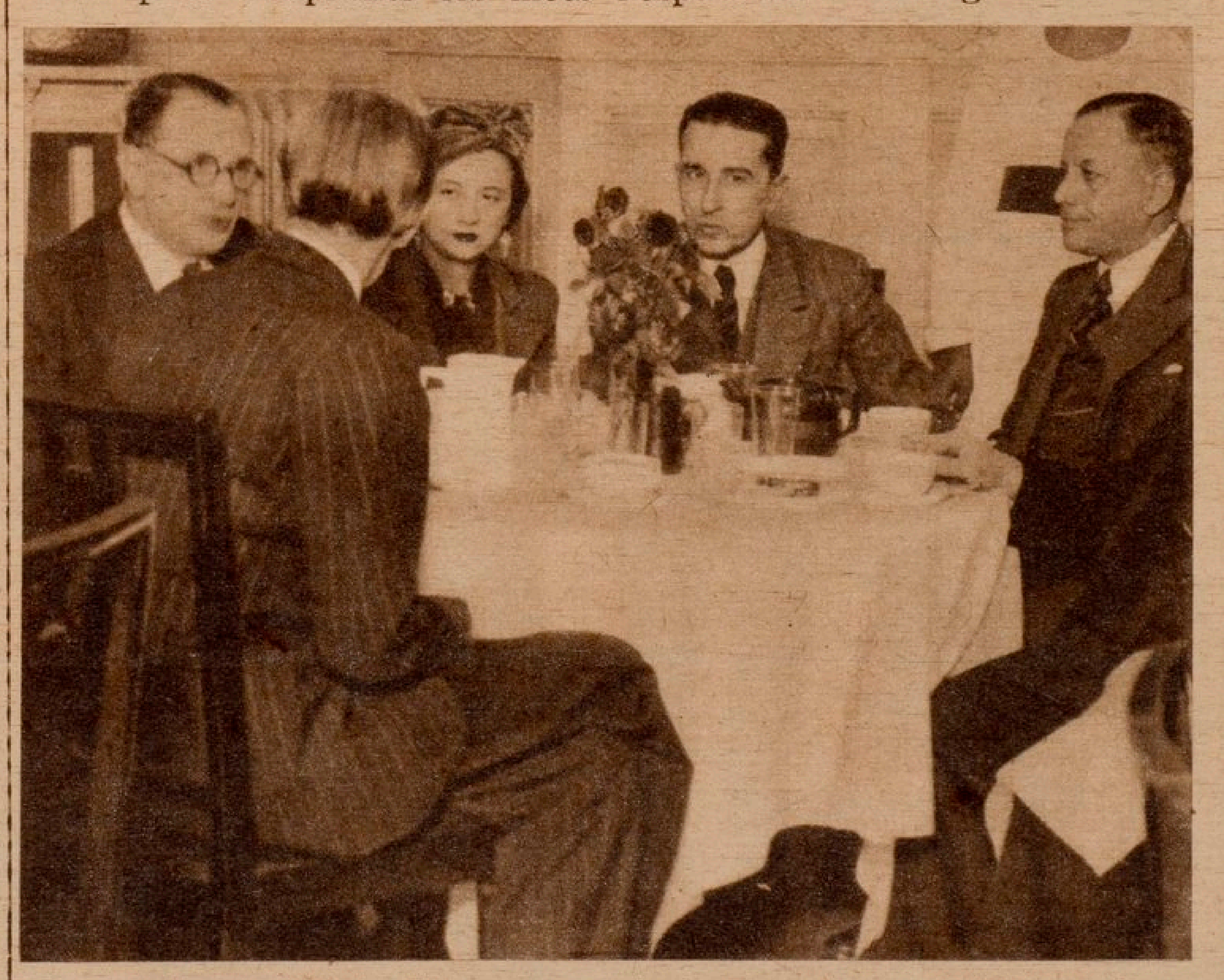
Ce fut pour les amis connus et inconnus qui l'ont accueilli l'autre soir, sous les auspices de la culture française, une émotion joyeuse que cette rencontre avec un pur, avec un grand poète de chez nous. Pour moi, cependant, cette émotion et cette joie prenaient un sens particulier, à la fois plus grave et plus doux, car il m'a semblé en le revoyant assister à une confrontation avec ma propre jeunesse dans ce qu'elle eut, hélas! de meilleur et de plus désintéressé. Ce cher vieux camarade, il y a des années, les longues années chargées des poids les plus lourds de la vie, que nous l'avions perdu de vue, mais son image ne s'est pas effacée des cœurs qui l'ont aimé pour la douceur inflexible de son esprit, la gentillesse de ses sentiments et cet amour des rêveries charmantes qui le guida toujours loin des chemins de la déception. Nous avions été tout un groupe parti à destination du même horizon. Lui, le meilleur, a persévéré alors que nous avons manqué le rendez-vous de la poésie, nous engouffrant dans les tourbillons de la vie pour des vains travaux, des ambitions médiocres, en somme pour des jeux de dupes comme chacun s'en aperçoit maintenant.

Heureux celui qui peut, en pleine jeunesse, refuser d'écouter les voix tentatrices et se détourner des faux visages de séduction! Un jour, pèlerin des lettres, et la lyre en main, il a réintégré les lieux qui furent les témoins de ses émotions premières. Là, en retrouvant les belles images de ses montagnes lointaines, il a décidé que seul méritait qu'on se consacre à elle, toujours, la beauté au culte exclusif.

Ces années durent être bien excitantes, employées aux plus suaves colloques avec les cieux, les arbres, les nuages, les oiseaux, la lumière du jour et l'ombre des nuits, bref avec tout le grand cœur de la nature. Colloques silencieux et si prenants dont quelques échos nous sont parvenus sur l'aile de ses vers. La fascination du monde, les souffles qui montent de la terre, les lumières qui descendent des constellations, quoi de plus beau que de tels jeux qui chaque jour se répètent et jamais ne lassent? Les passions des hommes ne portent pas toujours sur les seules créatures, elles ne sont pas moins puissantes lorsqu'elles sont vouées aux adorations moins charnelles.

Il fut, et il l'est resté, un visionnaire, et j'entends par là qu'il avait un sens plus vrai de la vérité, car rien n'est réel de ce qui trompe, de ce qui ment, de ce qui apporte d'inutiles souffrances. Les poètes embellissent la vie, ils y trouvent, et nous font y trouver sans cesse, des motifs de l'aimer. Le monde qu'ils créent est le monde des idéales illuminations. Or, il avait choisi pour s'exprimer les mots français. Je me souviens d'un poème de sa jeunesse consacré, en effet, aux mots français, poème émouvant et intelligent. C'est que les mots français ont une beauté unique et un grand Anglais, Austen Chamberlain, a pu dire que, liés les uns aux autres, ils formaient la langue la mieux organisée du monde. Aujourd'hui le silence, un certain silence forcé qui empêche la plupart des grandes voix françaises de se faire entendre, est plus tragique et plus obsédant que tous les cris. Ce silence, nous en souffrons tous, car il fait un vide dans l'informe immensité de l'univers. Si la guerre devait avoir définitivement raison de la France, c'en serait fait de sa langue même, de ce merveilleux écrin des pensées les plus fines et les plus profondes, de cette haute musique de l'esprit, de ce subtil excitant des cœurs.

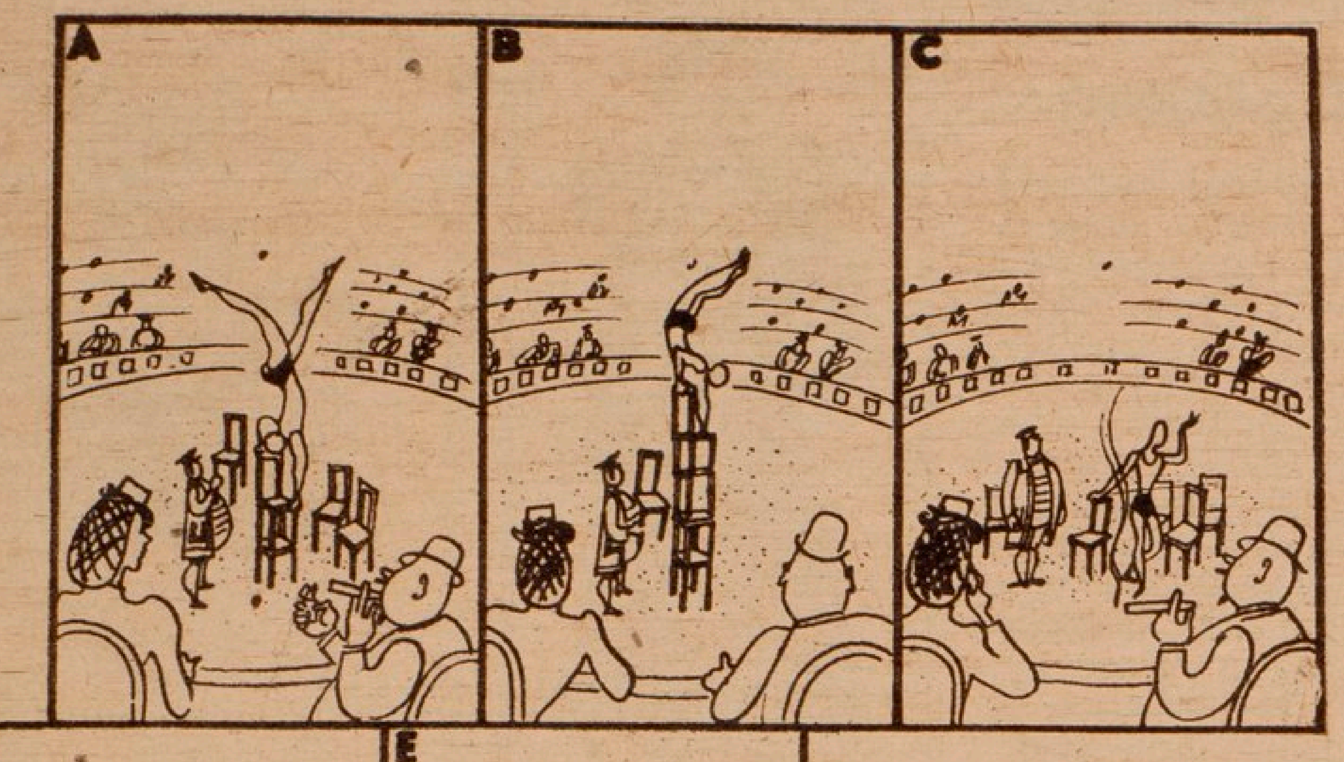
Comment ne pas sentir, jusque dans les heures de détente amicale, l'étreinte de la méchanceté et de la haine? Personne ne peut consentir à dire un éternel adieu à ce qui fait la dignité de la vie et la grandeur des humains. Mais écoutons dans le silence les poètes, soldats de la pensée, les poètes, soldats de l'espérance. — Georges DUMANI

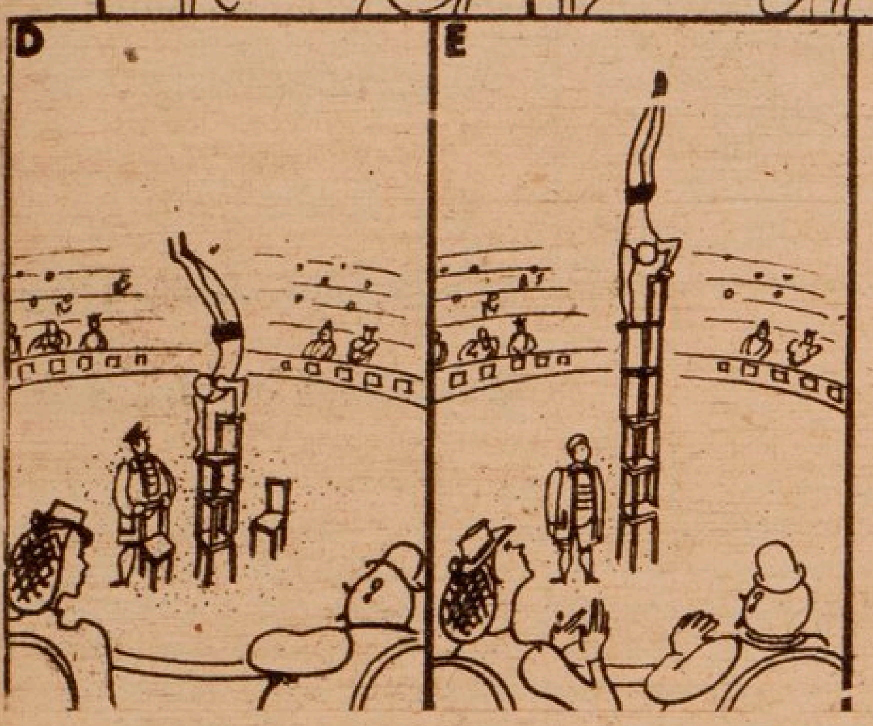


Autour d'une table de thé, au cours de la réception organisée au Continental, de droite à gauche : le professeur Sami Gabra, Emile Zaidan bey, Mme Georges Vaucher, Georges Dumani bey et M. Smart.

Délassons-nous

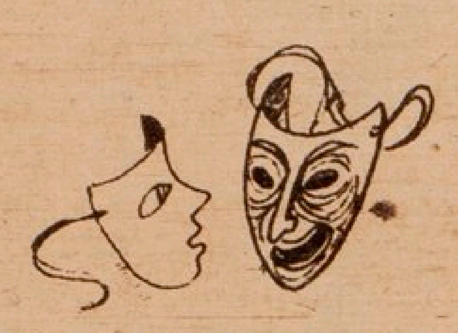
PRENEZ DONC UN SIEGE...





Saurez-vous rétablir dans le bon ordre les dessins de cette histoire sans paroles ? C'est facile, dites-vous ! Mais attention !... Regardez bien !

~~(Solution page X.)~~



UNE FAMILLE REMARQUABLE

Les Durand ont quatre enfants dont l'anniversaire tombe le même jour du même mois. Aujourd'hui est leur anniversaire et j'ai appris que :

Jean est 70.080 fois plus âgé que Paul et deux fois plus âgé que Jeanne, qui est 8.760 fois plus âgée que Pierre. Leur jeune mère a cinq fois l'âge de Jeanne et de Jean réunis. Pouvez connaître l'âge de chacun des enfants et celui de leur jeune mère ?

P.S. — Paul et Pierre doivent être très jeunes, car si Paul a un an, Jean en aura au moins 70.080, et dans ces conditions, la mère ne sera plus aussi jeune que nous l'avons dit...

POESIE ET PUBLICITE

La publicité est de tous les pays... C'est à qui cherchera les slogans les plus habiles, et souvent les plus poétiques... Jugez-en d'après ces formules que nous avons relevées en Indochine.

Sur un panneau-réclame d'une maison de nouveautés on peut lire : « Entrez, nos employées sont aimables comme un père qui cherche à caser ses filles ».

Un dentiste annonce : « Quand nous vous arrachons une dent, vous éprouvez le même plaisir qu'en dégustant une crème à la vanille. »

L'enseigne d'un salon de thé porte ces mots : « Vous serez toujours reçus comme un rayon de soleil après une journée de pluie. »

Une fleuriste promet : « Mes fleurs sont aussi fraîches que l'âme d'une jeune fille. »

Un papetier déclare que son papier est « solide comme une peau d'éléphant ».

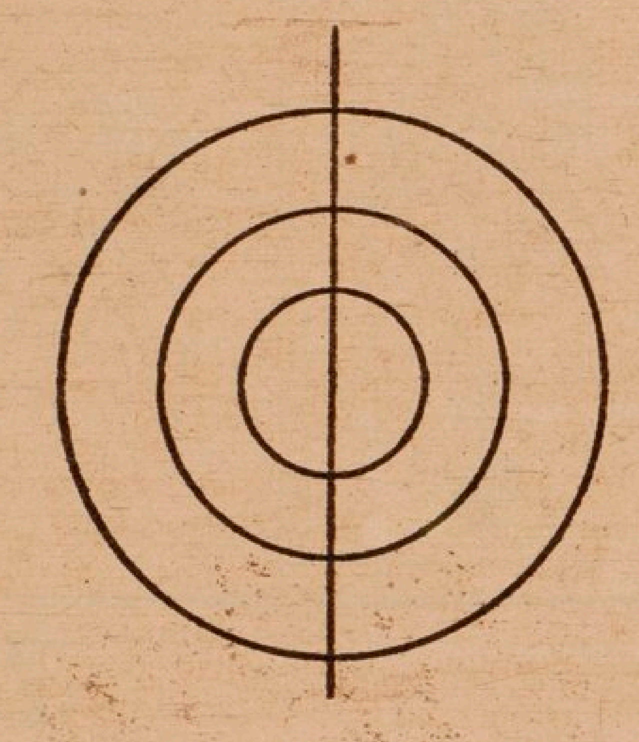
Un marchand de pâtes alimentaires annonce sur un prospectus : « Mes marchandises sont expédiées à leur destinataire avec la rapidité d'un obus. »

UN CLUB DE BONS VIVANTS

Il s'est formé, en Angleterre, un club extraordinaire : *Le Club des Décédés*. Seuls peuvent en être membres les « morts-vivants », c'est-à-dire les personnes dont on a annoncé par erreur la mort dans les journaux ou que les registres de l'état civil ont enterrées prématurément ; celles aussi que l'on crut mortes au front et qui se portent encore très bien.

Le Club, qui compte cinquante-huit membres, tient une réunion solennelle tous les ans. Au cours de cette réunion, il rend hommage — s'il y a lieu — aux « vrais » morts de l'année et enregistre les nouvelles adhésions.

LE LABYRINTHE



Commencez où vous voulez et, sans lever le crayon, tracez un trait qui suive *toutes* les lignes de ce dessin, sans jamais croiser une de vos lignes et sans revenir sur vos pas.

SOLUTIONS

PRENEZ DONC UN SIEGE...

Bon ordre des dessins : E, B, D, A, C.

UNE FAMILLE REMARQUABLE

Si Paul était âgé d'un jour, Jean devrait être né il y a 70,080 jours, ce qui équivaut à 200 ans... Ridicule !... Pierre et Paul doivent être des jumeaux nouveaux-nés.

Nous savons que la mère est jeune. Si Jeanne a un an et Jean deux, la mère en aura 15 (3x5) : absurde !... Si Jeanne a deux ans et Jean quatre (Jean ne peut pas avoir trois ans, car Jeanne en aura alors un et demi... et c'est son anniversaire), la mère aura 30 ans (5x6), ce qui est normal. Si Jeanne est de trois ans et Jean de six, la mère aura 45 ans... et elle ne sera plus très jeune. Donc, Jean a quatre ans et Jeanne en a deux. Pierre a deux heures et Paul une demi-heure. La mère a 30 ans.

LE LABYRINTHE





A New-York, des dons en nature sont offerts journellement par les magnats américains pour être vendus au profit des victimes de la guerre. Plus de dix magasins à Piccadilly Arcade sont remplis des objets les plus divers. Des vendeuses bénévoles se tiennent à la disposition de la clientèle. Voici l'une d'elles, Marcia Lucas, devant un renard platiné d'une valeur de 5.000 dollars.

HABILLEZ-VOUS

selon votre taille et vos proportion



Si vous êtes très petite et grosse :

Suivez les conseils ci-dessus en ce qui concerne les cheveux, les chapeaux, mais que vos manches et vos épaules soient aussi peu fournies que possible. Portez des jupes floues, des corsages froncés ou plissés, mais jamais ajustés, afin de ne pas trop livrer aux regards le surplus de graisse que vous avez.

Evitez les ensembles à deux pièces, car la ligne de démarcation de la jupe et du corsage « couperait » votre silhouette et vous ferait paraître trop petite. N'oubliez pas que les boléros engraissent. Fuyez les découpes horizontales sur vos blouses. Elles mettraient trop en valeur votre ligne de poitrine.



Si vous êtes très petite et mince :

Relevez vos cheveux sur les tempes et arrangez-vous pour avoir une boucle en forme de toupet au sommet du front. Portez des robes ayant des manches et des épaules aussi relevées que possible, afin de gagner un peu de hauteur. Que vos chapeaux soient assez hauts, tout en restant cependant dans les limites de l'élégance et du bon ton. Garnissez-les de rubans, maintenus raides par un fil de fer. Vous semblerez avoir ainsi quelques centimètres de plus. N'exagérez pas la hauteur de vos talons. Evitez d'avoir de grandes garnitures sur le corsage ou à la taille, fuyez tout ce qui, en engonçant votre silhouette, vous ferait paraître plus petite que vous ne l'êtes vraiment.





Si vous êtes très grande et mince :

Vous devez constamment remercier le ciel de vous avoir dotée d'une pareille silhouette. Toutes les fantaisies vous sont permises. Vous pouvez porter, selon le gré de votre fantaisie, les cheveux plats ou relevés, des chapeaux en hauteur ou en largeur, des robes ajustées ou très amples.

Vous suivrez toutes les modes, adopterez chaque innovation, sans que cela nuise en quoi que ce soit à votre aspect extérieur. Cependant, si vous tenez à tirer au maximum parti de votre silhouette, je vous recommanderai d'adopter les jupes bien ajustées aux hanches, puis s'évasant à mesure qu'elles atteignent les genoux. Soulignez toujours votre taille par une ceinture fine ou grosse, de cuir ou de daim, ou bien par une ceinture-écharpe. Tout cela dépend du choix de votre toilette et, aussi, de vos goûts personnels. Que vos blouses et les hauts de vos robes soient assez ajustés près de la poitrine, afin de mettre celle-ci en valeur.

COMMENT EST MON MORAL ?

Puisque nous sommes au début de l'année 1942, il est bon que nous fassions une espèce d'examen de conscience pour voir dans quel état est notre moral. Répondez donc en toute franchise au questionnaire suivant. Pour les « oui », marquez 2 points ; en cas de doute 1 point ; et pour les « non », marquez 0.

1. Etes-vous incomprise par ceux qui vous entourent ?
2. Remettez-vous au lendemain ce que vous pouvez faire le même jour ?
3. Faites-vous du gaspillage dans votre budget et dans vos sentiments ?
4. Vous sentez-vous mal à l'aise après avoir dit un mensonge ?
5. S'il était possible à votre entourage de lire dans votre pensée, en auriez-vous honte ?
6. Avez-vous l'habitude de rendre ce que l'on vous a prêté ?
7. Etes-vous tellement attachée à votre compte en banque que la seule pensée de le perdre vous tient éveillée durant la nuit ?
8. Si une personne ne se range pas à vos opinions, perdez-vous tout contrôle de vos nerfs ?
9. Acceptez-vous gracieusement les suggestions qui vous sont faites ?
10. Avez-vous peur de mourir ?
11. Craignez-vous la vieillesse et les maux qui l'accompagnent ?
12. Faites-vous des excuses à ceux que vous offensez quand vous vous rendez compte de votre tort ?
13. Laissez-vous à l'église ou à l'école le soin de développer le caractère de votre enfant ?
14. Montrez-vous toutes vos factures à votre mari ?
15. Avez-vous toujours raison ?
16. Evitez-vous les sujets désagréables, chaque fois que vous en avez l'occasion ?
17. Savez-vous calmer les gens autour de vous ?
18. Décachetez-vous un courrier qui ne vous est pas adressé ?
19. Vous rendez-vous compte que vous êtes jalouse ?
20. Parlez-vous souvent pour ne rien dire ?
21. Pouvez-vous pardonner une injustice ?
22. Croyez-vous que tout est très bien en Egypte ?
23. Faites-vous quelque chose simplement parce que les autres la font ?
24. Seriez-vous très malheureuse si vous n'aviez pas le cinéma, les restaurants, la radio et les dancings ?
25. Etes-vous un dictateur à la maison ?
26. ...Avec vos amis ?...
27. ...Au travail ?
28. Avez-vous le courage de répéter devant une personne les mêmes mots que vous avez dits derrière son dos ?
29. Avez-vous assez confiance en une amie pour lui confier pendant un certain temps votre travail ?...
30. ...Votre maison ?...
31. ...Votre mari ?
32. Votre budget balance-t-il toujours ?
33. Attribuez-vous à Hitler tous les malheurs qui fondent sur vous en ce moment ?
34. Votre table de breakfast ressemble-t-elle à un champ de bataille ?
35. Employez-vous à tort et à travers les remarques suivantes : « Je vous l'avais bien dit », « Vous ne pouvez pas changer la nature humaine », « Et après ? », « Quelqu'un devrait faire quelque chose pour changer le monde », etc.. ?

Si vous avez autant de points pour les « oui » que pour les « non », c'est bien. Mais si vos réponses négatives dépassent vos réponses affirmatives, vous devez changer à tout prix et aujourd'hui même, plutôt que demain.

Tricotez ce gilet

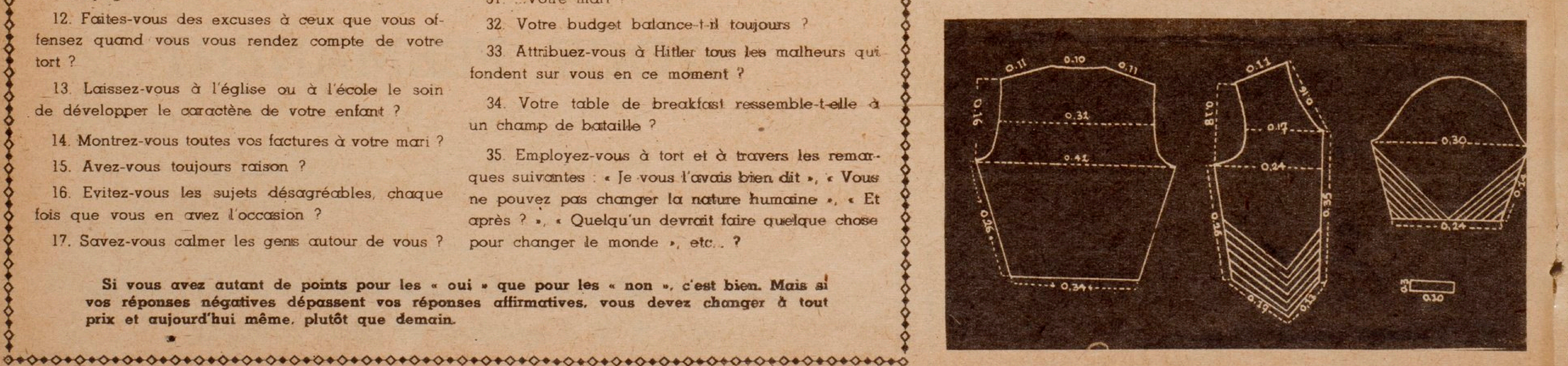
Ce joli gilet, tricoté dans une bonne laine, vous sera très utile sous votre tailleur ou votre manteau de sport. Vous le porterez avec plaisir dans les endroits les plus élégants. Douillet et souple, il se fera en bleu-turquoise rebrodé de noir et de rubis, ou en blanc, rebrodé marine, rouge et vert. Il vous sera également loisible de l'assortir aux couleurs principales de vos jupes et de vos blouses.

Fournitures : Cinq pelotes de laine de 30 grammes chacune, deux aiguilles n° 3, quelques boutons pression, un peu de laine de différentes couleurs.

Explication : Point employé, point diagonale : 3 mailles envers, 1 maille endroit, le deuxième rang est pareil, mais en faisant trois mailles à l'endroit et une maille à l'envers. Décaler tous les quatre rangs de 1 maille soit vers la droite, soit vers la gauche.

Dos : Commencer par le bas, monter une largeur de mailles de 34 cm, prendre le milieu du travail, le marquer d'un fil de couleur vive, puis décaler la moitié des mailles à droite et l'autre moitié à gauche en tricotant le point diagonale. Faire 5 cm droit, puis augmenter de 1 maille de chaque côté tous les 2 cm, et cela huit fois de suite. A 26 cm de hauteur totale, former les emmanchures en rabattant de chaque côté tous les deux rangs : 4 mailles, 3 mailles, 2 mailles, deux fois 1 maille. Continuer droit sur 16 cm et former le biais des épaules en rabattant en quatre fois 7 mailles à chaque rang. Rabattre ensuite en une seule fois les mailles de l'encolure.

Devant : Celui-ci se commence par la pointe du bas. Monter 2 mailles, puis augmenter d'une maille tous les deux rangs du côté de la fermeture et de 2 mailles tous les deux rangs du côté de la couture. Le décalage à droite et à gauche des diagonales part du milieu de la pointe, comme l'indique le modèle. Quand le biais de la pointe fait 13 cm du côté de la fermeture et 17 cm du côté de la couture, ne plus faire d'augmentation. Continuer droit sur une hauteur de 35 cm côté fermeture en faisant les 8 mailles du bord au point de mousse (toujours à l'endroit). Côté couture, à 5 cm du bas, faire les mêmes augmentations que pour le dos. A 26 cm, former l'emmanchure en rabattant 6 mailles, 4 mailles, 3 mailles, deux fois 1 maille. Continuer tout droit sur 18 cm. Côté fermeture, former l'encolure en rabattant six fois 2 mailles tous les deux rangs et toujours une maille, jusqu'à ce qu'il reste 30 mailles sur l'aiguille. Former le biais de l'épaule en rabattant ces 30 mailles en quatre fois. Faire un deuxième devant semblable en vis-à-vis.



Combien de femmes savent-elles se vêtir de manière à cacher leurs imperfections physiques tout en mettant en valeur les charmes que leur a prodigué Dame Nature ? Peu, très peu... Et pourtant... Il est si facile de pouvoir s'habiller selon sa taille et ses proportions... Tout ce qu'il faut, pour mener à bien cette délicate mission, c'est un peu de savoir-faire.

Pour celles qui sont embarrassées et ne savent comment tirer parti de leur personne, voici quelques suggestions qui, je l'espère, les aideront un peu.





Si vous êtes très grande et grosse :

Adoptez la coiffure et les chapeaux décrits ci-haut, mais portez des vêtements à manches ajustées. Les corsages blousants, les jupes assez amples et dépassant de beaucoup les genoux vous sont recommandés. Fuyez les toilettes à rayures horizontales qui vous feraient paraître encore plus forte.

Ne commettez pas l'erreur de certaines femmes qui, pour « camoufler » leur imperfection physique, portent des vêtements tellement larges qu'elles ont l'air d'y flotter dedans. Les manteaux amples, s'arrêtant à la bordure de la robe, sont à conseiller. Mais ne les portez jamais avec des cols de fourrure. Evitez aussi les revers.



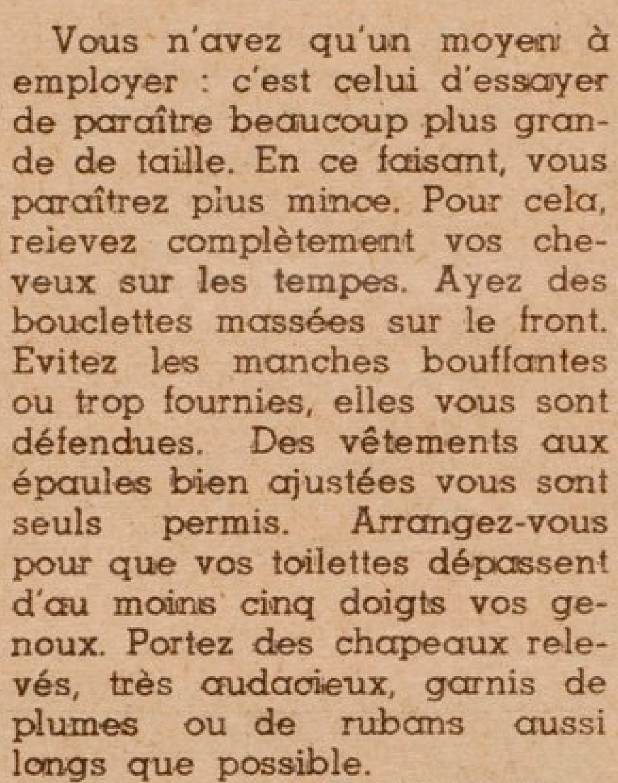
Si vous êtes de taille moyenne et mince :

Coiffez-vous en relevant deux coques au-dessus de vos oreilles, mais n'ayez aucune boucle sur le front, afin de ne pas allonger inutilement votre silhouette. Portez des chapeaux plats, genre béret, garnis d'un ruban posé en largeur. En hiver, adoptez les grands revers de fourrure. Un autre moyen pour paraître plus petite est de porter des ensembles à rayures horizontales.

Fuyez comme la peste les robes et ensembles ajustés qui vous donneraient une silhouette genre « cure-dent ». Vous avez tout intérêt à étoffer votre corps, afin de créer une harmonie entre lui et votre taille. Des vêtements flous, des manches assez fournies et très travaillées vous aideront à mener votre tâche à bonne fin. Portez beaucoup de capes, des jaquettes s'arrêtant aux hanches, tout en ne les soulignant pas trop, et de ces manteaux dits « trois-quarts » qui connaissent une si grande vogue cet hiver.

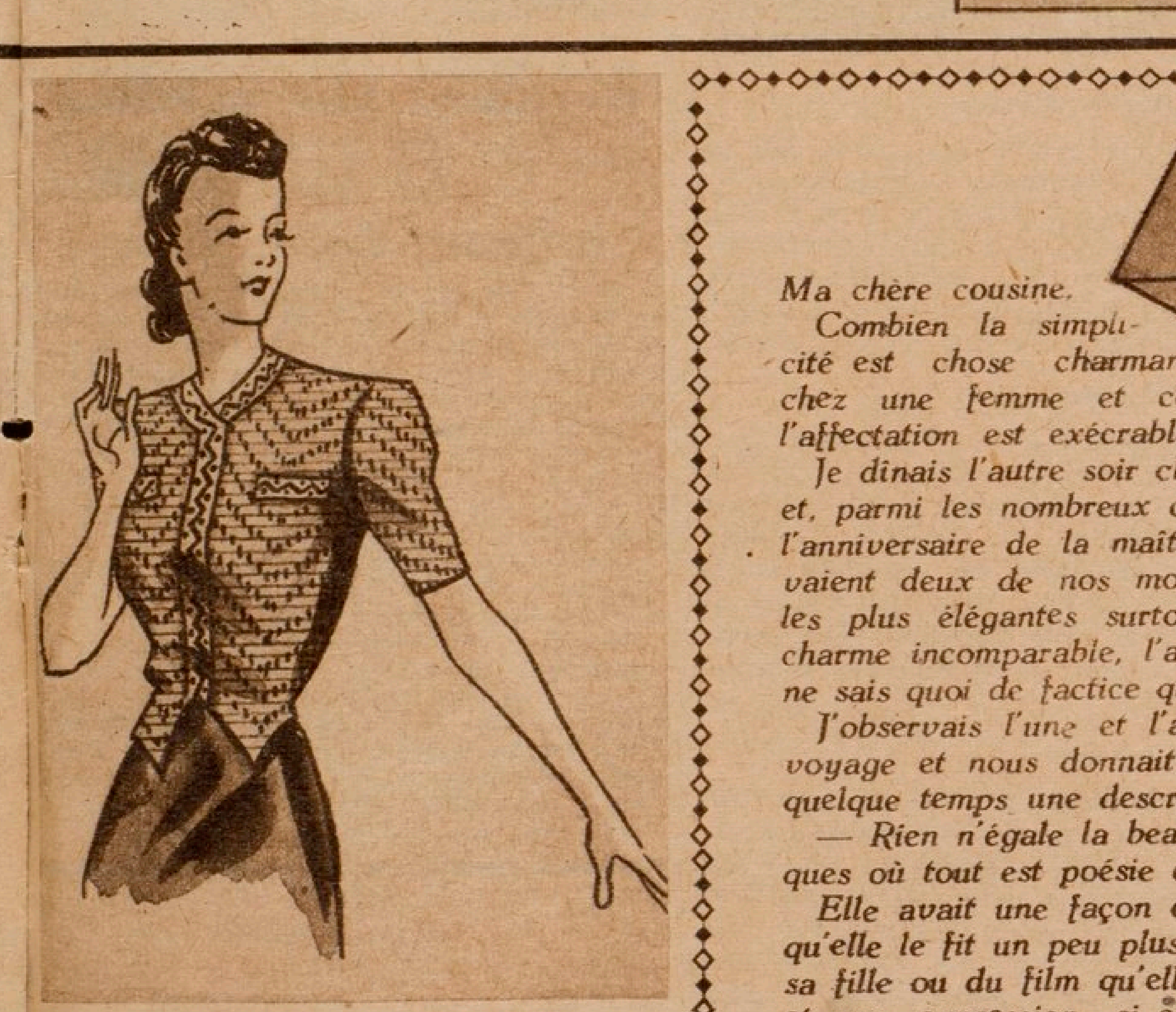


Si vous êtes de taille moyenne et grosse :



Vous n'avez qu'un moyen à employer : c'est celui d'essayer de paraître beaucoup plus grande de taille. En ce faisant, vous paraîtrez plus mince. Pour cela, relevez complètement vos cheveux sur les tempes. Ayez des bouclettes massées sur le front. Evitez les manches bouffantes ou trop fournies, elles vous sont défendues. Des vêtements aux épaules bien ajustées vous sont seuls permis. Arrangez-vous pour que vos toilettes dépassent d'au moins cinq doigts vos genoux. Portez des chapeaux relevés, très audacieux, garnis de plumes ou de rubans aussi longs que possible.

ANNE-MARIE



Manche : Monter 65 mailles, prendre le milieu du travail et décaler à droite et à gauche comme on a fait pour le dos. Faire une augmentation tous les 2 cm. A 14 cm du bas, on doit avoir environ 78 mailles sur l'aiguille. Former ensuite l'épaule et la manche en rabattant de chaque côté et tous les deux rangs : 3 mailles, 2 mailles et toujours 1 maille. Quand il reste 24 mailles sur l'aiguille, les rabattre en une seule fois.

Assemblage : Réunir les devants au dos par les coutures sur les épaules et sous les bras. Coudre les manches et les monter au corps.

Revers des poches : Monter 9 mailles et les tricoter au point de mousse sur 10 cm. Broder ensuite, avec les laines multicolores à votre choix, le bord du devant droit, l'encolure et les revers simulant des poches. Poser ceux-ci comme sur le modèle. Employez n'importe quel point pour exécuter votre travail de broderie. Pour ma part, je vous conseille le point de croix qui est toujours si facile à exécuter.

N'oubliez pas de repasser votre tricot bien soigneusement avec un linge mouillé posé sur l'envers de votre travail. Le repassage a pour but non seulement d'aplatir les coutures, mais encore d'égaliser les points tricotés.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Combien la simplicité est chose charmante chez une femme et combien l'affectation est exécrable.

Je dînais l'autre soir chez nos amis X et, parmi les nombreux convives venus fêter l'anniversaire de la maîtresse de céans, se trouvaient deux de nos mondaines les plus appréciées, les plus élégantes surtout. Mais si l'une possédait un charme incomparable, l'autre, bien que très belle, avait ce je ne sais quoi de factice qui rebutait et tenait à distance.

J'observais l'une et l'autre. La première parlait de son dernier voyage et nous donnait des îles Baléares où elle avait séjourné quelque temps une description enthousiaste:

— Rien n'égale la beauté sereine de ces îles, de ces côtes magiques où tout est poésie et lumière.

Elle avait une façon de dire cela, comme aussi de parler, ainsi qu'elle le fit un peu plus tard, de son intérieur, des espiègleries de sa fille ou du film qu'elle venait de voir, une manière si naturelle et une expression si enjouée, qu'on était tout de suite captivé par l'agrément de sa voix et la grâce de ses gestes. L'autre se tenait dans son coin, rigide et inflexible. Elle ne répondait que par monosyllabes, et quand elle entr'ouvrait les lèvres, on eut dit qu'elle faisait un effort. Tout en elle sentait l'étude et la préparation, ses moindres propos comme ses moindres mouvements du corps ou de la main.

Elles étaient certainement aussi jolies l'une que l'autre, et un peintre ou un sculpteur eût volontiers tracé sur la toile ou moulé dans l'argile le profil de la première ou les aimables contours de la seconde. Cependant, un abîme profond existait entre elles, et il était visible que tous les regards et tous les hommages du clan masculin allaient bien plus volontiers vers l'une que vers l'autre.

Je veux dire par là, ma mignonne et coquette cousine, que le naturel est la plus exquise des qualités humaines, et, partant, des qualités que l'on aime trouver chez une femme.

* * *

Dimanche dernier, la température de la capitale s'étant remise au beau, il y avait foule à l'hippodrome d'Héliopolis. On assista à de belles joutes hippiques, mais un champ de courses n'est plus la réunion recherchée d'autrefois. Au contraire, un snobisme mal venu veut que les femmes, qui se piquent le plus volontiers d'élégance, arrivent au pesage en robe sport et en chaussures à talons plats. Rares même sont celles qui portent des coiffures. Cela est bien regrettable, ne trouvez-vous pas ? Où sont les somptueuses réunions d'antan ? Là, la grâce de la parure voisinait avec le chic et le maintien de l'assistance. On allait aux courses comme à la réunion mondaine la plus cotée. Mais les mœurs ont bien changé, hélas ! comme aussi les coutumes et les goûts, et il faut, bien malgré soi, se faire à l'ambiance nouvelle et aux exigences de la vie moderne, de crainte de passer pour un original.

Adieu, ma cousine. Je vous quitte en vous priant d'accepter le baiser que mes lèvres déposent sur le bout de vos doigts.

Votre cousin

SERGE FORZANNES

Beauté, mon doux souci

LES POINTS NOIRS DU VISAGE

Grave sujet d'inquiétude pour la beauté féminine... En ai-je reçu de lettres avec cette question : « J'ai des points noirs sur le visage, comment les faire disparaître ? »

Car nombre de femmes s'imaginent que l'on peut se débarrasser de cette imperfection de la peau en employant seulement des lotions ou des ingrédients de parfumerie.

Le point noir est une tache située à l'extrémité externe du canal d'une glande sébacée, à l'endroit même où ce canal débouche à la peau. Si vous prenez un de ces points entre vos doigts, vous verriez surgir derrière un petit tube blanchâtre, qui n'est en réalité qu'une masse de substance graisseuse sécrétée par la glande. Si son extrémité est noire, c'est que la poussière, retenue par la graisse, l'a noircie.

Ce petit tube s'appelle un comédon. Il est le résultat d'une production exagérée de graisse et indique un état séborrhéique de la peau. C'est lui qui est la lésion initiale de cette affection que l'on appelle acné.

Vous pouvez donc nettoyer la peau avec toutes les lotions que vous désirez, vous n'empêcherez pas cette sécrétion graisseuse qui a des sources profondes dans l'organisme même.

Tous ceux qui digèrent mal pour une raison ou pour une autre sont des candidats aux points noirs.

Il semble que des causes paraissant plus lointaines entrent également en jeu. C'est ainsi que le sédentarisme favorise l'apparition des comédons.

En d'autres termes, il faut, selon le mot d'un spécialiste de la peau, attaquer les points noirs par en dedans. C'est encore en modifiant son hygiène intérieure que l'on obtiendra les meilleurs résultats. Certes, les soins locaux de la peau sont indispensables, mais ils restent quand même secondaires.

Tout ce que vous pouvez faire, c'est d'enlever les points noirs par la pression en les faisant sourdre entre deux doigts. Livrez-vous de temps en temps à ce petit nettoyage qui demande une certaine patience.

Voici une lotion qui vous aidera à mieux extirper ces indésirables : faites dissoudre une cuillerée de bicarbonate de sodium dans un verre d'eau chaude. Lavez-en vos points noirs, pressez-les ensuite, sans perdre de temps.

Une dernière recommandation : lorsque vous aurez extirpé les comédons, passez sur votre visage le jus d'un citron mélangé à une pincée d'alun. Laissez pendant quelques secondes, rincez à grande eau et poudrez à l'amidon afin d'enlever l'irritation que l'emploi de ces caustiques pourrait produire.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Miranda »

L'agate noire a, en effet, la réputation de préserver du mauvais œil. C'est le porte-bonheur favori des athlètes. Je n'aime pas beaucoup le modèle de votre bague. Il est démodé. Pourquoi ne garderiez-vous pas seulement le gros brillant du milieu que vous feriez monter sur un mince anneau de platine ?

Nièce « On retient le mari par l'estomac »

Vous avez parfaitement raison de vouloir varier le menu de votre époux. Voici un bon plat facile à faire. Coupez des céleris bien blancs et bien tendres par morceaux de 10 centimètres de longueur. Retirez les filaments et rejetez les branches creuses. Faites cuire à l'eau salée, puis retirez et égouttez soigneusement. Dans un plat à gratin, disposez les céleris par couches en mettant entre chacune du beurre et du fromage râpé. Pour terminer, saupoudrez de panure et mettez au four moyen. Servez avec de la sauce tomate.

Nièce « Je crie ma haine »

Votre histoire n'est pas la seule, ma pauvre amie, et ce n'est pas pour la première fois qu'un mari s'enfuit avec la meilleure amie de sa femme. Soyez courageuse dans cette dure épreuve. Pensez à vos deux enfants qui n'ont plus que vous à présent. Mais oui, votre mari est obligé de vous verser une pension alimentaire, puisque tous les torts sont de son côté.

Nièce « Inconnue »

Dites à votre amie que, pour ses yeux, je lui conseille de voir un bon oculiste. Qu'elle ne laisse pas traîner ce mal. Elle le regretterait un jour. Pour vous, je vous recommande de laver vos yeux chaque soir avec de l'eau boriquée. Ce moyen très simple évite des maladies de la vue.

Nièce « Lequel choisir ? »

Il est assez difficile d'aimer deux hommes à la fois, et c'est pour cela que je vous dis : n'épousez ni l'un ni l'autre. Vous avez tort de considérer le mariage comme « une affaire ». Attendez, vous êtes jeune encore et, lorsque votre cœur parlera pour de bon, mariez-vous et soyez heureuse.

Nièce « Tricoteuse »

Vous trouverez dans un prochain numéro d' « Images » un modèle de robe tricotée pour la demi-saison. Ce modèle facile à exécuter sera très élégant et vous pourriez le porter dans des réceptions mondaines.

Nièce « Vera West »

Pour la robe tricotée, voyez ma réponse à « Tricoteuse ». Puisque vous collectionnez « Images », vous y trouverez sûrement ce modèle de pull-over à col roulé qui conviendra à votre mari. Pour votre fillette, ayez de la patience, elle finira par se corriger de son travers.

Nièce « Paulette »

Le strabisme (yeux qui louchent) peut se corriger chez les enfants si on leur fait porter constamment, et dès leur plus tendre enfance, des lunettes spéciales. Consultez de suite un oculiste et ne laissez pas traîner ainsi ce défaut de votre fillette. Elle pourrait vous reprocher plus tard votre manque d'initiative.

Nièce « Coquette »

On n'est jamais trop vieille pour être bien soignée et je ne comprends pas du tout vos préjugés. Vous me dites que je recommande la coquetterie aux femmes parce que je suis moi-même très jeune, mais cela ne veut rien dire, croyez-moi. Même lorsque j'aurai votre âge, je continuerai à dire qu'une femme, jeune ou vieille, n'a pas le droit de se négliger...

Nièce « Espérance »

Brodez les initiales en question sur le côté gauche du haut de vos dessous de plat. Je crois que le coton mouliné ferait beaucoup plus d'effet que le coton en question. Pour quelques piastres en plus, ne gâchez pas votre travail.

Nièce « Cuisinière débutante »

Voici comment on prépare les haricots à l'Isly : mettez à cuire dans de l'eau bouillante des haricots blancs pas trop vieux. Egouttez et faites-les sauter au beurre frais chaud jusqu'à ce qu'ils aient pris une teinte dorée.

Nièce « Ma maison est mon château »

Voici une boisson rafraîchissante qui plaira sûrement à vos enfants : faites macérer pendant huit jours, dans une grande bassine de terre vernissée découverte, 5 litres d'eau avec 500 grammes de raisins secs. Passez au tamis et mettez en bouteille. Les restes des raisins secs pourront vous servir pour faire des compotes, seulement vous devez les employer rapidement, sinon ils risqueraient de moisir.

Nièce « En détresse »

Pour soigner cette acné, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous dirai comment procéder. Idem pour ces poches sous les yeux.

TANTE ANNE-MARIE

Le Journal de demain



Lentement, Archibald Bruster descendait les marches du perron de son club. Il était de fort méchante humeur. Pendant deux heures et demie, il avait taquiné sans succès la dame de pique capricieuse. Sa deveine, […]te la soirée durant, l'avait finalement dé[…]ragé. Interrompant la partie, il avait dé[…]é d'un air détaché sept billets de dix livres sur le tapis vert. Ses partenaires, tout en murmurant du bout des lèvres les banalités d'usage, s'étaient empressés de se partager la somme. Leurs physionomies exprimaient une satisfaction intense. La joie du gain s'alliait en eux à la fierté d'être arrivés à enlever de l'argent à un homme comme Archibald Bruster, célèbre dans tout le pays par la chance prodigieuse qui avait présidé à toutes ses entreprises.

Au bas du perron, un chauffeur de taxi souriait de toutes ses dents, figé dans un geste d'invitation déférente et muette. Bruster fit semblant de ne pas le voir. Après avoir allumé un gros cigare, il s'éloigna à grandes enjambées, laissant derrière lui des volutes de fumée odoriférantes. Non, décidément il n'était pas content. La perte de soixante-dix livres ? Il pouvait se permettre de risquer des sommes dix fois, cent fois plus importantes. Seulement, cet incident lui avait révélé un coin inattendu de son âme. Pendant dix-huit ans, il s'était enrichi comme peuvent le faire les hommes qui ne vénèrent qu'un seul dieu : l'argent. Jamais, durant toute cette période, il n'avait pris la peine de s'arrêter, de s'examiner, de scruter son être. Son compte en banque grossissait, cela lui suffisait. Puis, tout à coup, il venait de s'apercevoir combien il était devenu mesquin. Soixante-dix livres perdues, une bagatelle pour lui. Mais il avait eu honte de son irritation qui démontrait son asservissement aux vignettes imprimées par les soins du gouvernement. Un instant, il s'arrêta étonné :

— Qu'ai-je donc ce soir à faire de la morale ? D'où vient ce quelque chose de sentimental qui me remue tout entier ?

Il regarda autour de lui. Le boulevard égrenait à l'infini le collier de perles de ses lumières. Une foule d'hommes et de femmes se pressait. Il se souvint soudain que c'était le vingt-quatre décembre, veille de la plus grande fête de l'année. Fête qu'il n'avait plus connue depuis dix-huit ans. Archibald Bruster fut pris d'une rage haineuse contre ces hommes et ces femmes qui s'apprêtaient à jouir de la plénitude d'un Noël passé en famille, dans la chaleur d'un foyer peuplé d'enfants innocents et joyeux. A lui, cette joie était interdite. Trop occupé à gagner de l'argent, il n'avait pas eu le temps de se marier, d'avoir des enfants, une famille. Maintenant, il était trop tard. Son monde était délimité par les coffres, geôliers massifs qui gardaient sa demeure froide et silencieuse. Effrayé par le bonheur qu'il lisait dans les yeux des passants qu'il côtoyait, il s'engouffra dans une ruelle. Aussitôt son exaltation tomba. Dans le noir, dans la solitude, il se sentait de nouveau dans son élément. L'inconnu de l'obscurité acheva de l'apaiser. Seule, la pâle lueur d'un réverbère flottait dans la nappe opaque qu'il pénétrait d'un pas assuré. Bientôt, il se trouva à quelques pas de la lumière. Il sentit en même temps une présence à côté de lui. Un petit vieillard lui tendait un journal. Une voix fluette arriva jusqu'à Bruster.

« Le courrier du soir ? »

Archibald saisit machinalement le journal que lui tendait l'homme. Il procéda à une série de manœuvres compliquées pour atteindre la poche de son gousset à travers les plis de son manteau. Mais la pièce de monnaie qu'il tendit au bout d'un instant resta suspendue avec sa main dans le vide. Le vendeur de journaux avait disparu. L'étonnement de Bruster fut de courte durée, remplacé bientôt par une sensation étrange. Décidément, il valait mieux se hâter de rentrer, car ce soir de veille de Noël quelque chose d'inquiétant flottait dans la nuit. Il revint vers le boulevard, héla un taxi et se fit conduire chez lui.

Il s'installa dans un fauteuil confortable et se prit à rêvasser. Son regard courait le long du mur qu'il avait devant lui. Puis il saisit le journal et essaya de se concentrer dans la lecture des dépêches. « Tiens ! Le journal porte la date du 25 décembre. Une erreur d'impression, sans doute. Les dépêches sont datées également du 25. Le prote est donc devenu fou lui aussi ? Et les correcteurs ? Et les rédacteurs ? Ou bien c'est moi qui n'ai plus ma raison ? » Tout en se posant des questions, il parcourait la première page. Des nouvelles qu'il n'avait pas trouvées dans le Ticker du club s'étalaient sous des manchettes grasses : le compte rendu de la visite du roi et de la reine aux orphelinats de la ville, l'histoire du sauvetage d'un aviateur perdu dans les brumes de la mer du Nord. Pourtant, à huit heures ce soir, la radio avait annoncé que toutes les recherches pour retrouver l'avion allaient être abandonnées. Fiévreusement, il feuilletait le journal sans pouvoir trouver l'explication de l'énigme. En dernière page, il tomba en arrêt devant la chronique hippique. « Résultat des Courses. Grand Prix de Noël. » Non, ce n'était pas possible. Le Grand Prix de Noël se court chaque année le 25 décembre et non pas la veille. C'était donc vraiment le journal du lendemain qu'Archibald Bruster tenait entre ses mains tremblantes.

Soudain, il éclata de rire. Evidemment il avait été bête de ne pas y avoir pensé avant. Ce journal, c'était une fumisterie, une mystification. Qui sait combien d'ingénus étaient en train de tourner et de retourner des feuilles semblables ! D'ailleurs, il lui était facile de se livrer à une petite vérification. Il se dirigea vers le téléphone et composa un numéro.

— Allô ! Moorbroke ? Ici Bruster. Quelles sont les chances de « Pouliche d'Or » dans le grand prix de demain ?

— « Pouliche d'Or » ne courra pas demain. Son entraîneur vient de m'informer qu'elle est morte mystérieusement il y a un quart d'heure.

— Morte ? Il y a un quart d'heure ? A dix heures et quart donc ?

Il raccrocha. Il avait acheté le satané journal à 8 heures et demie, et la nouvelle de la mort de « Pouliche d'Or » y figurait.

Archibald demeura longtemps prostré. Puis il se secoua. Si le journal qui traînait par terre était le journal de demain, il le verrait bien.

« Demain, j'irai aux courses », décida-t-il. Tranquillisé, il monta dans sa chambre à coucher.

Le lendemain, Archibald se réveilla très tard. Il avait passé une nuit très agitée et ce ne fut qu'aux premières lueurs de l'aube qu'il s'anéantit dans un sommeil de plomb.

— Une heure et quart ! Juste le temps de m'habiller, d'avaler un sandwich en passant et d'assister à la première course.

Il arriva à l'hippodrome comme le départ de la première était donné. Il n'en conçut aucun dépit. Avant de risquer un sou, il voulait contrôler les résultats avec ceux mentionnés dans le journal qu'il avait soigneusement enfoui dans la poche intérieure de son veston. Il avait tout le temps, au cours de l'après-midi, de faire fortune. Sa main palpait avec satisfaction un portefeuille bien garni qui lui bombait le côté droit de la poitrine.

Les chevaux venaient de s'engager dans la ligne droite. L'escadron passa en trombe devant le poteau d'arrivée, accompagné des trépignements de la foule hurlante. Archibald, impassible, fixait le tableau d'affichage.

1er le 6, 2e le 4, 3e le 9. Bruster tira son journal et sourit amèrement. Oui, c'était bien une fumisterie. Le 4 n'est que second. Un remous de foule le tira de sa contemplation de la feuille qui l'avait tant préoccupé pendant les dernières heures. « Réclamation ! Réclamation ! » criait-on de toutes parts. Le juge d'arrivée déplaça des chiffres sur le tableau. Eberlué, Archibald lut : 1er le 4, 2e le 9 et 3e le 1. Le 6 est disqualifié. Le journal portait les résultats exacts. Il mentionnait même la disqualification. Bruster esquissa un sourire. Il s'était reproché la veille de ne penser qu'à l'argent. Y a-t-il quelque chose de mieux que l'argent ? Il faut être un homme supérieur pour arriver à s'enrichir. Lui, Bruster, était un super-homme. Il allait gagner des millions, en une seule après-midi et aux courses.

D'un pas décidé, il s'approcha d'un gros bookmaker qu'il connaissait :

« Cinq cents livres sur « Battaplan ». Au gagnant, évidemment.

« Battaplan » était un cheval qui payerait seulement 5 contre un. Mais Bruster se dit qu'il valait mieux agir prudemment.

« Battaplan » gagna la course et Bruster empocha 3.000 livres. Pas mal, comme début. Pendant la troisième et la quatrième course, Archibald continua à pointer des sommes de plus en plus fortes. Il eut recours à deux ou trois autres books et ne dédaigna pas les guichets officiels du pari mutuel. Le Grand Prix de Noël devait être remporté, d'après son journal, par « Herbe Bleue », un cheval qui avait gagné quelques vagues courses de débutants. Il aurait payé du 300 contre un. Archibald comprit que le moment de frapper le grand coup était venu. Il fit le tour de tous les preneurs de paris et misa la totalité de la somme qu'il avait apportée, augmentée de tous ses gains. Les professionnels du champ de courses furent joyeux de l'aubaine. Si un original s'amusait à jeter des milliers de livres dans leurs caisses, en s'entêtant à jouer sur un canasson qui n'avait aucune chance, eh bien, tant pis pour lui.

La cloche du départ attira l'attention muette de quelque dix mille personnes vers l'extrémité du champ de courses d'où vingt-quatre chevaux étaient partis. Une ligne mouvante, surmontée de petites taches multicolores, courait sur le ruban vert, se rapprochant lentement. Le tournant ! La ligne droite ! Les taches de couleur s'agitent. On les distingue beaucoup plus nettement. On peut percevoir maintenant la vitesse des puissantes foulées des coursiers. Une clameur surgit de toutes les poitrines. « Archonte », grand favori après la défunte « Pouliche d'Or », a pris la mesure du lot. Il se hâte vers le poteau d'arrivée. Personne ne pourra lui enlever la victoire. Archibald est pâle comme un mort. Son cœur, fatigué de battre violemment, palpite à peine. Le champ de courses, les chevaux disparaissent dans la brume que l'émotion intense a dressée devant ses yeux sanglants. Mais un silence de mort étouffe les cris de la foule. Tout à l'extérieur, un cheval noir s'est élancé à la poursuite d' « Archonte ». A chaque foulée, il gagne du terrain. Des exclamations peinées fusent de tous côtés : « Il gratte, il gratte ! » Un « oh » désappointé qui se prolonge en échos infinis marque la fin de la course. « Herbe Bleue » a coiffé le favori sur le poteau. Bruster respire avec peine. L'angoisse l'étouffait il y a quelques secondes. La joie l'asphyxie maintenant. Les bookmakers se pressent autour de lui. Les billets de mille livres lui enflent les poches. « Voici un chèque, je n'ai plus de liquide. Acceptez-vous une traite ? Pouvez-vous me faire crédit sur parole jusqu'à demain à midi ? » Bruster répond « oui », accepte tout ce qu'on lui propose. Bourré, farci d'argent, il quitte l'hippodrome, se jette dans un taxi et donne l'adresse de la maison. Les coffres attendent avec impatience.

Une demi-heure plus tard, Bruster allume un cigare et essaye de calculer le chiffre de son gain. L'argent est en sûreté. Quelle journée ! Brave journal ! Brave petit vieillard ! Si je pouvais seulement le retrouver, je l'aurais mis à l'abri du besoin pour le restant de ses jours !

Une chanson traverse les fenêtres et parvient jusqu'à Bruster. C'est un chant plein de douceur, un chant de Noël. L'Armée du Salut quête pour les pauvres. « Demain, se dit-il, j'offrirai une importante obole pour les pauvres de la ville. » Malgré cette bonne résolution, il sent avec colère les appréhensions de la veille.

« Réagir, il faut réagir », murmure Archibald. « Lisons le journal, cela me distraira. »

Il parcourt d'un œil absent la chronique locale. Tiens, voyons qui est mort. Deux mots énormes jaillissent d'un texte encadré de noir : « ARCHIBALD BRUSTER ». Il se penche, concentre toute sa volonté dans ses yeux : il doit lire, il doit arriver à lire. Les lettres dansent devant son regard, se groupent en des mots qui viennent frapper sa conscience, se dispersent pour se regrouper en de nouveaux mots. Et il lit :

« Cette après-midi, l'homme d'affaires bien connu, Archibald Bruster, fut trouvé mort dans son appartement. La cause du décès est une embolie. Le défunt ne laisse pas d'héritiers. Sa fortune considérable sera distribuée aux hospices ».

Archibald est par terre. Il râle. Il sent qu'il va mourir. Le journal de demain est infaillible. Il a désigné tous les gagnants des courses. Donc, s'il annonce qu'Archibald Bruster est mort, la nouvelle ne peut être que vraie. Il râle, il râle, et meurt.

* * *

Le sergent Riman fait son rapport au poste de police.

« Le médecin-légiste est catégorique : Archibald Bruster est mort d'une embolie. Il n'y a aucun doute là-dessus. Pourtant, ajoute le policier en se grattant la tête, il y a un fait troublant dans toute cette histoire. »

Interrogation muette du commissaire.

« Cela semble impossible, et pourtant c'est la vérité. La main droite du cadavre serrait fortement un journal. Savez-vous lequel ? La dernière édition du « Courrier du Soir », parue deux heures après que nous eûmes appris le décès de Bruster ; en page 3, sa mort était annoncée. Et voici le journal en question. »

Le commissaire regarda d'un air indulgent le sergent Riman.

« Allez, une fois de temps en temps, et surtout le jour de Noël, il est permis même à un agent de police de boire un verre de trop. Vous avez dû trouver ce journal ailleurs, tranquillisez-vous. »

Riman se tut, mais ne cessa pas de se gratter la tête.

E. P.



Il se penche, concentre toute sa volonté dans ses yeux.



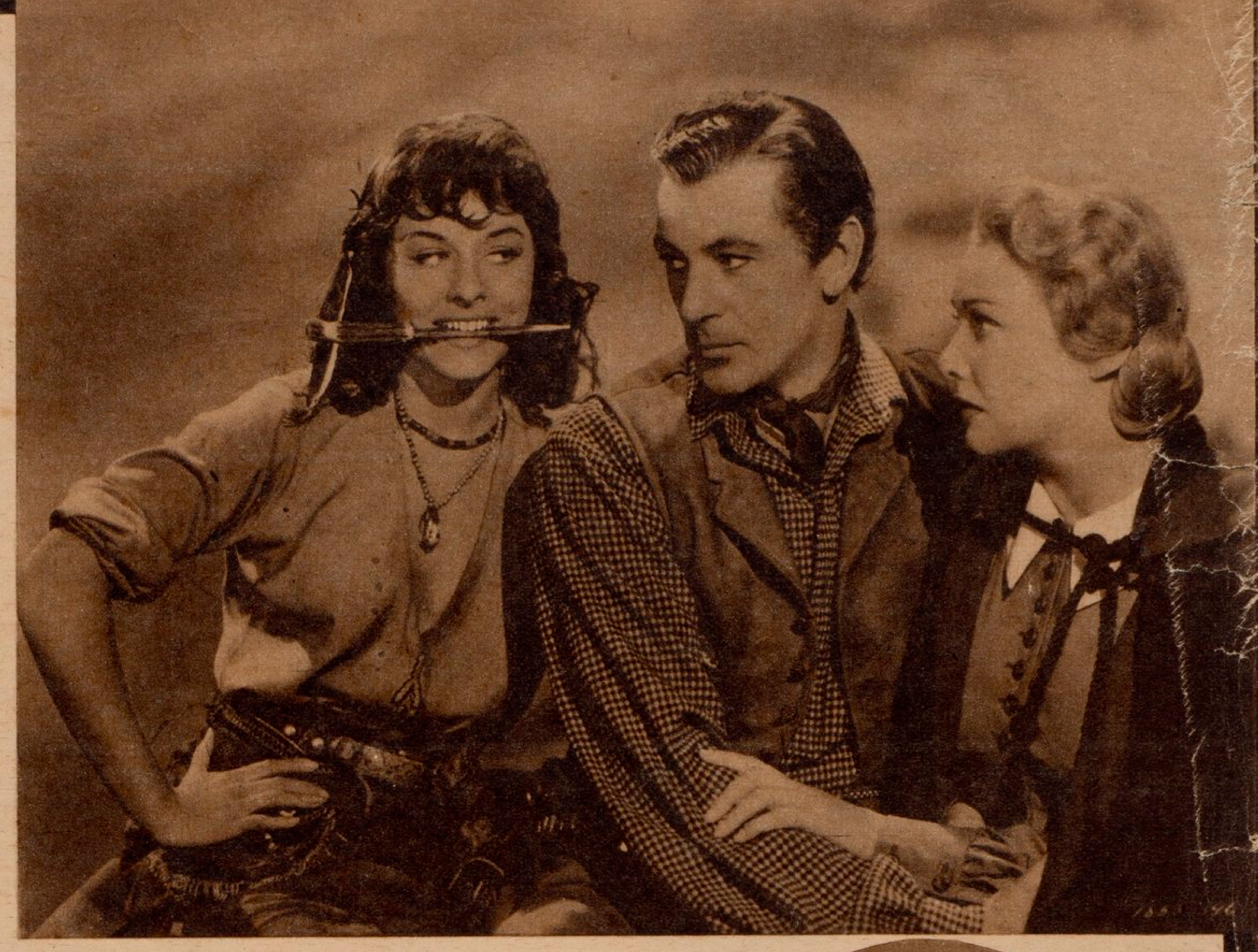
DU LUNDI 19 AU DIMANCHE 25 JANVIER
PARAMOUNT PICTURES présente
L'œuvre maitresse de CECIL B. DE MILLE

"NORTH WEST MOUNTED POLICE"

en TECHNICOLOR avec

GARY COOPER

MADELEINE CARROLL
PAULETTE GODDARD
PRESTON FOSTER





LE COLOSSE DE 1942 ! 10 Vedettes ! 2 Romans d'amour ! 1.000 Scènes sensationnelles ! Un technicolor éblouissant !

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS

Vu l'importance de cette superproduction
4 SPECTACLES CHAQUE JOUR 4
10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.





Cinéma DIANA
Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 19 AU DIMANCHE 25 JANVIER
WARNER BROS. présente

BETTE DAVIS

GEORGE BRENT
MARY ASTOR
dans

"THE GREAT LIE"

LA PLUS PRESTIGIEUSE CREATION DE
BETTE DAVIS

Un fascinant roman d'amour dont chaque scène vous fait attendre la suivante avec impatience... jusqu'à un dénouement-surprise qui forcera vos applaudissements !

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

